



ARCHIWUM
LEGIONÓW
i N. K. N.

Nr 10

1812

JOSEPH PILSUDSKI

MES PREMIERS COMBATS

SOUVENIRS RÉDIGÉS DANS LA FORTERESSE DE MAGDEBOURG

Avec un portrait et trois cartes

Traduit du polonais

PAR

*Le Lt-colonel breveté Ch. JÈZE, de l'armée française
et le Commandant J.-A. TESLAR, de l'armée polonaise*

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

Sté Anon.

“GEBETHNER ET WOLFF”

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 123

PARIS

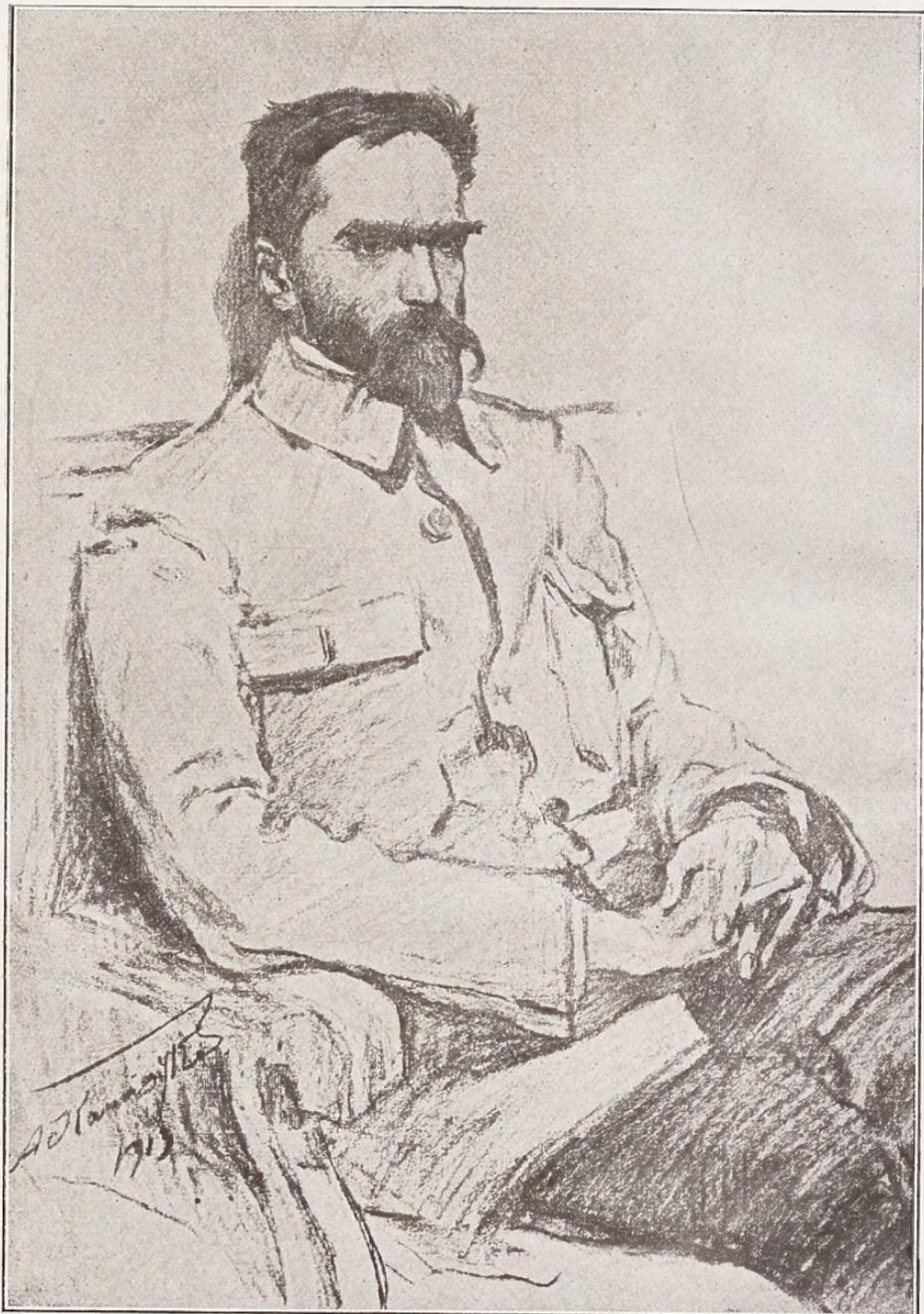
24

MES PREMIERS COMBATS



DU MÊME AUTEUR

L'ANNEE 1920. Edition complète avec le texte de l'ouvrage de M. Toukhatchewski : « La Marche au delà de la Vistule », et les notes critiques du Bureau Historique Militaire de Varsovie (1 portrait, 21 croquis et 11 cartes h. t.). Traduit du polonais par le Lt-Colonel Breveté Ch. Jéze, de l'Armée française et le Commandant J.-A. Teslar, de l'Armée polonaise, Paris, « La Renaissance du Livre », 1929.



H. S. J.

JOSEPH PILSUDSKI

**MES PREMIERS
COMBATS**

SOUVENIRS RÉDIGÉS DANS LA FORTERESSE DE MAGDEBOURG

Avec un portrait et trois cartes

TRADUIT DU POLONAIS

PAR

LE L^t-COLONEL BREVETÉ CH. JÈZE, DE L'ARMÉE FRANÇAISE
ET LE COMMANDANT J.-A. TESLAR, DE L'ARMÉE POLONAISE

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

SOCIÉTÉ ANONYME

“ GEBETHNER ET WOLFF ”

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 123

PARIS

1931

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 exemplaires sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 30
et 25 exemplaires sur papier hollandaise van Gelder,
numérotés de 31 à 55.

Tous droits d'adaptation, de traduction, de reproduction,
réservés pour tous pays.

Copyright 1931 by JOSEPH PILSUDSKI — Varsovie.

Joseph Pilsudski, c'est l'homme-symbole : dans son cœur héroïque et dans son activité inlassable se trouvent réunies les meilleures tendances de toute une génération de la Pologne nouvelle.

Révolutionnaire incorrigible — exilé en Sibérie — à plusieurs reprises prisonnier en Russie et en Allemagne, il devint maître du pays, organisateur de son Armée et de son Gouvernement, premier Chef de l'Etat et, par ses victoires, premier libérateur de sa patrie.

Tout ce qui vient de sa plume — qu'il sait manier aussi bien que son sabre — présente donc le double intérêt : autobiographique et historique. Et en effet, les souvenirs écrits par le futur Maréchal dans la forteresse de Magdebourg sous le titre Mes Premiers combats nous intéressent à ce double point de vue.

Ces mémoires personnels du Maréchal Pilsudski, ayant trait aux premiers mois de la guerre mondiale, sont en même temps le récit vibrant des premiers combats de la nouvelle Armée Polonaise, formée par lui-même. Elle était bien modeste encore, cette armée qui se réduisait à la « Première Brigade » devenue fameuse et se composait à peine, à ce moment, de quelques bataillons d'infanterie, d'un petit détachement de cavalerie et de quelques canons.

Certes, avec ses effectifs réduits, avec son équipement et son matériel plus que médiocres, elle eût fait bien piètre figure au milieu des armées modernes avec leurs immenses ressources en hommes et en matériel; les opérations relatées dans le présent ouvrage sont de bien faible envergure si on les compare aux gigantesques opérations des armées voisines; néanmoins elles sont doublement utiles à étudier, d'une part, parce qu'elles sont la première manifestation de l'activité guerrière renais-

sante de la Pologne, et de l'autre, parce que si l'armement et l'équipement de cette armée en miniature étaient médiocres, son moral était de premier ordre et l'événement a prouvé une fois de plus combien ceci vaut mieux que cela!

Joseph Pilsudski, dont l'idéal était le rétablissement de la liberté et de l'indépendance de la Pologne, avait prévu, avec un sens véritablement prophétique, la conflagration qui allait mettre aux prises les plus grandes puissances de l'Europe. Il avait compris que ce serait l'occasion si longtemps attendue de réaliser son rêve. Les Polonais ne devaient pas tous combattre disséminés dans les trois armées des puissances copartageantes, mais former un noyau compact qui serait la base de la future armée polonaise. Pour porter la question polonaise sur le tapis international, il importait donc de créer des unités distinctes, commandées par des chefs polonais.

Pour cela, il fallait des hommes, des cadres, du matériel. Aussi, dès 1908, Pilsudski avait-il organisé en Autriche, où les conditions étaient les plus favorables, des « sociétés de Chasseurs » qui, d'abord limitées à la Galicie, essaimèrent dans le Royaume du Congrès, en France et jusqu'en Amérique. Il en devint l'âme.

Les yeux sans cesse fixés sur son but, il organise en cachette des écoles de soldats, de sous-officiers, d'officiers où étaient enseignés le combat et les éléments du service en campagne. Il eut ainsi des hommes et des cadres.

Pilsudski n'avait reçu de personne les pouvoirs nécessaires pour organiser sa Première Brigade; il l'a fait spontanément, de son propre chef. C'est aussi de son chef que partant de Cracovie et franchissant, le 6 août 1914, la frontière de l'ancienne Galicie, sans en demander l'autorisation de personne, il a créé le fait accompli d'une déclaration de guerre à la Russie, au nom de la nation polonaise, quelques heures avant la déclaration de guerre de l'Autriche.

L'opinion des hautes sphères à Vienne était loin de lui être favorable. Le gouvernement autrichien considèrerait ses troupes comme une bande indisciplinée, incapable d'un effort militaire sérieux et prolongé. Les membres polonais du parlement autrichien en étaient informés sans ménagements.

C'est alors qu'entre Pilsudski et le gouvernement

autrichien se dressent des Polonais, représentants d'une politique dite raisonnable, gens de mérite indéniable et de bonne volonté, bourgeois loyaux qui voulaient sauver ce « fanatique incorrigible ». Ils forment derrière son dos le Comité National Suprême (N. K. N.) dont les membres déposent aux pieds du vieux monarque une supplique tendant à obtenir l'autorisation de former des Légions Polonaises sous le commandement de l'état-major autrichien. Ce Comité assume l'œuvre de la propagande et l'administration (recrutement, trésor, intendance, santé), tandis que le commandement suprême est confié à un général autrichien d'origine polonaise.

Les responsabilités de Pilsudski se trouvent ainsi limitées, mais, en même temps, les futures Légions Polonaises se voient enlever leur indépendance militaire et politique.

C'est ce qui explique l'amertume, la haine même contre le N. K. N. et le Commandement des Légions dont on retrouve l'expression dans ce livre, et dont il est de première importance de se bien pénétrer pour trouver une explication à la question de son prétendu « austrophilisme ».

La question « matériel » fut très difficile à résoudre, car il fallait faire appel au gouvernement autrichien. Or celui-ci fit preuve, dès le début, d'une hostilité caractérisée à l'égard des nouvelles formations. L'habillement, l'équipement, l'armement furent lamentables. Il fallut à peu près tout improviser.

Si l'organisation matérielle de cette petite troupe laissait beaucoup à désirer, par contre son moral était excellent. C'est le foyer d'étincelles auquel s'est allumé le grand soleil de l'indépendance. Ses cadres ont constitué les bases de l'armée de la Pologne restaurée, et si, en définitive, elle est parvenue à remplir sa mission malgré mille difficultés, c'est aux facteurs moraux qu'elle le doit.

Au nombre de ces facteurs, il faut citer, en première ligne, le profond amour du Chef pour ses hommes et le dévouement absolu, total, des hommes à leur Chef. Celui-ci pouvait tout leur demander, il était sûr de l'obtenir. Tous ceux qui ont exercé un commandement à la guerre frémiraient à la pensée des efforts qu'il fut forcé parfois d'exiger d'eux et qui semblent dépasser la limite

des forces humaines. C'est ensuite le culte de l'honneur, de leur fierté de soldat par rapport aux Autrichiens, le sentiment de leur idéal patriotique et de la noblesse de leur mission : tous se considéraient comme les champions de l'indépendance de la Pologne. C'est enfin le goût du risque et de la responsabilité, de l'initiative, mitigé par juste ce qu'il faut de prudence pour que l'aventure ne tourne pas au casse-cou.

Pilsudski espérait faire dans le Royaume une levée en masse... Hélas! l'attitude des Polonais du Royaume l'a complètement déçu. Il s'est aperçu bientôt qu'en dehors de lui et de ses soldats des Légions, il n'y avait pas beaucoup de « têtes chaudes » pareilles.

Pressé par les Allemands de prêter le serment de fidélité à l'armée allemande, il refusa, ne voulant pas couvrir de son autorité morale le projet de recrutement d'une nouvelle armée polono-allemande. Ce refus eut de multiples conséquences et lui valut sa déportation et son emprisonnement durant plus d'un an dans la forteresse de Magdebourg. Il valut aux Légions les camps de prisonniers et finalement leur suppression et aux Allemands leur affaiblissement sur le front occidental ainsi diminué d'un demi-million d'hommes du Royaume dont la collaboration leur fut refusée par Pilsudski.

Dans sa forteresse de Magdebourg, Pilsudski, pour tromper sa nostalgie, se décide à écrire ses souvenirs. Son style humoristique, parfois rude, mais toujours vibrant d'émotion, peint bien l'homme et son âme douce et sentimentale de vrai Lithuanien. De plus, ne songeant pas à livrer ces pages à la publicité, il laisse parler son cœur en toute sincérité, ce qui lui donne la valeur et le prix d'une véritable confession. Comme dans son ouvrage l'Année 1920 (dont une traduction française a été publiée en 1929), le public français pourra se rendre compte encore une fois qu'un des soucis constants du Maréchal Pilsudski a été d'élucider le problème de l'exercice du Commandement à la guerre. Il décrit dans Mes Premiers combats le pénible travail psychique qui précède la rédaction de l'ordre et il fait ressortir par des exemples frappants combien les données des problèmes qui se posent à un chef sont souvent erronées, les résultats inattendus et parfois l'effet de pur hasard.

Ce livre permet, en outre, de jeter quelque jour sur

une question qu'on se pose souvent : d'où provient la formation militaire du Maréchal Pilsudski? Les nombreux souvenirs historiques cités par l'auteur témoignent de nombreuses études militaires ayant plus particulièrement porté, semble-t-il, sur les campagnes napoléoniennes, la guerre russo-japonaise, les guerres balkaniques, Clausewitz, etc...

Voilà pour la théorie. Quant à la pratique, elle est en partie le fruit des premières années de la guerre jusqu'à l'internement du Commandant des Légions dans l'été de 1917. Sans doute, il ne commandait qu'une brigade, mais outre qu'elle comprenait les trois armes, il eut à combattre plus d'une fois, isolé, en particulier dans les trois combats qu'il décrit plus loin. Le Chef de la Première Brigade a donc dû envisager les événements d'un point de vue beaucoup plus élevé que s'il avait été étroitement encadré : il s'est trouvé en face d'un certain nombre de problèmes qui s'étaient posés à lui au temps de ses études théoriques et auxquels il n'avait pas trouvé de solution satisfaisante : il a eu à se mouvoir, comme il dit, dans un monde de contradictions, qui sont le pain quotidien de la guerre et qu'il faut, suivant ses expressions, trancher par le glaive de la décision et de l'ordre. Les moyens employés ont été le plus souvent la ténacité et l'audace, et ces qualités, il a réussi à les faire passer dans l'âme de ses subordonnés.

Rien d'étonnant par suite à ce qu'à cette école les Légions soient devenues rapidement une troupe d'élite, quelque chose comme les grognards de Napoléon. La semence était jetée, la moisson des lauriers de 1920 n'allait pas tarder à lever. Mes Premiers combats en constituent comme l'aurore.

EDITEUR.



CARTE GÉNÉRALE DU THÉÂTRE D'OPÉRATIONS

NOTE SUR LA PRONONCIATION DES NOMS POLONAIS

Pour éviter une trop grande déformation des noms à la lecture, nous donnons ci-après l'équivalent en français de quelques lettres ou groupes de lettres polonaises :

- c = ts : Kielce (Kieltsé); Opatowiec (Opatoviets).
 - ch = kh : Chmielnik (Khmielnik).
 - cz = tch : Czaple (Tchaplé).
 - e (à la fin) — toujours prononcé : cf. plus haut.
 - in = ine : Lublin (Loubline).
 - j = į (y) : Ujście-Jezuickie (Ouïtsié-Yezouitskié).
 - rz = j : Krzywoploty (Kjyvoploty).
 - s = ss : Borusowa (Boroussowa).
 - sz = ch : Staszow (Stachouv).
 - szcz = chtch : Szczytniki (Chtchytniki).
 - u = ou : Ulina (Oulina).
-

Les notes en bas de pages, sans mention d'origine, sont des traducteurs.

C'est pendant l'été de 1917 que je fus arrêté à Varsovie par les autorités militaires d'occupation et déporté au fond de l'Allemagne. Pendant quelque temps, je fus transféré de prison en prison, parfois gardé dans les conditions les plus piteuses, pour être, au bout de quelques semaines, finalement interné dans la forteresse de Magdebourg. J'y attendis pendant un an et quelques mois la restauration de l'Etat Polonais.

A Magdebourg, à mon grand étonnement, on m'accorda subitement les hautes prérogatives d'un général et je fus traité, si je puis ainsi parler, avec tous les honneurs dus à mon nouveau rang. Le lieu fixé pour mon séjour fut la citadelle de l'ancienne forteresse de Magdebourg ou plutôt un de ses recoins, un bâtiment qui, comme l'on pouvait s'en convaincre à la lecture des tableaux contenant le règlement intérieur des cellules, portait le nom amusant de « Sommeroffiziersarreststube ». Cela voulait dire le plus clairement du monde que ce bâtiment était destiné aux officiers de la garnison de Magdebourg qui, pour telle ou telle infraction à la discipline, avaient à subir une peine d'arrêt; mais cela signifiait en même temps que ce bâtiment ne servait à cet usage qu'en été. Il n'en est pas moins vrai que j'y fus maintenu pendant tout l'hiver de 1917-1918; je n'ai du reste pas lieu de me plaindre des Allemands à ce sujet. Il y faisait froid en effet, mais je ne puis dire qu'ils ne se soient pas employés, et parfois avec beaucoup de zèle, à remédier à cet inconvénient. A mon avis, cet endroit avait été choisi pour faciliter l'exécution des ordres supérieurs reçus à mon sujet : isolement complet du monde entier. Mon installation ne manquait pas d'ailleurs d'un certain confort : j'avais à ma disposition, au premier étage, une chambre à coucher, une sorte de

chambre de réception, ce qui pouvait prêter à rire dans ma situation, et une salle à manger. Ces trois cellules, ouvertes toute la journée, donnaient sur un petit jardin planté de quelques arbres fruitiers, d'arbustes et de plantes. Derrière le jardin se trouvait un grand rempart de terre de la vieille forteresse, tapissé de gazon et plus haut que le bâtiment. En bas, dans les cellules du rez-de-chaussée, demeuraient les sous-officiers préposés à ma surveillance et les ordonnances qui, systématiquement, étaient changés au bout d'un certain temps. Dans le jardin, une sentinelle en armes montait la garde en permanence. Le jardin était séparé du reste de la terre, je veux dire de l'immense cour de la citadelle, par une clôture hermétique en planches. Une petite porte, gardée par un autre poste détaché du corps de garde de la forteresse, permettait de communiquer avec le monde extérieur.

En guise de consolation et comme marque d'honneur, on m'apprit que justement ce bâtiment avait été habité par un général belge qui y était resté longtemps alité : l'ancien gouverneur de la place de Liège, blessé au cours de la défense.

Au début, j'étais autorisé à me promener dans le jardin trois heures par jour; plus tard, on cessa de m'en-nuyer à ce sujet, et les portes faisant communiquer le premier étage et le jardin restèrent ouvertes du matin au soir. Je passai toute une année dans cet isolement complet, et ce n'est qu'au milieu du mois d'août 1918, que m'arriva un compagnon de captivité, le général Sosnkowski, avec lequel je restai jusqu'à notre élargissement en novembre 1918.

Il faut croire que je suis né pour la vie de prison. Je supporte très facilement la solitude; je n'en ressens pas comme d'autres tout le poids, et je sais adoucir par le travail de l'esprit le côté le plus rude de la vie de prison : la nostalgie. Il n'est pas douteux, en effet, que tout prisonnier *aspire* nécessairement à la liberté, à l'indépendance de ses mouvements, en un mot à un état où, débarrassé de toute consigne, de toute restriction, il n'est plus condamné à la monotonie de longues journées toujours uniformes, toujours semblables.

Pour des gens rigoureusement isolés, séparés du monde, et tel était mon cas à Magdebourg, la vie devient

un fardeau presque insupportable. Ce fardeau devait être d'autant plus lourd pour moi, que j'avais été arraché à une vie extrêmement agitée et riche en impressions, tous les jours différentes. Je vivais jusque-là d'une vie guerrière, où les nerfs s'habituent à un mouvement incessant, à des occupations changeant nécessairement tous les jours, à une transformation obligatoire et quotidienne de son être en un instrument de combat toujours nouveau, qui fournit constamment des efforts renouvelés de la volonté, des nerfs, du cerveau et du cœur. Le calme de la prison, ce calme d'autant plus insolite qu'il était allemand, la monotonie des jours, tout cela constituait donc un terrain excellent pour ma nostalgie parfois dévorante, qui me faisait aspirer à voir se dérouler sous mes yeux le ruban coloré et frissonnant de la vie en campagne. Mon complet isolement m'empêchait même de savoir ce qui se passait, ce que devenaient mes camarades et amis, mes compagnons d'armes dans le pénible et dur travail de guerre, cependant si séduisant et si fraternellement poursuivi à ma première brigade de Légion.

Parfois, au cours de mes longues promenades solitaires dans le petit jardin, je voyais surgir devant moi, toutes fraîches, les fleurs du souvenir des épreuves récentes, souvenirs oppressants et trompeurs comme des mirages d'oasis dans le désert; je voyais alors apparaître à mes yeux le doux visage des amis, je croyais entendre bruire à mes oreilles leurs éclats de rire mêlés au grondement du canon et au tic-tac des mitrailleuses jouant leur musique guerrière.

Pour triompher de la nostalgie qui me dévorait, je m'obligeai à analyser ma conduite de chef. Je m'amusai à me critiquer, à critiquer mes subordonnés, pour que mes yeux cessassent de voir, mes oreilles d'entendre, mon cœur de battre plus fort et pour pouvoir noyer des impressions presque purement cérébrales dans des réflexions analytiques. Longtemps, très longtemps, ma tête seule travailla. Comme parfois au cours de mes captivités antérieures, je sentis que je vivais d'une vie en quelque sorte irréelle, purement cérébrale et que mon organisme cessait de fonctionner normalement. Je décidai de rompre avec ce genre de vie et après avoir essayé de gymnastiquer ma volonté en renonçant à fumer pen-

dant quinze jours, je finis par me convaincre que le moyen le plus simple pour m'affranchir de ma lourde nostalgie était d'essayer de jeter mes souvenirs sur le papier. Ah ! avoir une plume en main et, grâce à ce travail mécanique, se relier plus étroitement, plus réellement à la vie, pour si pauvre qu'elle fût en impressions !

Et alors je me ressouvins de mes dix ans d'étude d'avant-guerre sur le phénomène de la guerre dans le monde. Pendant dix ans mon effort avait porté sur ce qui constitue l'essence de l'œuvre du Commandement, sur ses éléments : le danger et l'incertitude, comme dit Clausevitz, les perpétuelles contradictions, comme je les appelle, impossibles à concilier et qu'il faut trancher, comme le nœud gordien, par le glaive de la décision et de l'ordre.

Je me rappelle qu'en août 1914, à mon départ en campagne, je résolus d'observer attentivement les phénomènes de la guerre, de m'analyser moi-même avec la plus grande attention, dans le but de résoudre, pour mon compte personnel, une foule de problèmes restés sans solution, de répondre à une masse de questions demeurées sans réponse dans ma tête et dans mon âme et remontant à l'époque où je me penchais sur les livres.

Maintenant, à Magdebourg, je m'étais décidé à rechercher s'il me serait facile de réaliser mes anciens rêves à savoir : déduire de moi-même la vérité sur l'essence du commandement, la vérité sur l'âme du chef fléchissant sous le poids des dangers, des incertitudes et des contradictions. Tout soldat doit lutter contre ces facteurs, car ils sont un élément de la guerre ; mais le chef porte en outre le poids de sa responsabilité envers ses subordonnés, et son visage doit ressentir la honte cuisante de l'humiliation, quand son œuvre de commandement échoue et que son insuccès est payé du sang des autres. « Ces rêves ridicules de jadis, me disais-je, tu pourrais maintenant les réaliser en prison, quand tu surmonteras ta paresse à écrire. »

Telle est la genèse des souvenirs que je sou mets au lecteur et qui sont relatifs à mon œuvre de commandement en 1914. Je décidai d'emblée de décrire trois des épisodes vécus à la Première Brigade, qui m'ont obligé au travail le plus dur. C'est au cours de ces épisodes qu'extrêmement avare du sang de mes subordonnés et

négligeant souvent à dessein de travailler pour la gloire, de peur de la payer trop cher, j'ai su ou dû risquer, presque tout mon détachement, en me mettant en jeu, moi, le chef, par-dessus le marché. Travaux durs entre tous : Ulina-Mala, Marcinkowice et Kostiuchnowka. Je ne parvins à terminer qu'Ulina-Mala et Marcinkowice. J'étais extrêmement fatigué des épreuves subies et de mon travail au cours duquel, à côté du simple récit des faits, je m'étais inconsciemment laissé aller à l'évocation nostalgique de tout ce qui fait la Pologne : un chemin fangeux, un village perdu, les gens, le paysage, des collègues chers, de sorte que je me décidai à laisser provisoirement de côté les plus pénibles souvenirs de la plus pénible des batailles, celle des bois et des marécages de la Polésie Wolhynienne; mais la force d'inertie emporta ma plume. Mes souvenirs capricieux m'entraînèrent dans un autre sens un peu plus agréable, vers les premières impressions, ou peu s'en faut, de la guerre, vers mes premiers essais encore timides de commandement, alors qu'un plus large essor de mon esprit était fortement comprimé par la timidité et le peu de confiance que j'avais en moi-même. C'est là que des combats peu sanglants contre la cavalerie russe firent entendre les premiers accents de la musique de la guerre, là que fut ressentie pour la première fois l'impression que nous foulions un terrain vivant, en même temps qu'avaient lieu les essais d'une manœuvre hardie basée sur trois rivières familiales : la Vistule, la Nida et le Dunajec. C'est ce qui me conduisit à commencer mon travail par le récit de mes contredanses sur les bords de ces trois rivières en septembre 1914, sous le titre : Nowy Korczyn-Opatowiec.

Ce travail presque terminé fut interrompu par l'arrivée dans la forteresse de Magdebourg du général Sosnkowski. Dès lors ma nostalgie s'atténa et je laissai ma plume de côté pour me livrer à d'interminables conversations et à de continuelles parties d'échecs. Le chapitre Nowy Korczyn-Opatowiec resta inachevé.

C'est ainsi que mes projets antérieurs ne se réalisèrent pas et c'est pour cela que j'ai dû me remettre au travail pour livrer à l'impression mon œuvre à peu près mise au point. Les changements introduits sont peu importants; ils étaient nécessaires, car à Magdebourg je

travaillais forcément dans des conditions spéciales qui m'étaient imposées par le régime de la prison. Avant tout je n'étais pas sûr que tout ce qui sortirait de ma plume ne me serait pas enlevé d'un moment à l'autre, peut-être pour toujours. Aussi, habitué dès ma jeunesse à me débrouiller en prison, je résolus de tromper mes anges gardiens.

J'annonçai donc que je voulais porter plainte et pour mon arrestation et pour mon maintien, contrairement au droit prussien, dans un isolement complet. Ces prescriptions légales m'avaient été indiquées, tout à fait fortuitement, par un vieux général prussien, commandant la place de Wesel, où j'avais été transféré de Spandau près de Berlin. Il m'avait expliqué, en toute franchise, qu'il protestait énergiquement contre toutes les infractions à la loi prussienne qui pouvaient être commises contre n'importe quel prisonnier dans la place qu'il commandait. La loi prussienne interdisait, selon lui, d'une manière absolue, l'isolement, sauf à l'égard des inculpés à l'instruction ou des condamnés à une peine d'isolement. Je me souvins donc à Magdebourg des protestations du général de Wesel et je demandai, pour rédiger ma plainte, force papier; car peu familiarisé avec l'allemand, je serais sûrement obligé de recommencer dix fois au moins mon brouillon polonais, avant de réussir à rédiger ma plainte en une langue étrangère que je ne connaissais pas à fond. C'est ainsi que je pus me procurer tout le nécessaire pour écrire, en même temps que j'avais trouvé un prétexte pour rester de longues heures à ma table, une plume à la main. Toutefois ce subterfuge ingénieux eut évidemment sa répercussion sur ma façon d'écrire. Aussi mon travail littéraire se ressent de la nécessité où je me trouvai d'économiser le papier. Non seulement tous les feuillets sont d'une écriture extrêmement fine, difficile à lire, mais mon style même porte en lui-même le cachet de cette économie. Aussi, avant de livrer mon travail à l'impression, j'ai dû y apporter quelques retouches, légères du reste, de peur que mes pensées trop concises ne fussent difficilement compréhensibles pour le lecteur; enfin il m'a fallu terminer le récit de mes épreuves pendant les premiers combats de Nowy Korczyn-Opatowiec.

Pour terminer l'histoire du manuscrit, j'ajouterai que

j'ai écrit mes souvenirs sans penser le moins du monde à les livrer à la publicité. Il me semblait en effet improbable que je pusse éviter à mon manuscrit le sort de toutes les notes de prisonniers, lesquelles appartiennent plutôt à ceux qui tiennent le prisonnier qu'au prisonnier lui-même.

Effectivement, pendant un temps assez long, j'en fus démuné, et je dois d'être rentré en sa possession et dans celle de maints autres objets restés à Magdebourg aux bons soins du gouvernement allemand, qui me les a retournés alors que j'étais déjà au Belvédère (1).

Nous partîmes en effet de Magdebourg, le général Sosnkowski et moi, d'une manière si subite et si étrange, qu'il ne put être question de rassembler nos affaires avant le départ.

Un jour, au début de novembre 1918, nous vîmes arriver deux officiers allemands en civil. Ils nous déclarèrent que nous étions libres et que nous allions partir sur-le-champ pour Berlin, d'où à six heures du soir un train nous conduirait à Varsovie. Etonnés, nous regardions la tenue civile des officiers; ils nous dirent d'un air embarrassé que la révolution avait éclaté à Magdebourg et que nous allions partir en auto, non en tenue militaire, mais comme de simples mortels. En s'excusant, ils nous recommandèrent de ne rien emporter avec nous, de peur d'attirer l'attention des manifestants qui parcouraient les rues.

Je ne sais ce que j'aurais décidé, si cette communication n'avait été accompagnée de la promesse qu'à six heures du soir je serais installé dans le train de Varsovie. Dans cet espoir, Sosnkowski et moi, nous nous décidâmes rapidement. Il prit un petit nécessaire; quant à moi je sortis de la forteresse en emportant quelques objets indispensables de toilette enveloppés dans du papier. J'avoue qu'à ce moment-là j'avais d'autres chats à fouetter que de penser à mon manuscrit ou aux autres objets que je laissais dans la « Sommer Offiziersarreststube ».

Tout en ayant l'air de nous promener, nous traversâmes le pont sur l'Elbe tout proche et trouvâmes deux autos qui nous attendaient et qui, un instant après, nous

(1) Résidence du Chef de l'Etat à Varsovie.

emportaient à vive allure loin de la ville en révolution.

Je ne suis rentré en possession de mon manuscrit que depuis peu de temps; il avait été en effet adressé, évidemment par erreur, avec les objets laissés à Magdebourg, au général Sosnkowski avec les papiers et les affaires de ce dernier. Et ce n'est qu'en revoyant les pages où j'ai essayé d'illustrer, par mon propre exemple, le travail de commandement d'un Chef à la guerre que j'ai rafraîchi mes souvenirs de Magdebourg.

J. PILSUDSKI.

Sulejowek, 7 février 1925.

JOSEPH PILSUDSKI

MES PREMIERS COMBATS

NOWY KORCZYN — OPATOWIEC

Premiers combats, premiers contacts avec la guerre! J'ignore ce qu'il en est pour les autres, mais pour moi ils présentèrent autant de poésie attendrissante que les premières amours de jeunesse et les premiers baisers. Toutefois je ne toucherai pas à ces tout premiers contacts avec la guerre. C'est un sujet trop douloureux pour moi actuellement. Il y eut à cette époque trop d'éléments étrangers à la guerre, trop de contacts avec la brutale vérité de l'impuissance et de l'esclavage de notre propre société, qui préférerait obstinément tourner le dos à une œuvre indépendante, dont elle eût été seule maîtresse, et qui recherchait toujours soigneusement la soumission et l'obéissance à l'étranger.

Je dois cependant dire un mot de certains événements à la fois politiques et militaires, car sans eux mes décisions seraient incompréhensibles. J'ai pris en considération à ce moment la situation spéciale du « Chasseur » parmi les autres troupes, sa situation comme soldat, sans avoir égard aux facteurs politiques quels qu'ils fussent. Il fallait d'abord supposer que les rapports des armées autrichienne et allemande, armées permanentes aux traditions séculaires, envers nous simples formations volontaires au caractère de milice, consisteraient à se défier de notre valeur militaire. A cela j'étais préparé, et comme je connaissais l'ambition démesurée des chasseurs, je craignais fort non seulement de porter atteinte à cette ambition par de premiers revers, mais,

ce qui eût été pis encore, de détruire leur confiance dans leur force de soldat. Et des revers, on pouvait s'y attendre, étant donné le niveau extrêmement bas de notre outillage technique et de notre équipement. Nous avions, en effet, été armés, au début, de vieux fusils Werndl, non à répétition; nous n'avions ni mitrailleuses ni artillerie. Nous manquions presque complètement de matériel téléphonique, de cuisines roulantes. Les cartouchières faisaient défaut et la plupart des soldats portaient dans les poches leurs cartouches dès lors faciles à perdre. Cette pénurie de cartouches pouvait, dans les moments critiques, transformer le fusil en une grossière massue, difficile à manier. Enfin les relations intérieures, encore mal définies, comme dans toute nouvelle formation, étaient telles que chaque chef devait employer beaucoup de temps à régler des vétilles d'une importance cependant vitale, à fixer un *modus vivendi* provisoire entre ses hommes. Moi-même j'étais obligé d'intervenir dans une foule d'affaires provoquées par les frottements de la machine militaire : affaires personnelles en général. Questions d'ancienneté entre officiers, de répartition des attributions, tel était le véritable enfer dans lequel je vivais au début de la guerre. Je devais défendre mes hommes non seulement contre les dangers extérieurs, mais aussi contre les dangers intérieurs pouvant naître du sentiment de leur infériorité envers leur entourage, de leur inaptitude à exécuter les tâches qu'ils avaient assumées.

Je sentais parfaitement qu'au fond d'eux-mêmes, tous mes hommes éprouvaient un sentiment de crainte à la pensée de la folie de leur entreprise et de l'examen militaire que nous allions subir, aussi bien devant notre entourage autrichien que devant nous-mêmes.

Heureusement dans les débuts nous n'étions pas encore atteints de la maladie qui ne se déclara que plus tard dans les Légions; le protectionnisme pour les « embusqués » de toute sorte. Ce parasite n'arriva que plus tard, quand le commandement politique des Légions, artificiellement instauré, commença à chercher un appui dans la troupe, en « pondant » des officiers, en accordant de l'avancement à ses créatures, sans tenir aucun compte de leur valeur militaire. Il faut reconnaître qu'avec la bienveillante permission de l'honorable Com-

mandement des Légions (1), les journalistes, peintres, politiciens de tout acabit, trouvèrent dans la troupe un bon fromage et aussi des étoiles d'officier (2). C'est le secret de Polichinelle que, lorsqu'on était politiquement au service du Commandement des Légions, on pouvait se dispenser également de tout service militaire en général. C'est ce que j'appelle brutalement : « empouiller » l'armée.

Tout soldat est exposé au danger de voir accroché à sa gloire, à ses dépens, un parasite de « l'arrière ». Je dirais même que la mesure de la moralité d'une nation et de son armée est la quantité et la qualité des services de l'arrière. Moins il y a de « riz-pain-sels » à l'arrière, moins on y mène la vie de parasite, et plus la nation et l'armée sont saines, plus le moral est élevé. Il faut donc reconnaître que le Commandement des Légions, de même que le N. K. N. (3) « empouillait » l'armée de belle façon. Pendant quelque temps j'ai craint que le nombre des officiers « d'arrière » et celui des défenseurs politiques du Commandement des Légions ne dépassât le nombre des soldats du front. Voilà ce qui peut s'appeler l'idéal du parasitisme ! Mais, je le répète, nous n'eûmes affaire à ce phénomène que plus tard.

Quand je réfléchissais à notre armement, quand je pensais à l'examen que nous avions à subir, et l'examen pour le soldat est toujours le combat, je me disais sans cesse : « Attention, attention, encore une fois attention au feu ! Ne fais pas l'enfant, ne lâche pas la bride à ta fantaisie ! » Mais tout ce qu'il y avait en moi de caractère, de volonté, de fierté et d'ambition, s'insurgeait contre ces pensées « raisonnables » à la cunctator. Du reste, à mon avis, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Affronter l'examen du combat était, je ne le nie pas, une entreprise extrêmement dangereuse, mais ce n'est qu'en risquant gros, qu'il était possible de gagner ce qu'il fallait avant tout : la confiance en soi et le respect militaire de notre entourage.

Aussi, dès le début, je procédai de la manière sui-

(1) Voir la note de l'éditeur.

(2) Les grades d'officiers sont indiqués dans l'armée polonaise par des étoiles.

(3) Naczelny Komitet Narodowy, Comité national suprême.

vante. J'ai toujours misé gros. La marche sur Kielce, à mon avis, appartient aux actions les plus hardies de la guerre. Au nombre de ces épreuves hardies comptent également les combats prolongés de Nowy Korczyn et d'Opatowiec, combats dont se souviennent sûrement tous mes subordonnés. Après les dures batailles auxquelles nous primes part au cours de la guerre, mais déjà en vieux troupiers, nos combats sur la Vistule semblent une bagatelle, un jeu d'enfants. J'ose affirmer cependant qu'ils me paraissent, quand j'y réfléchis, plus hardis que les autres, car ils furent les premiers livrés dans des conditions difficiles au point de vue technique, pénibles au point de vue moral, en raison surtout de la défaite des armées autrichiennes à cette époque.

A Kielce eut lieu un dur et difficile travail d'organisation. Le chasseur des « Associations » ou des « Sociétés de Chasseurs », civil aux trois quarts, se transforma en soldat. Cette transformation s'accompagna de la mise sur pied de guerre du détachement. C'est ainsi que nous installâmes des ateliers de toute sorte, nous créâmes des trains, etc... En outre, à Kielce, première grande ville du Royaume rencontrée sur notre route, j'essayai d'établir un lien politique entre la population et nous. Kielce fut en effet la base des chasseurs, puisque Cracovie ne l'était, hélas! presque plus à cette époque. De Cracovie nous reçûmes bien des hommes et nos premières armes, pas fameuses, certes : mais le reste dut être créé par nos propres moyens.

Etant donné cette situation, il n'y a rien d'étonnant que Kielce eût pour moi une importance militaire de premier ordre comme toute base de guerre pour une armée. Et cependant, au bout de huit jours à peine de séjour tranquille à Kielce, la ville se remplit de nouvelles étranges qui alarmaient tout ce qui y vivait. Ne parlait-on pas de dizaines de mille cavaliers russes qui marchaient de Varsovie sur Cracovie? On citait même le chef, général Michtchenko, de cette masse de cavalerie, lancée par les Russes sur la rive gauche de la Vistule, et naturellement sur Cracovie. Et naturellement aussi, avec l'ordre de détruire avant tout Kielce, et spécialement moi et mes chasseurs. Ce n'est pas nous seulement que ces nouvelles alarmantes inquiétaient, mais aussi la petite garnison autrichienne et allemande stationnée à

Kielce. Ces informations arrivaient à Cracovie d'où les autorités militaires, aussi bien que les politiciens des institutions protectrices des Légions, demandaient sans cesse à Kielce si ces nouvelles alarmantes n'étaient pas fondées. Je voyais continuellement tomber chez moi, avec ces informations inquiétantes, le lieutenant-colonel prussien qui commandait la garnison allemande. C'était d'ailleurs à tous les points de vue un homme comme il faut et un soldat correct (j'ai oublié son nom et j'ai appris depuis qu'il serait tombé sous les murs de Varsovie). Je lui dis que j'assumais la responsabilité de la sûreté de la garnison de Kielce et que je me portais garant que nous ne serions pas attaqués à l'improviste.

A ce sujet, Belina et mon bureau de renseignements, composé presque exclusivement de femmes, nous ont rendu de grands services. C'est à eux que je dois les renseignements que je pus me procurer alors sur l'ennemi. J'avais ceinturé Kielce d'un vaste demi-cercle de reconnaissance, de sorte que j'étais tranquille. Belina reconnaissait tout bonnement des prodiges. Pauvres uhlands! Sur leurs selles anglaises, sans entraînement aux longues randonnées, ils se tannaient les fesses en éreintant leurs chevaux; avec leurs longs fusils impropres au service de la cavalerie, ils s'écorchaient le dos, et cependant ils assuraient un service de patrouilles continu, couvrant parfois de 60 à 80 kilomètres dans une journée dans toutes les directions. Les femmes accomplissaient un service encore plus dur, véritablement de sacrifice. Juchées sur des chariots, elles circulaient isolément par tous les chemins, accomplissant des randonnées encore plus étendues que la cavalerie, atteignant même Varsovie, Piotrkow et Deblin.

Sur la foi de ces renseignements, je rassurai mon Allemand. Pour le moment il n'y avait rien à craindre. Sur la Pilica au nord, un régiment de dragons faisait du volume, s'efforçant de faire croire qu'il n'y avait pas là un régiment, mais au moins un corps de Cavalerie. La cavalerie russe était en réalité largement égaillée sur la Pilica; elle lançait ses reconnaissances au sud et à l'est, mais mon service de renseignements se heurtait toujours et partout à ce seul et même régiment.

Pour ma part j'étais donc tranquille, mais je ne pouvais pas arriver à rassurer mes voisins. Ces bruits

absurdes sur des masses de cavalerie faisaient leur œuvre. Je suppose qu'ils étaient intentionnellement lancés, et comme la population se composait de Juifs et de Polonais, races qui chassaient soigneusement de leur tête tout ce qui sentait la guerre, et par-dessus le marché ordinairement crédules et prenant facilement peur, l'état nerveux de mon entourage se propageait à la petite garnison de Kielce; bien plus il s'étendait jusqu'aux portes de Cracovie. Mais bientôt la situation commença à se gêner. Les Autrichiens perdirent de grandes batailles vers Lwow. L'armée Dankl et le groupe Kummer furent en partie détruits, en partie obligés à se replier rapidement des environs de Lublin. Cela commençait véritablement à chauffer. Sur la rive gauche de la Vistule que nous occupions, les premiers renseignements indiquant que la situation se gâtait me vinrent de mon service de renseignements féminin lancé jusque vers Radom, où opérait le général Novikov. C'était encore loin de nous, mais cependant la situation commençait à susciter chez nous une réelle inquiétude.

Je conçus alors le projet d'accepter ma première bataille devant Kielce. Je comptais n'avoir devant moi que la cavalerie russe et, d'après l'expérience de ma marche sur Kielce, elle ne m'en imposait pas beaucoup. Il s'agissait d'ailleurs pour moi, dans le cas où je serais forcé d'abandonner Kielce, de ne pas donner l'impression que nous étions toujours en quelque sorte les « fuyards » de 1863. Nous pouvions nous retirer, mais seulement après avoir montré, par une première défense, que nous étions capables de nous battre et qu'en nous retirant nous pouvions montrer les dents, comme il convient. C'est donc là autour de Kielce que je choisis le lieu de ma première grande bataille.

Il n'était d'ailleurs pas dit que nous aurions un combat devant cette ville et cela valait peut-être mieux, car Kielce échappait ainsi à un dur châtement et à la vengeance de l'ennemi. Jusqu'ici cependant j'ai regretté de ne pas m'en être tenu à ma première décision, et d'avoir cédé aux circonstances. Ces circonstances étaient les suivantes :

Un jour le lieutenant-colonel prussien m'apporta une dépêche suivant laquelle les troupes allemandes devaient évacuer Kielce le lendemain; quant à nous, nous devions

être enlevés par voie ferrée sur Cracovie ou ses environs. Il me pria donc de faire mes préparatifs de départ. Je lui déclarai qu'il pourrait évacuer Kielce quand il le voudrait, mais que, quant à moi, je resterais dans la ville jusqu'à ce que l'ennemi m'obligeât d'en partir. Le lendemain matin il me prévint que l'ordre de départ était retiré et qu'il restait provisoirement sur place, lui aussi; il me pria cependant de renforcer mon service de reconnaissance; car avec ses landsturmiens, hommes d'un âge assez avancé, il ne pouvait fournir qu'un service de patrouilles restreint autour de la ville.

Il resta tranquille deux jours, mais le second jour, assez tard dans la soirée, il vint de nouveau me trouver avec son aide de camp, en m'apportant une dépêche de Cracovie à mon adresse, du Commandement des Légions. Aux termes de ce télégramme je devais le lendemain matin partir de Kielce avec les Prussiens et les Autrichiens dans la direction de Staszow et renvoyer mes recrues à Cracovie par un train du matin. Le lieutenant-colonel prussien ajouta que ce n'était pas une retraite qu'il allait exécuter, mais au contraire une marche à l'ennemi qui s'était montré vers Staszow; il comptait donc que je ne lui refuserais pas mon appui. Il m'était pénible en effet de refuser mon concours dans ces conditions. Deux jours auparavant, il n'était question que de se retirer sur Cracovie; cette fois, il s'agissait d'une marche à l'ennemi. Je lui répondis que j'allais réfléchir et nous convînmes que si je partais avec lui, mon départ aurait lieu au petit jour; rassemblement à l'intersection des routes de Chmielnik et de Cracovie. Après son départ, je passai une heure de bien désagréables réflexions sur le parti à prendre.

Il était facile pour un Autrichien ou pour un Prussien de dire qu'il évacuerait Kielce dans quelques heures. Rien ne les liait à la ville; ils recevaient tout ce qui leur était nécessaire soit de Berlin, soit de Vienne. Il leur était absolument indifférent de tirer de Kielce ou d'ailleurs ce qu'ils arrachaient à la population locale. Au point de vue sentiments, ils n'avaient rien de commun avec la ville. Pour moi cette opération était et difficile et douloureuse; difficile parce qu'à Kielce avaient été installés des ateliers de tout genre : cordonniers, tailleurs, selliers. C'était là qu'était ma base d'équipement; elle était

déjà organisée en partie et il n'était pas facile de l'abandonner sans sacrifier le travail fourni jusqu'ici, et puis il y avait le matériel. C'est là également qu'avait commencé dans d'assez bonnes conditions le travail d'organisation des nouvelles formations militaires. Enfin pas mal de personnes à Kielce avaient risqué des relations avec nous. Les laisser sans protection, c'était les livrer à la vengeance de l'ennemi. Je ne pouvais pourtant pas me comporter comme le Commandant des Légions (1), qui, ayant appris d'une sentinelle qu'elle était de mes recrues de Jędrzejów, l'avait menacée du doigt en disant : « Attends un peu, ton affaire est claire ! quand les Moscovites viendront, ils te pendront. »

Cependant il était bien difficile de rester à Kielce, je dirais plus, c'était impossible. Sous le rapport technique notre organisation était bien ridicule, même pour 1914. Si au début j'avais consenti à faire un essai et à partir avec des Werndl, je me sentais maintenant, pour des buts fort étranges, l'objet d'une sorte de chantage touchant la transformation de notre armement en armes à répétition. Il s'agissait de se soumettre à quelqu'un sans restriction ; mais quand je me demandais à qui en réalité j'avais à me soumettre, je ne pouvais trouver de réponse à ma question, d'autant moins que le chantage était exercé, si je puis dire, de deux côtés : le N. K. N., organisation polonaise, et les officiers autrichiens de l'état-major dont aucun ne disait la même chose. L'un faisait le patriote polonais désireux de conspirer avec moi contre l'Autriche et me produisait l'effet d'un agent provocateur ; l'autre, en haussant les épaules, parlait des tentatives de toute sorte du N. K. N. ; le troisième demandait ni plus ni moins notre soumission au N. K. N., en menaçant même de nous enlever nos Werndl. Il me semblait que d'une part on nous sous-estimait complètement, ce à quoi j'étais préparé dès les premières heures de la guerre, et d'autre part que l'on cherchait quelque affaire louche incompréhensible pour moi ou que l'on voulait se pousser à nos dépens et à ceux de notre peau.

Parfois je me demandais si ces messieurs du N. K. N. et de l'Etat-Major auxquels j'avais affaire n'étaient pas

(1) L'officier général autrichien, d'origine polonaise, qui avait été placé par le gouvernement à la tête des Légions.

responsables envers quelque autorité supérieure de leur manière de procéder avec nous. En tout cas j'étais convaincu que, si leurs promesses et leur chantage n'avaient qu'un seul et même but, ils n'arrivaient qu'insuffisamment à s'entendre avant d'engager la conversation avec moi. J'ai eu l'impression, pendant tout ce temps-là, que j'avais plutôt affaire à quelque intérêt personnel et que tous ces messieurs ne se croyaient pas obligés de dire la vérité à leurs supérieurs. Leur but, peu clair pour le moment, était, autant que je pouvais m'en rendre compte, de m'enlever à moi et à mes chasseurs le plus possible de l'indépendance que m'avait octroyée la première convention avec l'Autriche. On voulait nous imprimer un cachet extérieur autrichien, nous placer presque sous les ordres du premier officier subalterne venu ou même d'un agent de l'espionnage.

Le moment capital du chantage fut celui de notre armement; on essaya de la sorte d'arracher mon consentement à des propositions toujours nouvelles, toujours différentes, tendant toutes à la diminution de notre indépendance. Le voilà bien évidemment le principal ennemi, notre crime principal aux yeux des Polonais du N. K. N. et, ce qui était plus naturel, des divers représentants des autorités militaires autrichiennes!

J'hésitais à rester à Kielce. J'étais insuffisamment armé, équipé Dieu sait comment, sans cartouchières, sans manteaux, sans souliers capables de supporter de longues marches, sans moyens permettant au soldat de traîner sa modeste vie de campagne, enfin sans cuisines roulantes, ces bienfaitrices du soldat à la guerre. Nous étions habillés à la diable, en chasseur, à nos frais, et nous formions, de l'avis général des professionnels, un détachement impropre au combat ou à toute autre opération de guerre exigeant un effort prolongé et ininterrompu de quelques jours.

Plus grandissait en moi, plus se fortifiait ma répulsion à me soumettre à ce jugement, et plus j'aurais contrevenu volontiers à des ordres qui s'inspiraient d'un avis peu flatteur pour nous. Je refusais de m'incliner devant l'imbécillité des jugements des « professionnels », devant les jugements des prudents poltrons polonais, qui répétaient les dogmes des « techniciens » avec une imbécillité portée à la deuxième ou même à la vingtième puissance.

J'hésitais. Je consultais sans cesse ma carte, à la recherche d'une solution. Je m'entêtais dans mon idée directrice, celle qui avait inspiré ma décision de partir avec des Werndl, bien que cet armement donnât à l'ennemi, dès notre première rencontre, la supériorité des armes. Cette idée directrice, c'était l'existence des bois. Ils annihilèrent la supériorité d'un armement perfectionné et à tir rapide et donnaient la possibilité de combattre à chances égales. Une idée jaillit en moi comme un éclair, celle de pousser de l'avant, d'occuper quelque position éloignée de Kielce dans les bois de Samsonow, de manière à avoir une route de retraite assurée à travers bois. C'était de nouveau le plan de marche vers Miechow en tenant les bois au nord de la voie ferrée et de la grande route de Miechow à Kielce ou bien, ce qui serait plus difficile, d'avancer vers Pinczow et de s'appuyer à la Nida. En somme, je voulais répéter, dans de meilleures conditions, la tragique contredanse de Langiewicz aux abords de la Nida, contredanse qui s'était terminée par l'effondrement de sa dictature d'opérette (1). Je finis par repousser ces suggestions et j'ajournai l'épreuve de mon examen de combat; je remis à plus tard la tentative de conquérir par la manœuvre et le combat l'estime générale pour moi et mes hommes.

Après quelques instants d'hésitation, j'arrêtai ma décision. Une partie du détachement, sous le commandement de Sosnkowski, partirait le matin avec les Prussiens, tandis qu'avec une partie de la cavalerie et deux bataillons d'infanterie, je resterais encore une demi-journée à Kielce. Pendant ce temps, j'évacuerais de Kielce tout ce qui ne pouvait y rester et ce qui risquait de tomber victime de la vengeance de l'ennemi. Je me mettrais ensuite en marche vers la Vistule, en formant pour ainsi dire l'arrière-garde. Cette arrière-garde, contrairement à tous les principes, devait être encombrée jusqu'à l'impossible d'une foule de voitures de tout modèle. Cette décision me coûta beaucoup. Il était si pénible pour moi d'abandonner un travail qui venait si gentiment de commencer et qui était le seul espoir d'un avenir militaire indépendant. La Galicie n'était qu'un tremplin; l'examen ne devait pas être passé ailleurs que dans le Royaume. Mais

(1) Allusion à l'insurrection polonaise de 1863.

tant pis ! la décision était prise et les ordres nécessaires furent expédiés cette nuit même. Les quelques détachements envoyés en reconnaissance et en couverture durent être rameutés, dont certains des environs de Konskie même.

Au point du jour, la majeure partie des troupes se mit en marche avec Sosnkowski dans la direction de Chmielnik. Toute la matinée je fus occupé par la douloureuse opération de l'évacuation de Kielce. Par bonheur le train d'évacuation arriva en effet et l'on put expédier une grande partie du matériel par la voie ferrée ; sans cela mon arrière-garde eût plutôt ressemblé à quelque migration de nation qu'à une troupe. Le chef de train me pria de ne pas partir avant son départ, demande toute naturelle. A Kielce, une fois partis mes deux bataillons et les quelques uhlands de Belina, il ne resta plus de troupe et des bruits de plus en plus alarmants se répandirent coup sur coup. Je reçus même la nouvelle que la cavalerie russe approchait du côté de Radom et de Konskie.

Un instant je dus me faire violence, me demandant si je ne devais pas attendre tout au moins les premières patrouilles et tirer quelques coups de fusil aux abords de Kielce. Mais non, je rejetai encore une fois cette décision si agréable pour moi et je pris congé de Kielce, de son ancien palais épiscopal, de son jardin, de la plus belle et je le dis franchement, de la plus chère de mes œuvres, et, ce que je ne savais pas encore, de la plus agréable période de la guerre, de la période indépendante.

Le train ne partit pas à l'heure fixée ; le temps des adieux se prolongea. Ce n'est que vers le soir que le convoi et le détachement se mirent en route sur Chmielnik. Je décidai de passer la nuit à Morawica. L'ennemi n'avait pas encore paru devant Kielce.

Notre marche fut facile, courte et, avec la fraîcheur du soir, peu fatigante. Nous fûmes un peu gênés par la poussière. Alors que je cheminai à cheval vers la queue de la colonne, je réfléchissais à la profonde différence qui existe entre une marche de guerre et une marche d'exercice du temps de paix. Nous exécutions une sorte de marche gardée. J'avais spécialement à surveiller mon flanc gauche où j'attendais l'ennemi ; mais cette protec-

tion me parut singulièrement ridicule, quand nous entrâmes dans un corridor formé de parcelles boisées situées à une distance de 4 à 600 mètres de la route. Le long convoi allongeait beaucoup notre colonne de marche qui se déroulait sur une profondeur d'un kilomètre et demi, peut-être deux. Si j'avais voulu être aussi prudent que le prescrivent les règlements, c'est bien simple, je ne serais pas arrivé ce jour-là à Morawica et j'aurais éreinté mes hommes à patrouiller dans un terrain particulièrement difficile. Je me bornai donc à envoyer à gauche, au delà des bois, quelques patrouilles à cheval; le reste marcha tranquillement en colonne sur la route. J'essayai d'établir une liaison quelconque entre la colonne et la flanc-garde; mais je n'y pus parvenir. La distance était trop grande à cause des bois; mais en revanche j'avais très peu d'hommes employés à la sûreté. Nous marchions plutôt sous la garde de Dieu que sous une véritable protection militaire.

A Morawica, j'eus un cantonnement très agréable au manoir. J'y rencontrai, tout à fait par hasard, M^{me} M..., femme d'un de mes amis, avec ses enfants. J'avais été logé chez lui des dizaines de fois, pendant mes incursions illégales dans l'empire des tsars. Les enfants avaient, pour ainsi dire, grandi sous mes yeux. J'y passai quelques heures charmantes.

Je reçus pendant la nuit un rapport de Sosnkowski, qui me rendait compte de sa marche extrêmement pénible sur Lisow, où il s'était arrêté pour la nuit. On lui avait naturellement assigné un bivouac en pleins champs, alors que les privilégiés, c'est-à-dire les Autrichiens et les Allemands, étaient cantonnés dans le village. Le lendemain une nouvelle marche forcée devait les amener à Staszow. Je regrettai de ne pas avoir gardé avec moi un bataillon de plus; les hommes auraient eu un repos bien meilleur. Hélas! je dus prescrire également pour le lendemain une marche forcée pour me rapprocher du détachement Sosnkowski qui marchait devant moi et qui, d'après ce que m'avait dit le lieutenant-colonel prussien, devait probablement entrer vers Staszow en contact avec l'ennemi. Je fixai donc le départ de bon matin. Je savais qu'il ne serait pas facile. Nous n'avions pas de cuisines roulantes pour préparer avant le départ le repas des hommes et c'est en route, en pleine marche, qu'il

fallait, pour manger quelque chose de chaud, nous débrouiller, faire la cuisine dans les chaumières, ce qui prenait beaucoup de temps et employait un grand nombre d'hommes de corvée. Il n'y avait pourtant pas moyen de faire autrement; je donnai donc des ordres rigoureux en prescrivant une ponctualité absolue.

La marche fut effectivement très pénible. Au début avec la fraîcheur du matin on marcha très vite. A Lisow je trouvai une assez grosse fraction du convoi de Sosnkowski qui n'était pas encore partie. C'étaient des malades et des éclopés, pour lesquels le docteur cherchait des voitures.

On me raconta une scène amusante de la nuit passée au bivouac de Lisow. Les chasseurs avaient allumé des feux, s'étaient rassemblés tout autour, et avaient entonné un chant en chœur. Les Autrichiens et les Allemands qui cantonnaient dans les chaumières s'en émurent. Ils envoyèrent un officier pour faire éteindre les feux et cesser les chants; à l'en croire, les bois regorgeaient de Cosaques et ce brouhaha pouvait les attirer à Lisow. Sosnkowski indigné répondit que la nuit était froide, qu'on ne lui avait pas affecté la moindre chaumière, qu'il était donc obligé de laisser allumer des feux et quant au fait que « les chasseurs chantaient », ce qui devait attirer les Cosaques, lui et ses chasseurs ne demandaient qu'une chose, c'était de les voir réellement arriver, qu'ils leur prépareraient un petit combat soigné et qu'ainsi ils n'auraient pas à passer la nuit sans sommeil sous la calotte des cieux en enviant leurs collègues cantonnés dans de chaudes chaumières. On laissa donc les pauvres chasseurs libres d'allumer des feux et de chanter. A partir de ce moment et assez longtemps, l'expression « les chasseurs chantent » devint proverbiale dans tout mon détachement.

De ce récit je conclus que tout de même les bavardages sur les innombrables Cosaques qui fourmillaient dans les bois agissaient : les gens devenaient nerveux. A Lisow également, tout en savourant un verre de thé, j'avais entendu parler de ces Cosaques qui fourmillaient dans les bois environnants. Je n'y avais pas fait attention et je n'avais pas renforcé mon service de sûreté. Cependant il y avait dans ces histoires une part de vérité, car en sortant de Lisow, nous vîmes apparaître à notre droite,

sur les hauteurs, des cavaliers se dirigeant précisément sur Chmielnik. Mais c'était des cavaliers isolés, qui, la chose va sans dire, n'auraient pas osé s'attaquer à la colonne. Je ne constatais d'ailleurs pas d'énervement chez mes hommes; je fis même arrêter tranquillement tout mon détachement à Chmielnik pour un long repos et pour manger quelque chose de chaud. Je ne puis cependant cacher que j'étais un peu inquiet. Quand j'arrivai sur la place du marché, tellement encombrée de voitures qu'il était presque impossible de se frayer un passage, quand je vis mes lapins errer dans la petite ville en quête de provisions, de cigarettes et autres objets, je songeais qu'un escadron qui aurait assez de cran pour charger dans les rues étroites de la petite ville ferait là un joli gâchis. On avait bien placé des postes autour de la ville, mais les hommes armés de Wernld auraient difficilement arrêté une cavalerie se portant résolument en avant.

Souvent pendant la guerre il m'est arrivé de faire des hypothèses semblables sur les opérations de l'ennemi. Jamais en réalité on n'est entièrement en sûreté à la guerre; l'ennemi a toujours la possibilité de vous nuire, de vous faire quelque crasse plus ou moins cuisante. Toujours en pareilles circonstances on pense aux moyens d'y parer; pour moi j'ai toujours dû me faire violence pour ne pas céder à ce penchant; car chacun de ces moyens se traduit en définitive pour l'homme par un surcroît de travail et de dépense nerveuse. Que de fois j'ai vu pendant la guerre des chefs en être peu avarés. Que de fois j'ai constaté la légèreté avec laquelle on gaspillait le travail et les nerfs du soldat pour tranquilliser monsieur le Chef: aussi suis-je heureux d'avoir résisté victorieusement, dès le début de la guerre, à la tentation de parer à toutes les surprises possibles. J'ai presque toujours résolu cette difficulté au profit des nerfs de l'homme et au détriment des miens. J'ai pris l'inquiétude à mon compte et j'ai préféré passer quelques moments désagréables et énervants plutôt que de me décharger du fardeau de cette inquiétude aux dépens du repos et de la tranquillité de mes soldats.

Plus tard, quand je fus plus sûr de moi-même, de mes officiers et de mes soldats, quand je sus que nous arriverions toujours à nous tirer d'affaire, je fus, dans de

pareils moments, beaucoup plus tranquille, et ces heures furent moins pénibles pour moi; mais au début de la guerre, avant d'avoir cette assurance, je sentais plus d'une fois se livrer en moi un dur et désagréable combat. Extérieurement cela se traduisait par une consommation innombrable de cigarettes et par un silence obstiné.

A Chmielnik, je procédai conformément à ma méthode. Je m'assurai seulement si les postes avaient été réellement placés; je prescrivis de réduire dans la mesure du possible les courses en ville pour achats et je rentrai boire mon thé.

De Chmielnik nous rompîmes dans la direction de Staszow. Le chemin devint sensiblement plus mauvais. Avant nous avons marché sur la grande route; aujourd'hui nous marchions sur un chemin qui avait été peut-être autrefois une grande route, mais qui aujourd'hui était criblé d'excavations sablonneuses. La chaleur ne cessait pas. La colonne et les voitures avançaient dans un nuage de poussière, poussière si épaisse que les hommes disparaissaient littéralement dans ces tourbillons et ressemblaient de plus en plus à des nègres. Une soif enragée brûlait la gorge; la langue et le palais se desséchaient et l'on sentait la sécheresse descendre jusqu'à l'estomac. Je dus faire arrêter la colonne de plus en plus fréquemment et, dans la traversée des villages, accorder de longs repos pour prendre de l'eau.

La colonne s'allongeait et rampait dans des tourbillons de poussière, à une allure paresseuse et somnolente. Les chants avaient cessé; de plus en plus les hommes s'arrêtaient sur le bord de la route pour se reposer un peu. Dans chaque bataillon quelques officiers et le docteur rassemblaient ces pauvres diables affaiblis et les encourageaient à donner un dernier coup de collier, en les réconfortant par la perspective de la fin prochaine de la marche et du repos, là, derrière cette hauteur ou ce boqueteau.

Je devançai la colonne. Le soir approchait, je sentais qu'il était impossible d'aller plus loin. Il fallait s'arrêter pour se reposer. Sur une hauteur se dressait le manoir de Grabié Wielkie avec le village du même nom. Je décidai de donner aux hommes un long repos. J'envoyai les fourriers en avant et je m'arrêtai au pied de la colline à laquelle accédait un chemin très raide et

sablonneux. Ah! grand Dieu! cette vue me fit mal. De la colonne qui défilait devant moi se détachait à chaque instant un homme qui se jetait épuisé dans le fossé de la route, sur l'herbe, n'ayant pas la force de gravir la colline.

Je piquai vers le manoir et j'envoyai de là des médecins avec des voitures pour ramener les éclopés au cantonnement. La soirée était étouffante, sans la fraîcheur habituelle du soir pour alléger nos souffrances. A Grabie, à mon grand étonnement, je vis le convoi prussien qui revenait dans la direction de Chmielnik. Les lourds véhicules surchargés s'enfonçaient dans le sable jusqu'à l'essieu. Les chevaux non moins lourds et énormes, couverts d'écume, tiraient péniblement les voitures des ornières et des trous. A côté, flegmatiques, marchaient les landsturmiens ventrus, fumant leur pipe. Ah! il était bien fait pour nos chemins, ce lourd convoi allemand si pesamment chargé! Je ne pouvais m'expliquer ce mouvement rétrograde. J'envoyai un officier pour voir ce qui en était; il rapporta que les voitures, par ces chemins, ne pouvaient pas avancer, et qu'elles allaient reprendre la grande route de Chmielnik d'où elles gagneraient Nowy Korczyn par la grande route de Busk. Que devenait donc la fameuse marche à l'ennemi? Je fus bientôt fixé.

Je reçus un rapport de Sosnkowski. Leur marche était aussi pénible que la nôtre. Notre cavalerie avait poussé jusqu'à Staszow. Elle avait eu une escarmouche avec des patrouilles russes venant de l'est. Tout le détachement devait le lendemain matin marcher au sud vers la Vistule, pour franchir le fleuve à Szczucin et entrer en Galicie. L'objectif de la marche du lendemain était Pacanow.

J'étais furieux! Ainsi on revenait en Galicie. Pour quelques Cosaques apparus çà et là, nous nous empresions tous de fuir devant eux. Pourquoi alors avoir évacué Kielce si précipitamment? De cette ville je pouvais aussi commodément et même plus commodément gagner la Galicie, mais au moins je me serais retiré sous la pression effective de l'ennemi, pas à pas, en l'obligeant à se déployer. Je n'aurais laissé ni à l'ennemi ni à mes subordonnés une ombre de doute sur notre retraite; ils auraient vu que nous nous retirions en soldats et non

comme des lièvres, à la nouvelle stupide de la présence de quelques milliers de Cosaques représentés en réalité par une dizaine de cavaliers en patrouille. J'étouffais de rage. Et maintenant que faire? Grabie Wielkie n'en était pas moins un lieu bien joli, pour lequel j'avais beaucoup d'estime, mais qu'y faire au juste, alors qu'à Kielce et aux environs chaque heure était précieuse? Rester à Grabie Wielkie, comme je voulais le faire à Kielce, n'avait pas le sens commun et était entièrement inutile. J'étais ni plus ni moins obligé de continuer ma marche sur la Galicie.

Pourtant au fond de mon âme le regret de quitter le Royaume, sans y être absolument forcé, était si vif que les ordres de marche que je donnai eurent un caractère de temporisation. Nous devions rompre tard; objectif de marche Stopnica, la dernière ville de district du Royaume. J'avais encore un vague espoir que quelque chose pourrait changer, que peut-être le Ciel nous ferait la grâce de nous envoyer enfin des Cosaques, pour me permettre de quitter le Royaume en soldat qui se bat et non en enfant perdu, qui se retire en faisant le coup de feu devant quelques Cosaques.

Je ne pus résister à l'envie de triompher des idées traditionnelles de notre société polonaise quant à l'année 1863. Je la connaissais bien cette tradition : un mépris indulgent de gens très, très raisonnables et pratiques pour les créations ridiculement bêtes, imprégnées du rêve d'un travail polonais indépendant; voilà quel était le jugement le plus indulgent que l'on émettait sur nous dans cette tradition. Et en regard de ces imbéciles et de ces rêveurs se dressait l'homme raisonnable, le mercanti pratique, l'individu qui ne gagne pas même ses trois sous par jours, mais qui opère sous le couvert d'un mot d'ordre sublime et gigantesque « le travail organique patriotique » que gênaient ces véritables fous : Ah! elle était belle la tradition née des désastres de 1863!

Le ciel ne nous fut pas favorable. La nuit s'écoula absolument tranquille; tranquilles aussi les premières heures de la matinée. D'ennemi point, ni en chair ni en os. Oh! pardon! je me trompe. Je reçus un compte rendu extrêmement amusant sur une « sotnia noire » qui approchait. Parfaitement, « une sotnia noire ». Voici l'affaire : un de nos hommes du V^e Bataillon, un de ceux

par conséquent qui marchaient avec moi, sortis les derniers de Kielce, un ouvrier de Podgorze, près de Cracovie, s'était égaré au moment du repli des avant-postes en avant de Kielce et était resté seul comme unique couverture de la ville contre l'ennemi. Un de ces nombreux « gatroches philosophes » comme je les appelais, qui au début de la guerre se plaisaient à faire les badauds en se réjouissant philosophiquement de la libre vie de guerre qu'ils ne connaissaient pas jusque-là. Or voilà que ce soldat avait attendu à Kielce l'arrivée des Moscovites, il les avait vus, contemplés et il était allé ensuite chez des paysans des environs qui l'avaient ravitaillé et l'avaient habillé en paysan. Dans cet accoutrement, il s'était mis en route derrière nous. Quand il traversa les avant-postes russes à Morawica, les Russes, bons enfants, lui appliquèrent quelques coups de cravache dans le dos, en guise d'adieu. Enfin il était arrivé à Grabie au détachement et maintenant il me rendait compte de ce qu'il avait vu. Il affirmait qu'à Kielce était arrivée une « sotnia noire ».

— Quelle sotnia noire? demandai-je; est-ce que c'était des civils?

— Non, citoyen Commandant : Pas de civils, de la troupe!

— Et comment donc était cette « sotnia noire »? Pourquoi l'appelles-tu ainsi?

— Mais oui, citoyen commandant, une sotnia noire, pour sûr. Les chevaux aussi étaient noirs et l'uniforme et la culotte, tout ça noir. Je les ai vus de mes propres yeux. Il n'y avait que les galons d'argent sur la culotte, tout le reste était noir, même les chevaux.

Je ris de bon cœur. Un des régiments russes, de hussards, je crois, est justement habillé ainsi et mon gars de Podgorze, qui avait le crâne bourré des cruautés de la « sotnia noire » en Russie, avait pris immédiatement des hussards pour une terrible avant-garde russe, allant assouvir sur les chasseurs de Kielce sa soif de vengeance.

Je le répète, le ciel ne nous fut pas favorable; ni les cosaques de Staszow, ni la « sotnia noire » de Kielce et de Morawica ne se montrèrent, pour me donner la satisfaction d'un combat dans le Royaume, et le moment fixé pour le départ approchait. Encore un tout petit instant d'attente et nous allions abandonner Grabie pour repren-

dre notre route vers la Vistule. La marche, cette fois encore, fut pénible, l'air étouffant, lourd et orageux. Quand vers le soir nous approchâmes de Stopnica, la pluie se mit à tomber, transformant la route en un bourbier sale et gluant. Nous fîmes notre entrée dans la ville par une nuit noire.

Après avoir entendu le rapport sur l'installation des hommes, je sortis pour gagner la place du marché. La place comme à Chmielnik était encombrée de convois; les chevaux dételés dévoraient leur avoine et leur foin; sur les voitures, enfouis sous des couvertures, les conducteurs, pour la plupart des paysans, étaient allongés et de même qu'à Chmielnik je songeai : « Comme il serait facile de semer le désordre ici! comme il serait facile de faire de la casse! Une attaque de nuit hardie pourrait détruire toute ma précieuse moisson de Kielce. »

Un peu d'inquiétude se glissa dans mon âme et j'allai vérifier si l'on s'était bien couvert dans la direction la plus dangereuse l'est. Tout y était plus tranquille, j'étais au milieu de la troupe et non du convoi. Le poste était bien placé, il avait envoyé des patrouilles en avant et cependant ici aussi que d'occasions pour un ennemi entreprenant et audacieux!

Malgré mon inquiétude, je dormis d'un bon sommeil, rêvant toujours que le ciel me serait plus favorable à Stopnica qu'à Grabie et qu'il m'enverrait demain une « sofnia noire » ou d'une autre couleur moins funèbre, pour prendre congé du Royaume. De Sosnkowski je reçus un rapport m'annonçant que le départ pour Szczucin était fixé au lendemain matin. Je lui envoyai l'ordre de rester avec tout son détachement à Pacanow et de m'y attendre. Je n'avais pas encore perdu l'espoir que je caressais au fond de mon cœur.

J'ordonnai à Belina de lancer au point du jour des patrouilles dans toutes les directions et je résolus d'attendre. Je visitai le lendemain matin un des rares cloîtres existant encore dans le Royaume. Bélina y avait son P. C. Le cloître avait des murs épais, il était nettement séparé de la ville et, pendant ma visite, l'idée me vint de m'y arrêter quelque temps. Mais que faire de ce convoi maudit? Tout le trésor recueilli dans notre base de Kielce était sur les voitures et, en partant de Kielce, j'avais donné l'ordre de n'y rien laisser, pas même

une courroie. Je prétendais que notre départ de Kielce ne devait pas laisser la moindre trace de désordre ou de précipitation. Ce serait donc une pure inconséquence d'abandonner maintenant tous ces approvisionnements à leur triste sort. Il fallait conduire le convoi en lieu sûr, et qui sait si je ne pourrais pas reprendre bientôt mon travail d'organisation au moyen d'ateliers sur convoi; mais je ne voulais pas trop compter d'avance sur l'appui bienveillant des Autrichiens. Je retardai donc l'ordre de départ, réfléchissant sans cesse à ce que je devais faire et comptant toujours que la « *sotnia noire* » apparaîtrait à l'horizon. L'heure du déjeuner arriva ainsi.

A midi je reçus la visite d'un sous-officier de Légion, arrivé de Szczucin pour me rendre compte qu'une compagnie de sapeurs venait d'arriver avec quelques renforts d'infanterie et, ce qui était le plus important, un transport de fusils Mannlicher pour remplacer nos lourds Werndl incommodes et surannés. C'était bien quelque chose et cela valait la peine de rentrer en Galicie. Sosnkowski, d'autre part, me disait, dans un rapport daté de Pacanow, qu'il avait reçu un ordre pressant de départ. On l'avait prévenu qu'on n'attendait plus que notre passage pour faire sauter et brûler le pont de Szczucin. Sosnkowski demandait des ordres et m'informait, en même temps, qu'à l'est de Pacanow des patrouilles ennemies commençaient à se montrer.

Enfin le chantage des fusils avait pris fin. Maintenant c'était le tour du chantage des vêtements, des bottes, des cuisines. Je me rappelai les chichis que faisaient les Autrichiens avec les fusils au cours des exercices des chasseurs avant la guerre. L'un donnait l'autorisation de s'en servir, l'autre ne l'aurait donnée pour rien au monde. L'un cédait, en disant comme un Juif dans sa boutique : « Soit, mais c'est seulement pour vous. » Un autre, tout au contraire, disait : « Pour vous? impossible, tel ou tel fonctionnaire ou officier le défend. » Et je me rappelle que lorsque je m'étonnais d'un pareil système, un officier plein de bon sens m'expliquait sur un ton sentimental et sentencieux que « chez nous il n'était pas possible de faire autrement ». Je ne pensais pas qu'au moment où la guerre venait d'éclater, alors que l'Etat craquait sous un effort excessif et quand une telle autorité reposait subitement entre les mains d'un offi-

cier, tout devait rester pareil. Et cependant : Il me semblait voir ce même système de chicane personnelle s'appliquer maintenant à moi.

Je ne pouvais arriver à m'expliquer que l'on eût essayé de m'effrayer par l'incendie du pont de Szczucin. Devant quoi, devant qui tremblaient donc ceux qui étaient établis au pont? Devant les Cosaques qui apparaissaient dans les environs de Pacanow? Je ne voulus pas céder à un effroi absurde et j'ordonnai de faire manger la soupe aux hommes. Est-ce qu'ils ne devaient pas manger parce que les autres avaient la frousse? Enfin, à contre-cœur je donnai l'ordre de départ pour Pacanow. Le ciel ne nous avait pas été favorable non plus à Stopnica. Après le déjeuner, nous nous mîmes en marche le plus tranquillement du monde. A Pacanow je trouvai Sosnkowski et tout son détachement. Il ne cessait de recevoir de Szczucin des ordres formels de rentrer en Galicie, accompagnés constamment de la menace d'incendier le pont. Le groupe dont il faisait partie, au cours de la dernière journée et pendant la nuit passée à Pacanow, avait été en proie à un énervement sensible. On s'attendait à chaque instant à une attaque russe. On voyait des Cosaques derrière chaque huisson.

Chose étrange que l'impressionnabilité des nerfs de l'homme à la guerre, sa facilité à s'abandonner aux suggestions de l'inquiétude, dans l'ignorance presque complète de tous renseignements réellement certains, évidents, sur l'ennemi! J'arrivai à Szczucin trente et quelques heures après le passage des Autrichiens et des Allemands sur la Vistule et à part une très légère escarmouche avec une patrouille de Cosaques à l'est de Pacanow, je n'eus pas affaire à l'ennemi. Cependant les Autrichiens et les Allemands se voyaient déjà presque entourés par une nuée de Cosaques. N'était-ce pas là de la suggestion résultant des perpétuels ragots et cancans qui couraient sur cette fourmilière?

On peut observer une foule de suggestions de ce genre à la guerre. Parmi elles, il faut ranger cette véritable manie de la persécution qui faisait voir partout des espions correspondant avec l'ennemi au moyen de signaux de diverse nature. Que de moulins à vent sont tombés victimes de cette maladie, que de victimes innocentes a fournies cette pauvre population polonaise!

Toutes les fois que j'avais affaire à des manifestations de cette psychose de guerre, je me rappelais l'épisode du Général Trasow à la bataille du Yalou, décrit par le capitaine Swietchin dans ses souvenirs sur la campagne japonaise. Ce général, qui souffrait un peu d'une maladie nerveuse, s'était figuré apercevoir sur les montagnes devant son front des feux rouges et verts et il en avait conclu qu'il était attaqué par les Japonais. Le lendemain, il était relevé de son commandement.

Ces feux et ces lueurs, voilà encore une maladie que j'ai rencontrée souvent. Je dois reconnaître que c'est, en effet, énervant. Je me rappelle plusieurs cas où je me suis surpris et où j'ai surpris mes officiers dans une ambiance de suspicion exagérée. Par nuit noire on voit une de ces lueurs briller et disparaître, puis réapparaître de nouveau. Pourquoi? Comment? Et pourtant, me disais-je, personne n'a à manœuvrer ainsi des lumières pour ses besoins journaliers. Plusieurs fois j'ai essayé de découvrir les motifs de ces apparitions et chaque fois je me suis convaincu qu'elles avaient leur origine dans les occupations ordinaires journalières, le plus souvent de nos propres troupes. Quand je m'entretenais de ces questions avec les officiers supérieurs autrichiens, je leur prouvai toujours que notre paysan, si souvent illettré, n'était pas capable de venir à bout de la complication des signaux optiques et encore moins de la rédaction des dépêches en caractères Morse. Je dois cependant avouer que ces feux trompeurs agissent sur les nerfs et sont susceptibles d'engendrer des suggestions.

Je me rappelle un épisode du début de la guerre, très caractéristique à cet égard. Pendant notre première retraite de Kielce, notre détachement tout entier s'était rassemblé à Checiny. La colline sur laquelle se dressaient les ruines du château était occupée par Wyrwa, qui devait attendre le départ de tout le détachement dans la direction du pont de la Nida pour descendre ensuite sur la grande route et former l'arrière-garde. Quand le détachement eut dépassé la hauteur, je m'arrêtai pour voir si l'arrière-garde opérait correctement. Le bataillon de Wyrwa abandonna la hauteur par petits groupes et se forma en colonne sur la route. Il faisait déjà presque nuit quand Wyrwa me rendit compte que tout son monde était rentré et que nous pouvions partir. Juste à

ce moment des lueurs commencèrent à briller sur la colline qui venait d'être abandonnée. « Parbleu! disait-on dans les rangs, on signale « que la hauteur est évacuée. »

Wyrwa, gai comme d'ordinaire, se mit même à déchiffrer les signaux. J'avoue franchement que cela me fit un drôle d'effet. C'était comme si je sentais une main ennemie insaisissable faire tout près de moi des mouvements incompréhensibles pour moi, mais qui ne m'en jouaient pas moins un mauvais tour. Une idée me traversa l'esprit comme un éclair, celle d'envoyer une salve sur la colline où ne cessait de briller la lueur. Mais bientôt une voix, un appel se fit entendre de là-haut. Il paraît qu'un de nos hommes avait oublié en partant son portecigarettes et était retourné sur la colline pour le chercher; il avait allumé, pour aider ses recherches, une petite lampe électrique. Je me mis à rire en voyant Wyrwa toujours occupé à déchiffrer les signaux. Wyrwa était furieux et envoyait le soldat à tous les diables.

Je m'abstins de faire tirer dans la direction de la lueur. Je suis persuadé que l'énorme majorité des chefs aurait donné cet ordre. Cela calme les nerfs, c'est un moyen de contrebattre le danger. A la guerre bien des choses se font pour calmer les nerfs des chefs, petits et grands. On augmente le travail des sous-ordres, on brûle des moulins à vent, on pend des innocents, tout cela sous le prétexte de parer à un danger, mais en réalité pour calmer les nerfs surexcités de tel de ces messieurs. « A la guerre comme à la guerre (1). »

Pendant notre marche au sortir de Kielce, je ne cédaï pas à la suggestion de la nuée cosaque qui nous entourait. J'eus la satisfaction de quitter les lieux le dernier, bien qu'à mon avis mon départ fût prématuré et qu'il eût pu être retardé d'un jour entier, et même de deux, sans aucun inconvénient pour le détachement. Si je n'avais pas eu le convoi, en dépit de ces frayeurs et de ces suggestions, je serais probablement encore resté dans le Royaume, tant il m'était désagréable, tant il m'était dur de m'en séparer et de retourner en Galicie d'où on était parti pour la guerre. Il me semblait, et effectivement il en était bien ainsi, que le franchissement, en sens inverse, de la frontière nous priverait pour toujours d'une partie

(1) En français dans le texte.

de ce qui nous faisait vivre au début de la guerre. Quelque chose de très précieux s'évanouissait sans retour dans le passé, très précieux car c'était presque la réalisation d'une vérité : celle d'un travail polonais indépendant, se développant d'une manière évidente, éclatante.

Avec tristesse et le cœur serré, je franchis le pont de Szczucin. Tout en effet était préparé pour l'incendie. Sur l'autre rive j'allai trouver immédiatement le commandant local, un gros et brave lieutenant-colonel, pour le rassurer et lui dire de ne pas faire mettre le feu aussitôt après le passage de mon premier groupe. Je savais en effet que, de nuit, la colonne s'était considérablement allongée. Le chemin conduisant à la Vistule était fangeux et les voitures, à chaque instant, s'embourbaient, fractionnant la colonne en plusieurs tronçons.

Après ma conversation officielle avec le lieutenant-colonel en question, je m'adressai à lui en tant que commandant du pont infortuné, condamné à mort, en le priant de renvoyer les quelques voitures réquisitionnées dans les environs, une fois les bagages transportés sur cette rive.

Le brave lieutenant-colonel n'avait pas d'objection de principe à faire à cette demande; il exprima simplement la crainte que les paysans, les Ruthènes par exemple, ne nous cherchassent noise au retour.

« Mais ce ne sont pas des Ruthènes », répliquai-je étonné.

« Etes-vous sûr que parmi eux il n'y a pas de Ruthènes? » me demanda-t-il triomphant. « Avec une population si mêlée, on ne peut jamais affirmer ces choses-là. »

J'étais complètement tué par cette extraordinaire découverte d'une population mixte de Ruthènes et de Polonais dans le district de Stopnica. Les polonophobes les plus enragés parmi les Ruthènes ou les Russes n'étaient jamais allés aussi loin dans leurs appétits que ce brave ruthénophobe. Cette ignorance proprement monumentale des conditions polonaises, je l'ai rencontrée très souvent aussi bien chez les officiers autrichiens que chez les officiers allemands. Il faut reconnaître que c'est nous qui sommes la cause de notre oubli dans le monde. Néanmoins cette ignorance a toujours été pour moi la preuve qu'en réalité les Autrichiens et les Allemands ne s'étaient pas préparés sérieusement à la guerre

contre la Russie, qu'elle entraînait peu dans leurs calculs et qu'ils tenaient bien peu de compte de tout ce qui concernait la Pologne. Ma conversation avec le lieutenant-colonel autrichien est un exemple de cette ignorance qui, plus d'une fois, m'a amusé, mais qui, le plus souvent, m'a rempli d'irritation et de colère.

Nous stationnâmes à Szczucin tout le lendemain. C'est là que tous mes renforts et mes sapeurs nous attendaient. Les uns et les autres arrivaient de Cracovie avec des brassards noirs et jaunes. On avait paré les uniformes de ces brassards pour bien montrer que nous faisons partie du landsturm autrichien. Le premier Commandant des Légions, le général Baczynski, avant même de nous envoyer des cartouches ou autres munitions à Kielce, nous en avait fait toute une expédition. Il va sans dire que je n'essayai pas même de distribuer cela à mes hommes. J'aurais craint d'exposer les couleurs de l'état protecteur à une profanation. Il fallait entendre les lazzis de mes gars, il fallait voir la tête que faisaient les soldats de renfort, enlevant précipitamment de leur uniforme cet insigne d'Etat, pour comprendre combien l'état d'âme qui régnait chez nous jurait avec la convention conclue par le N. K. N. avec l'Autriche. J'ajoute que pas une seule unité de landsturm d'Autriche ne s'était vu imposer ce supplément à l'uniforme. Ce devait être, cela va sans dire, l'invention de quelque abruti de rond de cuir, convaincu, lui aussi, de l'existence d'une population ruthéno-polonaise à Kielce et à Varsovie. Il craignait sans doute que nous n'arborions tout de suite des brassards rouges et blancs et que nous n'offensions ainsi les sentiments de l'autre moitié de la population mixte, entichée probablement d'autres couleurs.

C'est à Szczucin également que nous abandonnâmes nos Werndl : nous eûmes enfin des fusils à répétition Mannlicher. Je respirai plus légèrement en voyant mes bataillons défilier devant moi avec des armes modernes. Cependant quelques-uns de mes soldats ne les regardaient pas du même œil. Ils s'étaient déjà attachés à leurs vieux fusils; en particulier les montagnards du 11^e Bataillon renâclaient devant leur nouvel armement. Les Werndl étaient lourds, longs; mais on sentait qu'on avait quelque chose dans la main. La baïonnette était à peine

moins large que celle-ci, les balles ressemblaient à des pommes de terre moyennes. Ça c'était une arme : mais ceci n'était qu'un jouet : « Est-ce qu'on peut assommer son homme avec ça? » disaient les montagnards en grognant. Je reçus bien des fusils, mais si peu de cartouches et en si piteux état, mélangées qu'elles étaient à des cartouchières et autres objets d'équipement, que j'y vis en vérité quelque chicane préméditée. Et qui sait s'il n'en était pas ainsi? Je dus me débrouiller pour avoir des munitions et envoyer des fourgons les chercher.

C'est alors que se produisit un incident comique, bien caractéristique de l'état d'esprit qui régnait alors dans notre organisation militaire et bien propre, en même temps, à donner une idée de la difficulté qu'on éprouvait pour le moment à faire du tout une machine fonctionnant sans trop de frottement. J'avais deux officiers extrêmement aimables à tous les points de vue, mais qui se distinguaient par un emportement extraordinaire et une tendance à blesser les susceptibilités d'autrui et à prendre la mouche eux-mêmes. Je les aimais bien, comme j'aime d'ailleurs tous mes hommes; ils étaient bien connus à la première brigade : c'étaient Belina et Wyrwa. Il y eut quelque chose entre eux à propos d'un cheval ou d'une selle. La cavalerie, je dois le dire franchement, ne brillait pas par le respect de la propriété d'autrui quelle qu'elle fût, quand il s'agissait d'un cheval ou d'une selle. Tirée par Belina du néant, pour ainsi dire, pendant notre séjour à Kielce, elle cherchait toujours soit des chevaux, soit des selles, ou, le plus souvent, les deux à la fois; car les uhlands manquaient toujours de tout.

Au bataillon de Wyrwa, justement, un cheval ou une selle avait disparu et Wyrwa s'était empressé de les rechercher. Où? chez les uhlands, naturellement. Il y rencontra un jeune officier de uhlands qui ne voulut pas lui laisser passer l'inspection des chevaux et des selles. Wyrwa, une tête chaude, comme de coutume, jura par tous les diables et menaça d'amener une compagnie de son bataillon pour passer l'inspection du matériel des uhlands. Belina arriva pour défendre ses uhlands et comme, pas plus que Wyrwa, il n'appartenait à la catégorie des gens mous, maîtres d'eux-mêmes et doués d'un frein psychique puissant, la conversation entre les deux amis

qu'ils étaient prit une tournure très vive et blessante. Tous deux vinrent réclamer au rapport. Je les vois encore aujourd'hui, tout échauffés par la dispute, entrer chez moi comme deux coqs enragés, prêts à tout instant à se jeter l'un sur l'autre. Je les aimais tous les deux, d'abord parce qu'ils étaient de mes plus anciens élèves et ensuite parce que c'étaient de bons officiers. Un rire me prit en voyant leur visage empourpré par la colère; mais quand ils voulurent, en ma présence, continuer leur dispute, je me mis à élever la voix pour tout de bon. J'étais impatienté; car de ces disputes pour un rien, pour un mot quelquefois, j'en ai eu des tas au début de la guerre. Elles me prenaient beaucoup de mon temps et elles prouvaient combien étaient insuffisamment réglées les relations hiérarchiques d'hommes qui hier encore étaient des collègues égaux entre eux et qui aujourd'hui brusquement s'étaient intégrés dans une troupe avec sa hiérarchie propre et ses relations de service bien déterminées. Je rendis un jugement tout à fait à la Salomon. Je mis le jeune officier sous les ordres de Wyrwa à l'état-major du bataillon jusqu'au jour où Wyrwa me rendrait compte qu'il était satisfait de lui. Je savais qu'avec son cœur d'or, facile à émouvoir, Wyrwa ne persisterait pas un seul jour dans sa colère. Le soir même, Wyrwa me priait de renvoyer l'officier puni à ses uhlands.

Ce tableau comique est toujours présent à ma mémoire quand je pense aux difficultés que j'eus à vaincre dans l'organisation d'un essai d'armée en 1914. Je dus me défendre sans cesse contre les chicanes et les chantages de mon entourage et en même temps adoucir, par ma seule autorité morale, les frottements intérieurs provenant de la formation rapide d'un matériel humain de volontaires en unités constituées. Je sentais que mon travail marchait bien, qu'il prospérait, mais j'avoue qu'il était dur, d'autant plus dur que tout, dès le début, se passait en campagne, au contact de l'ennemi, parfois même pendant le combat ou dans l'attente du combat. Souvent, avant la guerre, j'ai rêvé d'un travail pareil comme d'une expérience en opposition avec la routine intellectuelle de la troupe, expérience inconciliable avec toute doctrine officielle ou non. Il m'apparaissait que la Pologne était condamnée à une rapide improvisation de sa force armée, si elle voulait en avoir une. Tout ce

qui était constamment et universellement répété par tous les perroquets disait : « *Lasciate ogni speranza!* » C'est idiot, c'est impossible. J'avais maintenant en main la possibilité d'improviser une force armée, et aussitôt que de chicanes, que d'obstacles et quelle... bêtise monumentale et poltronne!

Je reçus ce jour-là un ordre relatif à notre mission ultérieure. Avec étonnement je regardai le papier. On m'affectait un secteur de surveillance sur la Vistule, de Boleslaw à l'embouchure du Dunajec en amont. Mission : couvrir la 1^{re} Armée du général Dankl qui s'étendait alors jusqu'à Lublin et qui maintenant se repliait derrière nous quelque part vers Tarnow.

Perspective peu réjouissante : L'ordre était signé du Commandant des étapes de la 1^{re} Armée, ce qui ne m'étonna pas peu. Il semblait en effet que le Commandant de l'armée avait cessé d'exister et que nous, qui faisons partie de la zone des étapes de l'armée, nous avons néanmoins une mission de combat. Pas un mot de la situation générale pas plus que de l'ennemi ou de ses opérations; on n'avait pu ou voulu rien en dire. On avait laissé ce point-là entièrement aux conjonctures des exécutants ou aux bruits qui circulaient déjà sur les désastres de Lublin et de Lwow. Je relus plusieurs fois cet ordre si contraire à mes idées sur les ordres; je haussai les épaules et, ne connaissant pas encore le système adopté en Autriche pour la rédaction des ordres, je supposai que l'armée était encore sensiblement à l'est, ce qui était d'ailleurs exact, et que l'imprécision et l'insuffisance de la rédaction résultaient des conceptions du service des étapes sur les ordres et sur la guerre.

L'ordre était en outre pompeux et obscur. Il prescrivait à tous les secteurs, et par suite au nôtre, de ne pas se borner à une défensive passive, mais faisait ressortir la nécessité d'agir offensivement dans la mesure du possible. Ce devait être quelque chose comme une « défensive offensive » ou une « offensive défensive », mais l'ordre était complètement muet sur ce qui importait le plus : offensive ou défensive. Chacun des commandants de secteur, et il y en avait plus d'un, pouvait donc à volonté donner la préférence à la défensive ou à l'offensive qui exige plus de hardiesse. À la vérité je trouvais un peu ridicule cette attaque des étapes ainsi placées

en avant-garde; mais je pensais que nous serions peut-être remplacés plus tard par la 1^{re} Armée ou par une autre et qu'il s'agissait probablement de profiter des facilités de passage de la Vistule, qui coulait sous notre nez, en séparant la Galicie, c'est-à-dire l'Etat autrichien, de l'Etat russe.

C'est le premier ordre d'opérations écrit que je recevais des Autrichiens; aussi l'analysai-je de très près, désireux d'y trouver des jalons pour mes propres ordres. Je ne voulais en effet permettre ni à moi-même ni à mes subordonnés de sous-estimer notre valeur de soldat, alors que nous avions dans notre entourage une armée dite régulière, laquelle, je le savais, ne manquait jamais de hausser les épaules en nous regardant.

L'ordre était écrit en allemand et reproduit à la polycopie; mais il contenait un paragraphe tapé à la machine, sans signature et rédigé en polonais. Cet additif faisait ressortir la nécessité de tendre toutes nos forces, car il s'agissait de la défense de la « patrie menacée ». Additif superbe! Je souris amèrement. J'avais appris depuis peu, du lieut.-colonel Breitschneider, commandant le secteur de Szczucin, que dans la région de Kielce on craignait quelque surprise des Ruthènes; maintenant, un autre commandant autrichien m'exhortait franchement à défendre « la patrie ». Ainsi Boleslaw, Greboszow, Kozlow et Ujście Jezuickie étaient « la Patrie », tandis que Nowy-Korczyn, de l'autre côté de la Vistule et Opatowiec, Szczytniki et Winiary, Chmielnik et Kielce, où nous étions si bien, tout cela c'était un « Feindesland », un pays ennemi. C'est parce qu'il s'agissait de défendre Greboszow ou Kozlow qu'on avait éperonné notre activité guerrière. Ordre étrange, étrange additif! Je froissai longuement le papier entre mes doigts avant de le mettre de dépit au panier.

Ainsi donc j'avais à choisir entre l'offensive et la défensive, entre la « Patrie galicienne » et le « Feindesland mit Ruthenen » situé au delà de la Vistule, pays dont je répugnais tant à me séparer, à tel point que j'avais retardé mon départ pendant des jours entiers. C'est dans ces conditions que je me décidai facilement et à l'attaque et à des opérations en « Feindesland mit Ruthenen ».

Le lendemain matin, j'étais déjà en marche sur Kozlow que l'ordre m'assignait comme P.C. de mon secteur. A

Boleslaw, l'infanterie s'arrêta pour se reposer; quant à moi, après avoir déjeuné au manoir hospitalier de Boleslaw, je me hâtai, dans le sillage de ma cavalerie lancée en avant, de reconnaître mon secteur. La Vistule, à partir du confluent du Dunajec, coule dans une direction nord-est jusqu'à Winiary où elle s'infléchit droit à l'est, en gardant cette direction jusqu'à l'extrémité de mon secteur. Un inconvénient de la défense était ce coude de la Vistule. Un autre inconvénient encore plus fâcheux était que, du confluent du Dunajec jusqu'à Winiary, la rive opposée domine énormément la rive droite que j'avais à défendre. D'Opatowiec à Winiary on pouvait des hauteurs de la rive gauche voir tout ce qui se passait sur la rive droite et seuls les abords extrêmement boisés de quelques villages fournissaient tant bien que mal un couvert.

Si l'ennemi occupait en forces la rive gauche, les mouvements sur la rive que j'occupais ne pouvaient s'effectuer que la nuit, et la première patrouille venue pouvait facilement, de Winiary, découvrir tout notre dispositif de défense.

Le fleuve ne constituait pas un obstacle sérieux. La Vistule à cet endroit n'est pas large, et au moment où j'y arrivai, le niveau de l'eau, en raison de la sécheresse du mois d'août, était très bas. Les moyens de passage consistaient en bacs, tout à fait primitifs d'ailleurs, à Nowy-Korczyn et à Opatowiec, et en quelques petites barques. On découvre ultérieurement, près de Boleslaw, deux vieux bacs. Tous ces moyens de passage furent ramenés vers notre rive. Mon secteur était en réalité un fossé profond dominé par quiconque occupait Winiary et Opatowiec.

En regardant très superficiellement les environs, j'arrivai derrière les uhlands à Borusowa, situé en face de Nowy-Korczyn et du confluent de la Nida. Là on me rendit compte que nos uhlands y étaient arrivés juste au moment où un détachement de douaniers venait d'échanger quelques coups de fusil avec les Cosaques à travers la Vistule. Un des douaniers avait été blessé. Une patrouille de nos uhlands, sous le commandement d'Orlicz, avait passé la Vistule à la nage et abordé sur l'autre rive d'où elle devait envoyer un compte rendu.

Les Russes étaient donc déjà à Nowy-Korczyn. Je

décidai aussitôt de passer sur l'autre rive, non seulement parce que j'étais attiré vers le Royaume, mais encore parce que je voulais rester maître le plus longtemps possible de la rive élevée opposée, afin de ne pas avoir des observateurs ennemis établis en permanence au-dessus de moi. J'avoue aussi qu'un des motifs qui me faisaient agir était le désir de montrer à tous que mes chasseurs ne connaissaient pas d'obstacle; il faut de plus ajouter que, justement à cette époque, l'état d'esprit de tout notre entourage, tant civil que militaire, était, après les désastres de Lwow, très pusillanime et enclin à surestimer les forces de l'ennemi. J'avais ressenti cette impression à Szczucin et maintenant je faisais la même constatation dans la population de mon secteur. Je souriais à la pensée que nous lui en imposerions, quand nous serions sur l'autre rive. Du reste, une action sur la rive gauche de la Vistule était tout à fait dans l'esprit de l'ordre reçu. Je résolus provisoirement d'attendre le rapport d'Orlicz. Le système même de défense ne pouvait pas, pour le moment, être bien compliqué. J'envoyai l'ordre de laisser des postes sur la rivière, d'envoyer des patrouilles et de cantonner tout le monde dans les villages.

Enfin je reçus le rapport d'Orlicz. Ce vaillant soldat avait passé la Vistule à la nage, avec quelques uhlans et avait attaqué par surprise les Moscovites sur la Nida. Il avait été légèrement blessé et me rendait compte que Nowy-Korczyn était faiblement occupé.

L'amusant est qu'il avait passé la rivière complètement nu avec sa patrouille, n'emportant que les carabines et les cartouches, et qu'il était resté sur la rive opposée presque jusqu'au soir dans le costume d'Adam. Il avait été transporté, pour me faire son rapport, tout tremblant de froid et enveloppé dans un manteau pour aller se faire panser. Il était drôle à voir.

Cette même nuit, j'ordonnais au 11^e Bataillon, commandé par Norwid, de traverser le fleuve pour occuper Korczyn. Deux compagnies du bataillon de Wyrwa furent être jetées dans Opatowiec pour appuyer la cavalerie (moins d'un escadron). Celle-ci reçut l'ordre de franchir la Vistule vers Opatowiec et d'explorer les environs : Winiary, Czarkowa et jusque vers Wislica. L'ennemi ne fit rien pour gêner ses mouvements. Quelques

patrouilles de Cosaques avaient évacué Korczyn, paraît-il, aussitôt après leur rencontre avec Orlicz, de sorte que Norwid ne rencontra personne ni au passage, ni pendant l'occupation de la petite ville.

Belina rendit compte qu'il n'y avait pas d'ennemi dans son voisinage immédiat, que celui-ci serait à Wislica, où il allait envoyer ses patrouilles. Ainsi donc, provisoirement, mon audace avait sa récompense; j'étais revenu dans le Royaume et j'avais exalté chez mes hommes leur confiance en eux-mêmes. Il était amusant de voir à quel point notre autorité avait grandi sur la population; on considérait le passage de la Vistule comme un acte de mes chasseurs d'une audace et d'une hardiesse extraordinaires.

L'acte ne manquait pas de hardiesse. Je n'avais pas de ponts derrière moi et le passage sur de vieux bacs exigeait beaucoup de temps. Sans aucun doute, les détachements jetés de l'autre côté de la Vistule étaient, par suite, très exposés en cas d'une attaque en forces des Russes. La traversée de la Vistule durait de dix à vingt-cinq minutes et on ne pouvait faire passer chaque fois que 50 hommes au plus. Le passage d'un faible bataillon durait donc 4 ou 5 heures. Dans ces conditions, les détachements de la rive gauche de la Vistule étaient positivement en l'air. Les sapeurs chargés de surveiller le passage imaginèrent divers moyens pour l'accélérer, mais eux-mêmes n'étaient pas trop à leur affaire et du reste, comme l'on dit, on ne peut pas tirer du sang d'une pierre.

Pendant les travaux des sapeurs périt prématurément un officier qui avait un bel avenir devant lui en raison de sa parfaite préparation à ses obligations militaires. St. Krynicki, *alias* Tymkowicz. Le pauvre garçon se noya dans la Vistule vers Nowy-Korczyn. Sa mort fut pour moi ma première épreuve morale sérieuse. Pour la première fois la guerre m'enlevait un de mes intimes, un de ceux que, dans notre famille de chasseurs, on voyait toujours dans mon entourage. La destruction subite, anormale, d'une jeune vie faisait ressortir l'horreur de la guerre et me rendait sensible le poids de ma responsabilité pour une vie, qui avec la foi de la jeunesse s'était entièrement remise entre mes mains. Les accidents qui atteignirent plus tard mes familiers, bien que souvent je fusse plus lié de cœur avec eux qu'avec Tymko-

wicz, ne produisirent pas sur moi une impression aussi pénible que cette première perte dans mon entourage immédiat de chasseurs. C'est à peine si la mort de Wyrwa en 1916 m'ébranla plus fortement que cette disparition inopinée de Tymkowicz.

Dans ma situation, le maintien des liaisons avec le détachement lancé au nord de la Vistule me causait énormément d'ennui. Les sapeurs étaient arrivés avec un peu de matériel téléphonique qui suffisait à peine à se relier à Korczyn. Avec Opatowiec et les uhlands on ne pouvait communiquer que par les moyens les plus primitifs, ce qui était d'autant plus fâcheux que la Vistule coulait entre eux et nous et que la traversée en bac était longue. C'était là le côté fatal de ma situation. Cette pénurie d'équipement technique faisait de nous des détachements sans cohésion et non un organisme unique, et compliquait énormément, dans les moments critiques, la direction de l'ensemble. Ah! le téléphone est un grand bienfait à la guerre, à condition qu'on n'en abuse pas; car alors il devient littéralement une malédiction. On pourrait jaser beaucoup sur son coassement de cauchemar. Quand on a affaire à un chef nerveux, il vaudrait infiniment mieux pour la troupe qu'il n'eût pas été inventé, car il devient alors, non une aide, mais un obstacle à un travail fructueux.

Mais n'appartenant pas à la catégorie des chefs nerveux et ayant le souci du repos et des nerfs de mes subordonnés, je n'abuse pas du téléphone. Aussi je considérais comme un véritable dommage l'absence de ce moyen de liaison au moment où j'étais séparé de mes détachements par un fleuve qui interceptait à chaque instant les communications pour un temps assez long. Ce n'est pas la première fois depuis le début de la guerre que je ressentais, en constatant la pénurie de mon équipement technique, une sorte d'humiliation et de jalousie. Je voyais constamment autour de moi des troupes de deuxième ou de troisième ordre richement outillées en appareils de la technique moderne, bien souvent sans grand profit pour l'œuvre de guerre. Et nous, sans contredit un matériel de guerre de premier ordre, car quoi qu'on dit de nous, on était bien forcé de le reconnaître, nous manquions de tout, absolument de tout. La vérité est que ces troupes-là avaient derrière elles un gouvernement, et que nous étions

des orphelins de guerre que telle ou telle marâtre caressait le plus souvent à rebrousse-poil. Il était très facile à un quidam de donner des ordres sur la « tactique offensive de la défense de la Vistule » que j'étais seul, je crois, à pratiquer sur tout le front de la Vistule; il était facile de faire des additifs sur la défense de « la Patrie Galicienne », mais quand il s'agissait de nous faciliter la tâche, nous rencontrions toujours, hélas! non une aide, mais l'indifférence et souvent même des obstacles. Sois audacieux dans ces conditions, mon gars, et « attaque défensivement! »

J'examine longuement la carte. Je la lis autrement peut-être que les militaires. Je la lis très vite, en saisissant d'un coup d'œil les détails essentiels destinés à servir de base à mes décisions. Mais je me vois toujours obligé à mêler à l'idée que je me fais du terrain divers facteurs étrangers à la guerre, et c'est ce qui arriva également ici. J'étais tombé sur un drôle de secteur. On me raconta que Kosciuszko avait résidé à Winiary et qu'il aimait à s'asseoir en plein air en contemplant le paysage de la rive opposée. Il y a dans le manoir de Czarkowa une tonnelle avec une table de pierre, conservée comme souvenir du grand chef, qui y séjourna et s'assit souvent à cette table. Cela me paraît être une légende; car des données historiques que je possède je ne puis conclure à l'existence d'un lien quelconque entre Kosciuszko et Winiary ou Czarkowa. (Je n'ai pas bien étudié d'ailleurs l'œuvre de Kosciuszko.) Et cependant, il m'était agréable de penser que, lorsque crépiteraient les coups de fusils polonais, Kosciuszko, le grand chef, nous contemplerait du haut de Winiary, point culminant de la région. Vétille ridicule, mais combien chère!

C'est comme pour ces rivières : j'étais au confluent de trois rivières polonaises : la Vistule, le Dunajec et la Nida. Partout elles se plaçaient en travers de ma tâche avec leur cours orienté dans toutes les directions.

Ces trois rivières polonaises étaient ainsi pour moi un obstacle à mes plans offensifs et partageaient en outre « la Patrie » en deux, en faisant de ces aimables villages de Greboszow et de Kozlow une sorte « de Patrie » et de Winiary et Czarkowa (chères à Kosciuszko) et de Nowy-Korczyn, où furent signés des pactes historiques, un « Feindesland mit Ruthenen dazu ». Je riais

de moi-même, d'autant plus que je pensais sérieusement à attaquer.

J'étais justement fort occupé de mon plan offensif. J'avais appris qu'à Busk stationnait un état-major de division de cavalerie; j'ignorais si ces renseignements étaient exacts. Je décidai néanmoins d'attaquer Busk de nuit; projet très audacieux, très offensif, mais à mon avis parfaitement exécutable, sans ces empêchements techniques, qui se dressaient devant moi à chaque pas. Comme mesure préparatoire, j'ordonnai de jeter un nouveau bataillon dans Nowy-Korczyn, le IV^e, en lui recommandant d'occuper les villages les plus voisins au nord de Korczyn et d'envoyer une reconnaissance dans la direction de Busk. Je prescrivis à Belina de se porter sur Wislica et d'y détruire le pont. Par cette dernière mission je me proposais d'attirer l'attention de Busk de ce côté et d'opposer un obstacle à l'ennemi au cas où il voudrait franchir la Nida et tourner mon aile et mes derrières pendant mon expédition sur Busk. Cette opération donna lieu à un court combat au nord de Korczyn.

L'ennemi apparut à notre aile droite. Il venait de Solec, c'est-à-dire de l'est. Le combat prit fin le soir à notre avantage. Le III^e Bataillon, flanc garde de droite dès le début du combat, se maintint pendant un certain temps sous le feu des mitrailleuses, puis, après avoir engagé ses réserves, repoussa l'ennemi d'un bois et l'obligea à se replier dans la direction de Solec. Vers le soir, l'artillerie ennemie commença à tirer, de l'est également; mais elle n'agit pas dans notre direction; elle envoyait ses obus dans la direction de Boleslaw. Il y avait là quelques canons de la 7^e Division de cavalerie autrichienne, et c'est entre ces deux fractions d'artillerie que la conversation s'engagea. A la fin du combat, nous perçûmes le bruit lointain de deux explosions sourdes. C'était Belina qui, ayant chassé les Cosaques de Wislica, faisait sauter le pont sur la Nida. Presque aussitôt après, les mitrailleuses se turent dans le bois au nord de Korczyn, l'ennemi se retirait. Qui sait si le bruit de l'explosion, qui ressemblait au grondement de l'artillerie lourde, ne contribua pas à mettre fin au combat?

Dès que les premiers coups de feu éclatèrent sur la rive opposée de la Vistule, ma première idée fut de faire seller mon alezan et d'aller à Korczyn; mais je me retins,

je restai à Kozlow où, profitant du téléphone de Korczyn, je pouvais me tenir au courant de ce qui se passait au delà de la Vistule. Je dois avouer que cette décision me coûta beaucoup. Je me persuadai toutefois qu'ici, avec toutes mes réserves sous la main, disposant de toutes mes ressources, je serais plus utile à ma troupe. Il me fut dur toutefois de rester loin de la bataille et de m'orienter par des impressions auditives et non par les yeux. Les chefs militaires anciens étaient bien plus heureux; ils pouvaient embrasser du regard tout le champ de bataille et suivre directement les péripéties de la lutte. Je me rappelle le moment pénible où se fit entendre le tic-tac des mitrailleuses. Je savais que nous n'en avions pas, et des pensées mauvaises sur la supériorité technique de l'ennemi commencèrent à affluer à mon cerveau. J'étais persuadé que les mêmes pensées affluaient aussi au cerveau de ceux qui étaient là-bas, sur le champ de bataille même. Il était impossible que leur moral ne s'en ressentit pas. Ce fut bien pis quand les canons tonnèrent. Cette conviction de la supériorité des Moscovites sur nous était partagée, pendant le combat, me semblait-il, par tous ceux qui en percevaient les échos, par conséquent également par les habitants des deux rives de la Vistule et par les Autrichiens. A Nowy-Korczyn les Juifs commençaient à se montrer effrontés et arrogants envers nos officiers et nos soldats et la population galicienne était convaincue que ce jour-là ce n'est pas nous, mais les Moscovites, qu'elle aurait à héberger.

Aussi, quand l'ennemi battit en retraite, notre prestige s'accrut énormément. Le soir du même jour, on racontait que nous avions infligé une immense défaite aux Moscovites. J'entendais des militaires nous féliciter d'avoir battu une division russe. En arrivant à Cracovie, cette division était devenue deux divisions et la semaine suivante, pendant ma présence à Cracovie, on me questionna sérieusement sur les détails de cet important combat où j'avais réduit en poussière deux divisions russes tout entières. C'est ainsi que notre gloire grandissait, si bien que notre retraite ultérieure elle-même n'atténuait pas l'importance de ce premier succès. En réalité, les Russes n'engagèrent pas plus de deux ou trois escadrons de cavalerie. C'est du moins ce que je crois. Même s'il y en avait plus, l'avantage du nombre des fusils était,

dans tous les cas, de notre côté, en faisant abstraction, bien entendu, de la supériorité conférée aux Russes par leurs canons et leurs mitrailleuses. Nos pertes furent insignifiantes, un ou deux tués et quelques blessés, presque exclusivement par mitrailleuses. Les blessures étaient relativement légères.

Je me souviens de quatre blessés, les premiers que je voyais pendant la guerre. L'un d'eux avait eu de la chance. Quelques balles avaient traversé sa casquette et lui avaient éraflé le crâne. Le visage en sang, sa blouse toute tachée de plaques sanguinolentes, il riait de bon cœur, en passant devant mon P.C. et en me montrant sa casquette trouée. Deux autres avaient des blessures aux mains et à l'omoplate; un autre avait reçu deux balles, et ce qui me plongea dans l'étonnement, les deux balles étaient restées dans le corps. Ce ne pouvait être des balles mortes, car dans ce cas, les blessures auraient présenté des déchirures. Je supposai que les mitrailleuses de cavalerie russes n'avaient pas autant de force que les mitrailleuses ordinaires; toutes les blessures, en effet, étaient superficielles. Celui qui me causa la plus vive impression fut un blessé à la tête; la balle lui avait traversé le crâne de part en part. Le pauvre diable gisait sans connaissance, râlant sans cesse, une écume sanglante apparaissait sur ses lèvres et il semblait devoir passer d'un moment à l'autre. Pendant trois jours, je me rendis à notre petit hôpital et je trouvais toujours le blessé dans le même état, allongé sur le dos, et râlant, comme en agonie. Ce brave garçon, deux mois après, était de retour au détachement. Il était guéri et, comme il me fut raconté, il était impossible de se douter qu'il eût reçu une balle dans la tête.

Pendant ce temps, les nouvelles affluaient à mon P. C. : du nord, de Korczyn, rapides et apaisantes; de l'ouest, où la liaison téléphonique avec Opatowiec n'existait pas, d'une lenteur désespérante. Et cependant elles étaient capitales pour la décision à prendre quant à Busk. Je savais maintenant que si je marchais sur Busk, je serais obligé de laisser quelques forces pour flanc-garder mon aile droite et que le succès de l'expédition dépendait entièrement de la rapidité d'exécution et de l'utilisation de la soirée et de la nuit. Une reconnaissance lancée de Korczyn vers Busk avait été arrêtée par le combat et

le résultat des reconnaissances de Belina ne me parvenait pas, faute d'une bonne liaison. Je commençais à m'impatisser, mais à quoi bon? Je pouvais bien m'impatisser tant que je voudrais! Cela ne me donnerait pas un kilomètre de téléphone de plus, ni un pont sur la Vistule à Opatowiec!

De Korczyn on me rendit compte que l'ennemi s'était retiré vers l'est. Quelque temps après, je reçus un renseignement complémentaire de Boleslaw, suivant lequel des observateurs d'artillerie avaient remarqué des détachements russes pénétrer avec artillerie et mitrailleuses dans Grotniki, où ils s'étaient arrêtés probablement pour la nuit.

Il y avait une certaine différence entre l'observation des artilleurs et celle de notre docteur Piestrzynski. Le docteur, très gai et sympathique, était un fervent observateur. Il avait décidément manqué sa vocation. Sosnkowski disait de lui qu'il était le meilleur des artilleurs parmi les médecins, et, naturellement, le meilleur des médecins parmi les artilleurs. Il était toujours occupé à observer l'ennemi, et je disais de mon côté qu'il établirait un jour un poste de secours dans quelque tour d'église pour pouvoir s'adonner au plaisir de l'observation entre deux pansements. Or, cette fois, le docteur prétendait que l'ennemi avait continué sa retraite sur Solec. N'étant pas encore très fixé sur les aptitudes du docteur à cet égard, je ne fis pas attention à ses observations... civiles, et je m'en tins aux observations des artilleurs. De Belina toujours rien.

Le soir tombait quand je résolus enfin de remettre à des temps meilleurs ma marche sur Busk. Je décidai, par contre, d'essayer de repousser l'ennemi plus à l'est de mon aile droite. Me fondant sur l'observation des artilleurs, je combinai une surprise au point du jour sur Grotniki, où cantonnaient pour la nuit l'artillerie et les mitrailleuses. Dans le but d'attaquer par surprise, je décidai de faire passer la Vistule à un bataillon, non loin de Boleslaw, pour attaquer par le sud, par la Vistule, d'où l'on n'attendait pas l'ennemi. Pour appuyer l'attaque, j'ordonnai au V^e Bataillon de gagner de nuit Nowy-Korczyn et, au point du jour, de marcher vers l'est, pour prêter appui au 1^{er} Bataillon, en cas d'échec et au cas où l'on se heurterait à des forces supérieures.

Comme moyen supplémentaire de garder le secret, j'entrepris la seule opération répressive de ma carrière militaire. Ce fut à Nowy-Korczyn. Comme je l'ai déjà fait observer, l'approche des Russes avait envenimé les dispositions de la population, spécialement de la population juive, à notre égard. On avait commencé à fermer les boutiques, à refuser de vendre aux soldats, etc... Afin d'interdire les communications de la population avec l'ennemi, je résolus de terroriser un peu messieurs les marchands et de leur apprendre que, quoique soldats polonais, nous pouvions cependant châtier. J'imposai donc une contribution de 10.000 roubles à la ville, avec ordre de paiement immédiat. Le rabin de l'endroit fut arrêté comme otage. A partir de ce moment je n'eus plus lieu de me plaindre de la population. Chose curieuse, la population catholique me pria de lui permettre de prendre sa part de cette contribution; car, disait-elle, dans le cas contraire elle pourrait être victime de la vengeance des Juifs et des Moscovites, si l'ennemi occupait Korczyn.

Plus d'une fois, plus tard, en réfléchissant à cette décision de jeter la plus grande partie de mes forces sur l'autre rive de la Vistule, je l'ai toujours trouvée un peu irréfléchie. Et ce n'est pas parce qu'elle était insuffisamment fondée. Au contraire, dans des circonstances ordinaires, c'est-à-dire avec un armement suffisant, j'estime qu'elle était rationnelle et conforme à l'esprit de l'ordre reçu de défendre offensivement la Vistule. Mais si l'on prend en considération la supériorité technique de l'ennemi et le manque complet de soutien de la part de mes voisins, lancer la majeure partie de mes forces au delà de la Vistule, quand je ne disposais comme moyens de liaison que de bacs primitifs, était un jeu hardi, d'autant plus hardi qu'autour de nous on ne brillait pas par la hardiesse, au contraire.

Précisément cette nuit-là, quand mon 1^{er} Bataillon franchit la Vistule avec beaucoup de peine sur des pontons vermoulus, j'eus le plaisir de constater des manifestations de défensive-offensive autour de nous. D'abord, vers 10 heures du soir, nous entendîmes quelques coups de canon à l'est, et peu après une vive lueur embrasa le ciel du côté de Szczucin. C'était le pont qui brûlait. Naturellement, à partir de ce moment, l'ennemi fut entiè-

rement libre de ses mouvements et lança contre moi, le seul adversaire resté sur la rive nord, la majeure partie de ses forces, qui jusque-là avaient été fixées par le fait même de l'existence du pont de Szczucin. Puis dans la nuit je fus alerté : les gendarmes arrivaient pour détruire tous les bacs sur la Vistule. Il n'y eut pas moyen de les en dissuader. Qu'une grande partie de mon détachement se trouvât de l'autre côté, cela ne les regardait pas, car l'ordre reçu n'en parlait pas. Un des pontons d'Opatowiec avait été déjà mis hors de service; ils l'avaient troué comme une écumoire. J'ordonnai aussitôt de placer près des pontons une garde avec l'ordre de tirer sur quiconque en approcherait sans ma permission. De plus, je recommandai d'amarrer les pontons du côté russe, à la rive gauche, par conséquent; j'étais sûr que l'audace des gardiens de l'ordre n'irait pas jusqu'à passer sur la rive ennemie.

Un dégoût étrange s'empara de moi à cette nouvelle.

Tout cela était la récompense de ma défensive-offensive, et aussi le témoignage de la répulsion des Autrichiens pour les décisions hardies et de la difficulté qu'ils auraient à triompher de cette répugnance générale à contempler les paysages de l'autre rive de la Vistule. Et quand je dis que j'ai été un peu irrésolû, je reconnais que j'envisageais surtout l'ambiance; or mon offensive y apparaissait d'autant plus irrésolûe que, hélas! tous ceux qui auraient pu me venir en aide, et dont je dépendais exclusivement, étaient plongés dans cette ambiance par trop prudente. Je restais isolé dans mon offensive, sans espoir d'être aidé d'une façon quelconque, tandis que l'ennemi pouvait compter partout sur un appui et sur des renforts.

Si cependant je m'en tins obstinément à mon idée, la raison fondamentale de ma conduite fut la crainte que j'éprouvais pour le moral de mes chasseurs, dont la fierté et la confiance en eux-mêmes ne pouvaient se développer que dans une atmosphère de hardiesse. Aussi, malgré la lourdeur du poids qui s'appesantissait sur mes épaules, depuis l'incendie du pont de Szczucin, alors que de plus toute idée d'offensive-défensive à ma droite s'était évanouie, je ne modifiai pas mon ordre et en conséquence mes bataillons passèrent la Vistule pendant la nuit.

Je me rappelle parfaitement mon état d'âme à cette

époque. J'hésitai longtemps, car mon premier mouvement avait été d'envoyer promener toute mon entreprise et de ne pas aventurer mes gars dans quelque amourette de guerre, alors que tout le monde, autour de nous, tremblait de peur et se refusait à tâter de l'offensive malgré les ordres reçus. Ce qui m'horripilait le plus était notre manque d'équipement technique. Je sentais que l'on se jouait littéralement de moi et de mes chasseurs, ou bien que j'étais idiot de m'imaginer que, dans les troupes qui m'entouraient, j'avais affaire à de vrais soldats.

Sur le matin, je prêtai attentivement l'oreille pour savoir si l'on n'entendait pas les échos du combat de la rive opposée de la Vistule. Tout était silencieux et tranquille : ainsi donc mes bataillons n'avaient pas trouvé l'ennemi. Effectivement, je reçus des comptes rendus m'informant que Grotniki n'était pas occupé par les Russes et que nos patrouilles avançaient vers l'est. Le docteur Piestrzynski s'était montré meilleur observateur que les spécialistes artilleurs. Je résolus d'accorder désormais plus de foi à mon passionné informateur.

A la fin de la matinée je me rendis à Korczyn, où j'ordonnai à Norwid, qui commandait de ce côté, de ne pas ramener la majeure partie de ses troupes sur la rive droite de la Vistule par Borusowa, au cas où l'ennemi attaquerait en forces, mais de se replier vers Winiary et Opatowiec et de préparer la destruction du pont sur la Nida, pour le cas où l'on serait obligé d'évacuer Korczyn. Mon idée était de me maintenir au pis aller sur les hauteurs de Winiary qui dominent tous les environs et spécialement la rive droite de la Vistule confiée à ma garde.

Pendant que je retournais à mon P.C. de Kozlow, j'entendis un bruit croissant de combat à l'est. Aux coups de fusil se joignit bientôt la voix de basse du canon. Je n'affirmerai pas que cela ne me produisit pas un certain effet. Tout au contraire; un sentiment d'impuissance se fit jour de nouveau dans mon esprit en présence de la supériorité technique de l'ennemi. J'étais sûr que les mêmes sentiments devaient naître aussi chez mes hommes. Les canons entraient en folie, tirant coups sur coups à tir rapide, puis se taisaient, pour ne faire entendre que quelque coup isolé. Evidemment les buts appa-

raissaient et disparaissaient successivement dans le terrain aux yeux des observateurs. Les coups de fusils se rapprochaient de Korczyn et les mitrailleuses ne tardèrent pas à crépiter, encore une manifestation de la supériorité de l'ennemi sur nous. Les nôtres se repliaient; c'est du moins ce qu'on pouvait conclure de l'avance du combat vers l'ouest.

Bien des fois, plus tard, j'ai réfléchi au moment où, sur mon alezan, je chevauchais vers Kozlow, prêtant l'oreille au bruit du combat qui se déroulait sur l'autre rive.

J'ai toujours abouti, comme aujourd'hui, à la conclusion qu'il fallait faire faire demi-tour à mon alezan et me diriger non sur Kozlow, mais de nouveau sur Korczyn. C'est peut-être de la présomption de ma part; mais je pense que ma présence là-bas aurait enrayé la retraite et que je n'aurais pas laissé, ce jour-là, les Moscovites entrer dans Korczyn. Il a manqué seulement un ordre : celui de s'arrêter, puisque la retraite s'effectuait sans pertes. Il suffisait de neutraliser chez les officiers et les hommes l'impression de la supériorité technique de l'ennemi, car c'était devant elle, en réalité, que mes chasseurs se retiraient. Les pertes, en effet, je le répète, étaient inexistantes.

Pendant que je chevauchais vers Kozlow, j'appris qu'une partie des troupes était déjà en retraite sur Winiary, qu'une partie passait en bac à Borusowa et qu'un combat se livrait aux lisières est de Korczyn, combat d'arrière-garde sans doute, pour couvrir la retraite. En effet on entendait de ce côté les mitrailleuses ennemies. Dans la soirée les chasseurs évacuèrent Nowy-Korczyn, après avoir détruit derrière eux le pont sur la Nida.

Je ne puis affirmer que ce jour-là je fus satisfait de moi-même et de ma troupe. Celle-ci s'était retirée sans nécessité, sans avoir éprouvé, par des pertes sanglantes, la supériorité de l'ennemi, mais simplement sous la pression psychique de la supériorité des canons et des mitrailleuses, qu'elle ne possédait pas elle-même. C'est pour moi un des meilleurs exemples qui puissent illustrer l'importance des états psychiques du soldat à la guerre. Je n'avais pas apprécié pour ma part à sa juste valeur, une fois de plus, l'influence de cet état et je

n'avais pas paré à temps à ses conséquences. J'avais sur l'autre rive de la Vistule quatre bataillons sous la main; c'était amplement suffisant pour tenir les positions à l'est et au nord de Korczyn jusqu'au soir. Le soir l'ennemi se serait retiré de lui-même pour éviter des surprises de nuit. Chaque fois que je songe à ce moment, je me reproche de n'avoir pas pris une décision assez ferme et cette journée reste dans ma mémoire comme le triste souvenir d'une inutile défaite personnelle.

C'est avec une certaine inquiétude que j'observai, le lendemain, l'influence de la retraite sur les soldats. Je reconnus heureusement que j'étais le seul, me semblait-il, à être abattu par les événements. De dépression morale chez l'homme, je n'en vis pas; je n'observai pas davantage un changement quelconque dans les dispositions de notre entourage autrichien envers nous. On considérait notre retraite comme aussi naturelle qu'était jugée anormale, et peut-être idiote jusqu'à un certain point, mon audace d'opérer sur la rive nord de la Vistule. J'étouffai donc en moi le mécontentement provoqué par ma conduite et par celle de mes soldats, et je n'en laissai rien paraître, car je ne voulais pas voir mes sentiments se communiquer à mes officiers et à mes hommes et provoquer chez eux un affaiblissement de leur confiance antérieure en eux-mêmes, et de leur propre estime.

Je le répète, il n'y avait pas de motif de retraite. Il manquait seulement quelques hommes des I^{er} et V^e Bataillons, mais personne n'avait vu qu'ils eussent été tués ou laissés comme blessés sur le champ de bataille. Ils avaient simplement disparu. Le plus drôle est que tous ces disparus reparurent le lendemain à leur bataillon, en tenue civile ou à demi civile. C'étaient tous des lascars, des gavroches, comme je les appelais, qui, au moment des rassemblements, au cours de la retraite, s'étaient égarés. L'un deux, par exemple, s'était endormi dans la paille pendant la retraite de ses camarades et il ne s'était réveillé dans son étable qu'en entendant le grondement des canons; justement les Moscovites en avaient mis quelques-uns en batterie tout à côté. Ils avaient été tous assez malins, d'ailleurs la crainte pour leur peau les y contraignait, pour attendre jusqu'au soir. Chacun d'eux s'était réfugié chez des paysans qui les avaient cachés et fait manger. Pendant la nuit et le

matin, ils avaient traversé l'un après l'autre Korczyn, pour arriver à Winiary. Aucun n'avait été pincé. L'un d'eux avait passé la nuit dans le grenier d'une chaumière occupée par les Cosaques. Je prescrivis de leur infliger à tous, dans les bataillons, une punition exemplaire pour leur enlever l'envie de quitter les rangs et d'aller flâner en liberté loin de leur compagnie ou de leur peloton.

Comme, après avoir évacué Korczyn, la plus grande partie des troupes était passée sur la rive droite de la Vistule, je résolus de renforcer la partie du détachement restée sur la rive gauche, et je prescrivis au IV^e Bataillon, stationné à Greboszow, de passer le lendemain au petit jour à Opatowiec, Moi-même je me rendis pendant la nuit à Greboszow pour surveiller le passage. A Greboszow, siège d'une paroisse, nous fûmes cordialement et aimablement accueillis par le curé de l'endroit. Tous nos hommes tombés dans les rencontres de Korczyn et d'Opatowiec furent enterrés dans le cimetière de l'église.

Le passage de la Vistule donna lieu à un incident extrêmement comique avec Wyrwa, qui commandait le IV^e Bataillon. Cet incident, qui témoigne du sang-froid des chasseurs, me rappelle nettement la figure sympathique et militaire de Wyrwa.

Comme je l'ai dit, j'avais précédemment donné l'ordre d'amarrer à la rive opposée tous les moyens de passage sur la Vistule, pour éviter que les gendarmes ne les endommagent. Cette fois, pour hâter le passage, j'avais prescrit de laisser à côté d'eux une garde de nuit. Je supposais, pour ma part, que les chasseurs laissés sur la rive opposée, après l'abandon de Korczyn, auraient « leurs nerfs », ces nerfs que je déteste tant. Je résolus donc de passer de bon matin la Vistule à Opatowiec pour calmer les hommes et leur remonter le moral.

Je passai la nuit au P. C. de Wyrwa et au point du jour j'étais avec lui à Ujście Jezuickie, l'endroit du passage. Sur la rive stationnait le poste : un chasseur transi faisait philosophiquement les cent pas devant... un ponton à moitié immergé et une barque toute trouée. Joli moyen de passage! Je bondis vers le soldat.

— Que gardes-tu là?

— Ces barques, citoyen Commandant!

— Comment ça? C'est devant toi qu'on les a trouées?

— Oh! non, citoyen Commandant; elles étaient comme

ça, quand on a placé le poste. Il y a un ponton en bon état de l'autre côté. On le voit d'ici.

Effectivement, à travers le brouillard, on pouvait apercevoir, vers la rive opposée, la silhouette d'un ponton.

— « Drôle d'ordre! » m'écriai-je en m'adressant à Wyrwa. « Le ponton, contrairement à mes ordres, est amarré à l'autre rive et le poste surveillance, qui diable sait pourquoi, des barques trouées. »

Wyrwa bondit comme échaudé par ce reproche.

— « Le ponton arrive tout de suite, citoyen Commandant. »

Il se met à crier et à demander le passage. Au bout d'un certain temps, de l'autre côté de la Vistule, on entend une voix somnolente. Une conversation amusante s'engage à tue-tête, d'une rive à l'autre.

— « Envoyez le ponton ici, tout de suite! » crie Wyrwa.

— « Quoi? le ponton? » crie-t-on d'Opatowiec.

— « Le ponton, que diable! » dit Wyrwa irrité. « Et plus vite que ça! Il est encore là ce ballot! Veux-tu bien allumer et vivement! »

— « Le ponton? répond-on de la rive opposée, défense de le donner sans la permission écrite de Wyrwa. »

Je crus que Wyrwa allait tomber d'une attaque d'apoplexie. Il se met à bondir sur place comme un possédé.

— « C'est moi, Wyrwa! hurle-t-il, et plus vite que ça, espèce de bâtard, je te ferai fusiller, je te ferai brûler vif! »

Je me tenais les côtes de rire, tandis que Wyrwa, hors de lui, s'agitait sur la rive. La sentinelle, épouvantée de la colère de son chef, se mit à l'écart pour ne pas écoper. Les regards de Wyrwa tombèrent sur la petite barque à moitié submergée. Il sauta dedans.

— « Je vais passer immédiatement de l'autre côté, citoyen Commandant! Excusez-moi, mais je vous prie d'attendre un peu. Ah! les bougres! Ils veulent un ordre écrit, je vais le leur donner!

— « Du calme, Wyrwa, m'écriai-je, vous voyez bien « que vous ne traverserez pas avec cette barque toute « trouée. Qui donc est coupable d'avoir donné la défense « absurde d'envoyer le ponton sans une permission « écrite? Comment faire parvenir cette permission écrite

« sur l'autre rive, puisqu'il n'y a pas de moyen de passage? Il n'y a qu'à attendre. »

Wyrwa s'était enroué à force de crier. A la fin, apparut, sur l'autre rive, un officier qu'on était allé réveiller; il reconnut Wyrwa.

On envoya une barque. Il paraît que l'ordre de Wyrwa de préparer le passage pour le matin n'était pas parvenu à la rive opposée, toujours pour le même motif que, sans permission écrite de Wyrwa, il n'y avait pas de liaison entre les deux rives, et parce qu'Opatowiec, d'autre part, pendant toute la soirée et toute la nuit, n'avait eu par hasard aucune occasion de communiquer avec notre rive.

J'arrivai à Opatowiec. Un calme agréable y régnait. « Des nerfs » je n'en découvris pas; je n'eus personne à calmer, si ce n'est moi. J'ordonnai à Wyrwa de passer et d'occuper Ksany et Winiary.

Ce jour-là, l'ennemi n'entreprit rien de sérieux. D'assez fortes patrouilles de cavalerie russe commencèrent à se montrer encore sur la rive droite de la Nida. Belina eut quelques escarmouches. Les Russes occupèrent très faiblement Korczyn, situé presque au pied de Winiary occupé par nous. Sur la rive gauche de la Nida, la cavalerie russe installa des postes et de petits détachements pour couvrir son gros vers l'ouest. Les reconnaissances envoyées par Belina constatèrent la présence d'un détachement assez fort à Szczytniki. Je résolus d'exécuter une attaque de nuit, par surprise, sur ce détachement. Une reconnaissance de détail fut faite par Gibalski, sous-officier extrêmement débrouillard et s'orientant parfaitement.

La surprise réussit parfaitement. La sotnia de Cosques qui occupait Szczytniki fut en partie dispersée, en partie anéantie; on prit quelques prisonniers et des chevaux. Mais quand, après avoir déchiré ce rideau, ma cavalerie voulut déboucher au delà, elle fut assaillie de tous côtés par des forces importantes de cavalerie russe et dut se replier derrière la Nida, ayant subi quelques pertes. L'ennemi se renforça. Parmi les prisonniers de Szczytniki on identifia un dragon de la 14^e Division, alors que jusqu'ici nous n'avions eu devant nous que les 5^e et 8^e Divisions.

Notre abandon de Korczyn et des environs rétrécis-

sait beaucoup le terrain occupé par nous sur la rive gauche de la Vistule, mais ne diminuait pas pour cela l'étendue du secteur que j'avais à surveiller. La défense devenait maintenant plus compliquée et mon aile gauche, après notre rejet sur la rive sud de la Vistule, était très exposée.

Tous mes plans et toutes mes réflexions furent interrompus par un message téléphonique me convoquant au P.C. du général Korda commandant la 7^e division de cavalerie. Vieille connaissance que cette division, vieille connaissance que ce général : c'est avec lui, c'est avec cette division que j'avais commencé mes combats devant Miechow, Brzegi et Kielce.

Je montai aussitôt en auto. Le général Korda m'avait jadis fait l'effet d'un homme sympathique, quoique un peu dur; ma sympathie pour lui s'accrut quand j'appris qu'il avait été blessé à Kielce. Je commençai à nourrir l'espoir qu'enfin le brouillard de commandement qui m'entourait allait se dissiper.

Le général me reçut à son P.C. et se mit posément à m'expliquer la situation. La division de cavalerie qu'il garde se compose de forces importantes qui allaient franchir la Vistule. La date était fixée. Le mouvement de sa cavalerie devait commencer deux jours après. Comme j'occupais en partie la rive gauche de la Vistule vers Winiary et Opatowiec, il lui semblait, à lui et au Commandement supérieur, que les environs de Ujście-Jezuickie étaient l'endroit le meilleur et le plus commode pour déboucher au delà de la Vistule. Il ne pouvait toutefois arrêter sa décision, tant qu'il n'aurait pas entendu ma réponse à la question suivante : est-ce que je pensais pouvoir me maintenir sur la rive opposée pendant ces deux jours, en couvrant la construction d'un pont et le débouché de la division? Il lui paraissait que pour ce motif il était indispensable de rester maître de Winiary.

Si, d'une part, j'eus infiniment de plaisir à constater que le travail accompli par moi jusque ici servait enfin aux opérations militaires en général, et qu'ainsi ce n'était plus un quadrille irréflecti que j'avais dansé sur les bords des rivières polonaises, à l'effet de prouver la hardiesse de mes hommes et leur fantaisie chevaleresque, je ressentis en même temps, d'autre part, une sorte d'amertume et de dégoût. Je formulai en moi-même un

violent reproche contre ce général qui m'expliquait si clairement l'œuvre de la guerre et qui pourtant n'avait aucune idée des difficultés rencontrées par moi et par mes chasseurs dans le « Feindesland » en dépit d'un ennemi supérieurement outillé. Je réfléchis un instant.

Je déclarai franchement que ma tâche serait très lourde si je n'étais pas efficacement appuyé par l'artillerie; car il était difficile de lutter seul, sans artillerie, contre un ennemi qui en possédait. Je fis ressortir que l'ennemi avait des mitrailleuses, que nous manquions d'équipement technique et spécialement de matériel téléphonique qui m'eût été cependant si nécessaire. Le général refusa d'envoyer quoi que ce soit sur l'autre rive. Je trouvai que c'était une drôle de façon de régler l'affaire, et même offensante. « Ou bien, pensai-je, il « radote, en parlant de l'importance de Winiary pour « les opérations de sa division, ou bien il veut tout simplement nous sacrifier à ses hommes, puisque, de son « propre aveu, il doit passer sur l'autre rive. » J'étais sur le point de lui répondre que, dans ce cas, il ne fallait plus en parler, et de le prier de confier cette mission à ceux qui, mieux équipés et armés, avaient brûlé le pont de Szczucin; mais je me maîtrisai. Je demandai au général s'il était disposé à assumer ou à faire assumer par d'autres la surveillance de mon secteur sur la rive droite de la Vistule, de manière à pouvoir plus librement disposer de mes forces. De mauvaise humeur, j'attendais la réponse, prêt à commettre quelque grossièreté. Le général consentit et donna aussitôt téléphoniquement les ordres nécessaires. Il ajouta qu'il ordonnait à l'artillerie d'appuyer mes opérations, mais seulement de la rive droite.

Je décidai en conséquence de jeter sur la rive gauche une nouvelle fraction, afin d'avoir quelques réserves sous la main, au cas où il arriverait quelque chose. Je déclarai enfin que je transporterai mon P.C. à Greboszow et ensuite à Opatowiec, de l'autre côté de la Vistule.

Quand je partis, je me sentis frissonner. A Kozlow, jusque là mon P.C., je donnai mes ordres; j'avalai quelques verres de thé fort pour calmer mes frissons, et j'appris que la Vistule grossissait considérablement. Je me rendis aussitôt sur la rive en face d'Opatowiec, à

l'endroit où d'habitude avait lieu le passage en bac. La Vistule et le Dunajec commençaient à monter. Des pluies abondantes étaient tombées dans les montagnes et la Vistule, si modeste jusqu'ici, commençait à prendre un caractère menaçant. Les flots d'un jaune sale envahissaient de plus en plus les terres riveraines, le courant augmentait, le passage devenait de plus en plus difficile. La puissance de la Vistule croissait presque à vue d'œil, et avec elle le temps exigé pour la traversée du bac. Il fallait maintenant, chaque fois, remonter le bac loin en amont, pour ne pas être entraîné au delà du point choisi pour le débarquement : Opatowiec ou Ujście Jezuickie. A midi, montre en main, la traversée de la Vistule aller et retour prenait de 45 à 50 minutes. La situation du détachement lancé au delà du fleuve, avec un obstacle aussi puissant dans le dos, devenait de plus en plus menaçante et dangereuse. Je commençai à m'en vouloir d'avoir accepté une proposition dont l'exécution confinait à la folie.

Les heures succédaient aux heures et j'étais toujours sur la rive, les pieds trempés, inquiet de voir les difficultés croissantes du passage, la nécessité de changer à chaque instant les hommes chargés de la manœuvre, et la peine qu'ils avaient à pousser leur ponton à travers la rivière. Les hommes pestaient contre le Dunajec; c'est de lui que venait l'eau et non de la Vistule. Les flots rapide et sales de la rivière recelaient une puissance de menace contre laquelle il n'y avait rien à faire. Mon corps était de plus en plus secoué de frissons, je sentais la fièvre m'envahir, me brûler.

Et justement, au moment où je faisais ces réflexions sur les bords du fleuve, j'entendis au delà de la Vistule les premiers coups de canon. L'ennemi passait à l'attaque. Bientôt des incendies éclatèrent, projetant de vives lueurs. C'était Szczytniki qui brûlait, ainsi que le manoir de Czarkowa, que les Russes incendiaient pour se venger de leur défaite de Szczytniki. Le feu d'artillerie très violent était dirigé sur Winiary, Czarkowa, Ksany. Les batteries tiraient par salves, comme si l'on préparait un assaut d'infanterie. Bientôt j'entendis du côté de Winiary une fusillade très vive sans cesse plus nourrie. Parfois le feu éclatait brusquement, en tir rapide, par rafales, comme si l'attaque de l'ennemi se rapprochait.

Je n'oublierai jamais le sentiment de découragement et d'impuissance qui m'oppressa alors que debout sur les bords de la Vistule, je prêtai l'oreille aux bruits du combat, incapable de contribuer en rien au succès, ne comprenant même pas exactement ce qui se passait au juste là-bas.

Et précisément, au moment où le combat redoublait d'intensité, la Vistule devint de plus en plus furieuse, et les passeurs qui travaillaient avec les sapeurs commencent à chuchoter entre eux. Ils paraissent craindre d'être entraînés par le courant jusque vers Korczyn où la rive gauche était aux mains des Moscovites. Peut-être aussi étaient-ils sous l'impression du combat livré sur l'autre rive. Avant que les sapeurs et moi eussions combiné une nouvelle traversée, en augmentant l'équipage du bac aux dépens du nombre des hommes transportés, il s'écoulait un temps assez long pendant lequel aucune nouvelle ne pouvait passer de moi sur l'autre rive, ni de l'autre rive vers moi. Et cependant, dans l'état de fièvre où j'étais, ma pensée cessait d'être le froid produit habituel de ma tête. Je sentais tout à la fois le battement précipité de mes pensées et de mes hypothèses dans le cerveau et celui de mon sang dans les tempes, de sorte que je commençais à n'envisager le combat qui se livrait au delà du fleuve qu'en exagérant démesurément ses proportions et l'importance de ses péripéties. Les forces de l'ennemi me paraissaient plus grandes, notre situation plus critique qu'elle ne l'était en réalité. Ma tête commençait à travailler fiévreusement, cherchant une planche de salut ou une solution. Il me parut qu'il n'y avait rien à attendre de ce transport de mes troupes sur la rive droite de la Vistule.

Tout passage sur la rive où je me trouvais moi-même diminuerait les forces réunies sur l'autre rive et accroîtrait le danger pour l'arrière-garde. Celle-ci serait alors trop faible et pourrait facilement succomber sous des forces supérieures, sans moyens de passage rapide. Je me mis fiévreusement à passer en revue les diverses éventualités qui pouvaient se présenter, et je résolus de me rendre le plus vite possible sur l'autre rive, sans me laisser arrêter par la pensée que je rompais ainsi toute communication téléphonique directe avec le général Korda.

Pendant ce temps, le combat se prolongeait; sous mes

yeux le bac se frayait lentement un passage vers l'autre rive, essayant de remonter le courant du côté d'Opatowiec, mais il était entraîné au loin dans la direction de Winiary. Le combat, à en juger par le bruit de la lutte, s'était tu sur les hauteurs de Winiary, et maintenant, à la tombée de la nuit, il reprenait avec une nouvelle force, se déplaçant vers moi, de l'est à l'ouest, et prenait, semblait-il, Opatowiec pour objectif.

« Ils ont tourné le flanc gauche de Wyrwa, pensai-je, ils veulent le précipiter tout droit dans la Vistule! »

Quelques batteries se mirent à tirer avec fureur sur Opatowiec qui, au milieu du crépuscule, se dessinait nettement sur la rive élevée opposée. Au delà d'Opatowiec apparut une vive lueur accompagnée de tourbillons de fumée.

Ce doit être Ksany qui brûle, dit en soupirant et en se signant un passeur qui se tenait non loin de moi et qui, fatigué, avait été laissé là pour se reposer,

Je jetai les yeux sur ma carte et je venais de prendre une décision quelconque, quand, sur la hauteur la plus élevée où se dressait le manoir de Winiary, j'entendis crépiter la fusillade avec une fureur étrange. Chaque coup atteignait mon cœur et ma tête enfiévrés.

— « Fini, pensai-je, ils approchent du fleuve. »

Le crépitement d'une mitrailleuse retentit un instant, puis de nouveau la fusillade. Les canons se turent complètement, comme satisfaits d'eux-mêmes et de leur œuvre. Je cessai totalement de distinguer de quel côté venaient les coups, la région où la fusillade était conduite avec calme et régularité; était-ce de notre côté ou du leur? Je perdis le rythme et la cadence du combat. Il me sembla que dans ce coin de Winiary, sous les yeux noyés de larmes du grand chef, l'ennemi fusillait nos lignes de tirailleurs qui se retiraient presque sans défense. J'entendis les coups de fusil éclater de plus en plus près de Winiary, mais pas à Winiary même; ils éclataient avec une violence redoublée, me semblait-il. Enfin, au crépuscule, tout se tut. Mes mains tombèrent d'impuissance.

« Fini, pensai-je. Mais comment? Opatowiec est encore à nous. Pendant la nuit, les Moscovites n'attaqueront pas; nous pouvons profiter de la nuit. » Je décidai aussitôt, en envoyant le dîner à tous les diables, de passer sur l'autre rive. Même si nous avions perdu

quelque chose, nous pouvions tout réparer pendant la nuit. Je vis le ponton emporté vers l'aval, du côté de Winiary, puis un peu plus tard, disparaître vers notre rive, dans les ténèbres de la nuit tombante. J'attendais impatiemment, en me promenant de long en large, des nouvelles du combat. Enfin, après une longue attente, je vis surgir des ténèbres le bac avec les hommes. Les passeurs et les sapeurs respiraient bruyamment, tandis qu'un officier se précipitait vers moi pour me faire son rapport.

— « Citoyen Commandant! dit-il, en saluant, Winia-
 « ry est perdu. Wyrwa s'est retiré par la rive du fleuve.
 « Le premier bataillon est vers Ksany, le reste est ras-
 « semblé à Opatowiec. Aux environs d'Opatowiec pas
 « d'ennemi; nous essayons de nous relier par des pa-
 « trouilles; mais au moment où je suis parti, il n'y avait
 « de nouvelles précises ni sur le dispositif de nos for-
 « ces, ni sur les pertes. La nuit est très noire. Là-bas, on
 « attend des ordres. »

— « Quels ordres? morbleu! bougonnai-je, puisqu'il
 « n'y a pas de liaison assurée. Il faut reprendre Winiary
 « et le plus vite possible. Pourquoi Wyrwa s'est-il replié?
 « Est-ce qu'il a eu peur des canons? Quoi ? »

L'officier, embarrassé, ne savait que répondre, inquiet de ma colère.

« Je vais aller moi-même à Opatowiec, m'écriai-je;
 « qu'on ne fasse pas passer les hommes maintenant!
 « Qu'on amène les chevaux de l'état-major! »

On se mit à supputer combien on pourrait embarquer de chevaux sur les pontons. Les sapeurs me prièrent de laisser les chevaux et de ne pas les emmener sur l'autre rive. On craignait spécialement pour mon alezan qui était sur l'œil et qui pouvait se blesser ou blesser quelqu'un, en ruant de peur sur le ponton. J'étais furieux.

« Alors, il faut encore que j'aille à pied pour vous faire plaisir? » murmurai-je. Mais je reconnus la justesse de leur raisonnement. Pendant la nuit, ce n'était pas facile, en effet. Mon alezan attendrait le jour. Mais il était dit que je ne passerai pas cette fois encore sur l'autre rive. J'entendis des voix à ma recherche.

« Wo ist der Herr Kommandant? » dit une voix en

allemand. « Où est le Commandant? » demanda en polonais une autre voix.

On semblait me chercher parce qu'une dépêche était arrivée pour moi et m'attendait à Ujscie Jezuickie à la station téléphonique. Un instant après j'y étais. La dépêche était du général Korda. Il m'informait simplement que toute sa proposition tombait à l'eau, car le projet était remis à plus tard et le lieu du passage changé. Une sorte de fureur s'empara de moi. J'avais travaillé toute la journée comme un bœuf, j'avais exposé tout mon détachement à des pertes absolument inutiles! Toutes nos conversations n'avaient été que du « bavardage autrichien » (1). Mon sang enfiévré me monta à la tête. Une haine s'empara de moi, faite d'humiliation et de rage.

« Tas de s...! » m'écriai-je furieux! et je jetai la dépêche par terre.

Ce geste fit impression. L'étroite chambrette se vida. Il ne resta près de moi qu'un de mes officiers et un gradé téléphoniste, qui me regardaient d'un air de commisération. J'étais perplexe et dégoûté, et de moi et de tout le monde.

— « Mon Commandant, dit le téléphoniste en polonais, pourquoi ne donne-t-on pas des pontons à mon Commandant? Cela nous semble drôle. Vous êtes là à vous éreinter à ce passage, quand nos pontonniers de Cracovie sont là tout près! »

— « Quels pontonniers? demandai-je. »

— « Mon Commandant, dit-il, n'a qu'à ordonner. Là, sur le Dunajec, se trouve le bataillon de pontonniers de Cracovie. Ils n'attendent que votre ordre pour vous prêter main forte. Korda est parti on ne sait où, et maintenant il n'y a personne au P.C. de la division. Mon Commandant peut y aller, conseilla-t-il, presque gaîment. Ils feront vite ce que mon Commandant voudra. »

— « Comment, Korda n'est pas là? m'écriai-je, et qui donc commande? »

— « Mon Commandant, me confia-t-il, ils ne veulent pas aller au delà de la Vistule. Vous y creverez tous. Il y a non loin d'ici le Commandant d'une brigade de la 7^e Division. C'est un vieux général. Il vaut mieux que

(1) Expression courante, synonyme de : stupides balivernes.

« mon Commandant téléphone directement au Commandant des pontonniers. Ils viendront, ils me l'ont dit eux-mêmes » et il devenait de plus en plus pressant.

Par entêtement et par dépit, je demandai à la fin où était ce vieux général et je décidai de monter immédiatement en auto pour aller le trouver. Je pris mon revolver, l'examinai attentivement, puis je le mis dans la poche de ma culotte et je sautai avec mon aide de camp en auto. J'étais décidé à user même au besoin de la force pour obtenir immédiatement l'ordre d'envoi des pontonniers à Opatowiec à ma disposition.

Le P. C. du général Legay n'était pas loin. Je tombai là comme une bombe. L'officier d'ordonnance essaya de me retenir, en me disant que le général et son officier d'état-major étaient déjà couchés. Je me fis néanmoins annoncer immédiatement. C'était pour une affaire urgente et je demandais à voir le général tout de suite, même au lit. Au bout d'un instant, j'entrai dans la chambre à coucher.

Le général Legay, que j'ai rencontré plusieurs fois pendant la guerre et qu'avant cette visite j'avais vu à cheval à Checiny, m'avait laissé le souvenir d'un homme sympathique, d'un grand courage personnel, le type du « vieux troupier » (1). En relatant ci-après la scène comique à laquelle j'assistai, je n'ai nullement envie d'attenter en quoi que ce soit à sa mémoire. Du reste, le comique de la situation avait éloigné toute pensée de grossièreté et de violence de ma part, comme j'en avais l'intention. On dit, avec raison selon moi, que « le rire soulage » (2). Au moment où j'entrai dans la petite chambre à coucher, à peine éclairée, j'eus de la peine à étouffer un éclat de rire.

Ce qui me sauta aux yeux tout d'abord fut deux larges lits placés à côté l'un de l'autre, des lits conjugaux. A côté des lits, deux tables de nuit qui remplissaient presque le reste de l'espace libre. Sur l'une des tables de nuit brûlait une bougie qui éclairait faiblement la chambre. Sur les lits, en chemises de nuit, étaient assises deux formes : près de la bougie, sur son séant, une forme que l'on pouvait difficilement prendre pour le général.

(1) En français dans le texte.

(2) *Idem.*

Comme le général avait la moustache rasée, il avait plutôt l'air de quelque vieille commère osseuse et sèche, aux yeux hébétés et indifférents. Sur l'autre lit, également en chemise de nuit, était assis l'officier d'état-major, un jeune homme aux fines moustaches. Il n'avait pas son uniforme et ressemblait par conséquent à un jeune gars; il fixait sur moi des yeux effrayés. C'était aussi comique que si j'avais surpris un couple mal assorti, juste au moment psychologique. En tout cas, je constatai qu'il n'est pas toujours sans danger pour l'autorité d'un général de donner des ordres en chemise de nuit.

L'affaire passa comme une lettre à la poste; après un très court exposé de la situation, le général ordonna tranquillement à l'officier de s'habiller et, s'excusant poliment, il me pria de l'attendre un instant dans une autre chambre. Effectivement, il ressortit aussitôt et vint à moi en me faisant mille excuses; il avait enfilé son pantalon de général. Quant à l'officier d'état-major, il endossa rapidement son uniforme et entra en finissant de boutonner sa tunique. Le général s'empressa de donner devant moi, par téléphone, les ordres nécessaires aux pontonniers et, sur ma demande, en fit faire une copie écrite. Il me dit qu'il ne voulait pas se mêler de ce qui avait été convenu entre moi et son supérieur, et que c'était pour cela qu'il mettait les pontonniers entièrement à ma disposition pour toute une journée, en ajoutant, qu'à son avis, le mieux était de ramener tout mon monde sur la rive droite et d'abandonner complètement Opatowiec et les environs.

Je bondis dans mon auto pour revenir sur les bords du fleuve. Je décidai de passer le plus tôt possible sur l'autre rive. Je donnai des ordres aux pontonniers et je me trouvai enfin à Opatowiec.

Tous les renseignements concordaient pour démontrer qu'il serait très difficile de nous maintenir pendant la journée du lendemain aux abords d'Opatowiec. Nous avions perdu Winiary. Wyrwa l'avait évacué sans pertes, ce qui me rendait furieux. Notre plus énergique résistance avait consisté en un combat livré aux environs de Ksany, où nous avons conservé le terrain sur la ligne de nos postes. Comme pertes, quelques blessés et 8 tués, presque tous appartenant à un seul poste, le plus vigoureusement attaqué. Les quelques hommes res-

tants, sous les ordres du sous-lieutenant Mlot-Fijalkowski, s'étaient multipliés furieusement, malgré les pertes qui avaient réduit l'effectif du poste de moitié, et avaient tenu fidèlement jusqu'au soir, moment où les Moscovites s'étaient retirés.

Je donnai l'ordre de ramener tout le monde sur l'autre rive, je fixai le tour de départ des bataillons et je déclarai que je passerais le dernier. Je craignais énormément que le passage ne se prolongeât jusqu'au jour et que la petite arrière-garde, qui devrait se retirer la dernière, ne fût obligée de manœuvrer de façon à se replier plus en amont pour effectuer son passage. De Winiary, en effet, le fleuve était entièrement visible jusqu'au point de passage d'Opatowiec inclus, et ce n'est que vers Ujście-Jezuickie et plus en amont qu'il disparaissait aux yeux des observateurs postés, comme je le prévoyais, depuis le matin, sur la hauteur de Winiary. Le feu de l'artillerie pouvait, par suite, être facilement dirigé sur les bacs et les pontons d'Opatowiec.

Le passage sur pontons commença de nuit. Les sapeurs de Cracovie étaient joyeux de travailler avec les chasseurs. Il était évident qu'ils se plaisaient avec nous; ils sentaient tous en nous des amis, de véritables camarades. Mon cœur battit un peu plus vite. Les pontons, poussés par les bras robustes des Cracoviens, qui maniaient dans l'eau leurs longues rames, glissaient sur le fleuve d'un mouvement calme et égal, sans le grand effort que nous avions dû fournir auparavant, en manœuvrant des bacs primitifs. La Vistule, si étrange depuis qu'elle avait débordé, semblait maîtrisée. L'effroi qu'elle inspirait avait disparu, et les deux rives, qui semblaient auparavant deux camps ennemis, deux « Feindesland », étaient maintenant facilement et rapidement reliées par un instrument technique adéquat : les pontons.

A ma tête enfiévrée affluaient instinctivement des pensées mauvaises : « Tas de brigands! pensai-je, ainsi donc ces magnifiques pontons étaient là, tout près, qui m'auraient été si utiles pour faciliter toutes mes opérations audacieuses sur la Vistule et la Nida. Mais non! Ce sont les mêmes brigands, pensai-je, qui ont brûlé les ponts par frousse, et tandis que nous, chasseurs, nous payions d'audace, eux donnaient l'ordre de trouser nos bacs pourris pour mieux nous perdre. Ils ont fini, de mauvaise

grâce, par laisser à ces idiots de chasseurs des pontons pourris. Bah! qui sait? Peut-être que c'est nous qui étions, dès Kielce, pour ces bandits, ces « Ruthenen aus Feindesland » peu sûrs que regardait de travers et que redoutait le défenseur du pont brûlé de Szczucin. Peut-être que leur intention était tout simplement de nous perdre, en nous jetant en pâture à un ennemi supérieur en nombre et en nous refusant constamment tout appui technique. Ces pontons qui étaient si près de nous pourraient bien en être la preuve. »

Cependant, malgré la rapidité avec laquelle les pontons glissaient sur les flots de la Vistule, ils avaient un défaut, celui de ne pouvoir emporter chaque fois qu'un nombre d'hommes relativement restreint. Le travail allait vite, mais le temps aussi passait vite. Je regardais ma montre avec effroi, debout sur la rive du fleuve, où devant mon verre de thé, dans la cabane où j'étais pour me réchauffer un peu, je ne pouvais arrêter les aiguilles. A l'approche du jour mes inquiétudes commencèrent; je m'attendais à entendre des coups de canon, dès qu'il ferait clair. Nos arrière-gardes devaient nécessairement, par suite de leur faiblesse, céder du terrain en se rapprochant de plus en plus d'Opatowiec et l'ennemi recouvrait à chaque instant davantage la liberté de ses mouvements. Je décidai que l'on embarquerait sur l'avant-dernier ponton nos huit camarades chasseurs tués, et que je prendrais place sur le dernier ponton avec la dernière patrouille. Je résistai à toutes les objurgations, je voulais me réserver l'honneur du record de l'audace dans les premiers combats livrés par les chasseurs.

L'aurore pointait et nous n'étions pas encore prêts. Il restait encore de petits groupes, les dernières patrouilles envoyées sur Opatowiec, qui ramenaient les huit cadavres dans leurs vestes de chasseurs ensanglantées, plus moi et mon entourage.

En arrivant sur la berge, j'épiais constamment du coin de l'œil, à ma gauche, les hauteurs de Winiary, attendant, d'un moment à l'autre, un signal pour interrompre le passage et ramener les pontons plus en amont. Les minutes succédaient aux minutes, les pontons se détachaient les uns après les autres de la rive, notre groupe d'arrière-garde diminuait de plus en plus. Je

regardai le fleuve. Comme satisfait de nous avoir joué un tour, il commençait à diminuer, c'était visible sur la berge. Je jurai affreusement.

Enfin, il ne resta sur la berge que la dernière patrouille, montant la garde près des cadavres des camarades, moi et mon entourage. Je regardai encore une fois vers Winiary et je levai les yeux au ciel. Le soleil se levait paresseusement à l'horizon vers l'est, un vent froid soufflait du fleuve, augmentant mes frissons de fièvre. Winiary était muet. Mes combats audacieux de la Vistule et de la Nida avaient pris fin. Sur un ponton voisin on embarqua les corps des chasseurs, tandis que nous montions l'un après l'autre dans un autre. Je poussai un profond soupir quand je sautai le dernier sur le ponton. Un instant après, nous accostions sur l'autre rive, où m'attendait une automobile. Je partis pour Greboszow, découragé, affaibli, dévoré de fièvre.

A Greboszow, à la cure hospitalière, on me mit immédiatement au lit. Le curé, un prêtre solide et jovial, vint me prier de lui permettre de faire porter dans son église toutes les lances cosaques recueillies sur le champ de bataille. J'y consentis avec plaisir. Je demandai par contre que l'on enterrât les tués au cimetière de l'église. Je passai le commandement à Sosnkowski et je fis prévenir le docteur. Celui-ci me palpa, m'ausculta, prit ma température, secoua la tête comme tous les docteurs et finit par déclarer que j'avais une simple influenza, mais qu'il estimait nécessaire de me faire évacuer sur Cracovie. Je discutai, le docteur tint bon, je l'engueulai. Il sortit en murmurant entre ses dents. Je me sentais bien dans mon lit. Ah! il y faisait meilleur que sur la berge! tout mon corps était brûlant de fièvre, mes membres étaient accablés par la nuit d'insomnie : j'entendais bourdonner à mes oreilles un bruit agréable, comme d'habitude quand j'ai la fièvre. Je refusai de penser à rien et je fermai les yeux. On m'apporta du thé chaud et on me laissa la paix.

J'entendais derrière la cloison les officiers chuchoter, en marchant sur la pointe des pieds; sur le balcon, derrière la fenêtre, deux grosses voix discutaient médecine.

— « Le mieux, disait la grosse voix du curé, serait de lui préparer un bon grog lithuanien, bien chaud et de le couvrir de fourrures. Demain il aura les jambes en

coton, mais après-demain il enfourchera son alezan. »

— « Le cœur est faible, répliquait de sa voix de basse le docteur; il vaut mieux ne pas lui donner de l'alcool, il faut l'évacuer sur Cracovie. »

Ces voix me retentissaient dans la tête et me pilonnaient le crâne. J'avais envie de leur crier d'aller plus loin se quereller au sujet des soins à me donner. Mais de nouveau on agitait sur le balcon la question des obsèques. Je fis un geste d'impatience et mon cerveau fut assailli une fois de plus de pensées rageuses et mauvaises, provoquées par mes premiers combats. Je ne pouvais pas m'arracher aux épreuves des derniers jours. Ma tête brûlante de fièvre, et qui n'était plus maîtrisée par le sentiment du devoir et de la responsabilité, cessait de fonctionner correctement.

« Ah! tu les as, tes combats! pensai-je, tes combats sur les rivières polonaises. Comment les trouves-tu? Ça commence bien? Quoi? »

« Rivières stupides, me disais-je. Cette Vistule toute grise, toute plate! Et cette stupide Nida! Elle que Zeromski appelait, dit-on, « la rivière fidèle » (1). Elle se prélassait paresseusement dans la fange, c'est son duvet à elle et elle est fidèle. Mais à qui? A sa fange, sans doute! Et enfin le Dunajec, le seul fleuve mâle de la collection. Qu'est-ce qui lui a pris de se fâcher? Pourquoi a-t-il eu la fantaisie de briser les chaînes de ces deux bonnes femmes de rivières paresseuses, pour nous jouer un mauvais tour? Tout cela est stupide! »

Et je me souvenais de mes excursions dans le Tatra, où le Dunajec prend sa source et d'où maintenant dévalaient ses eaux torrentueuses. A ce trio de rivières se joignait inconsciemment dans mon esprit un quatrième compagnon, le Poprad, la plus drôle des rivières que je connaisse. J'ai plus d'une fois réfléchi à ce monstre hydrographique. Il naît sur le versant sud du Tatra et descend gaîment dans la vallée vers le sud, comme tous les torrents du sud des Carpathes. Il devrait donc, comme eux, se jeter dans le Danube. Mais non; il retourne d'une façon cocasse vers le nord, perce orgueilleusement les montagnes, comme s'il soupirait

(1) Allusion au roman célèbre de Zeromski intitulé : *la Rivière fidèle*, et ayant trait à l'insurrection de 1863.

après la Vistule. « Quelle est donc cette rivière idiote qui, contrairement à la nature, passe à travers les montagnes? Puis le voilà qui vole comme un possédé, et qui, contrairement encore à toute logique, perd son nom à Nowy-Sacz, et va se jeter dans le Dunajec, alors qu'il est plus long que lui, plus puissant et plus vivant! Qu'est-ce qu'un pareil chevalier qui commence par percer les montagnes pour pouvoir jouer, à moi et à mes chasseurs, un mauvais tour au cours de ces combats? Eh bien! non! Les pluies étaient uniquement destinées au Dunajec et ce sauvage et étrange Poprad ne serait alors que mon symbole et celui de mes chasseurs. » Je fis un geste d'impatience.

De nouveau, derrière la fenêtre, le curé s'entretenait avec les officiers de la question des obsèques. Il réclamait encore ses lances cosaques, qu'il voulait accrocher dans son église, comme ex-voto des chasseurs, à côté des bannières de procession, pour embellir le sanctuaire divin. *Raritas!* Et mon esprit volage m'emporta ailleurs. Dans de « petites tranchées bien peaufinées », un enseigne d'Orcha, Kmiciel (1), portant sur son cœur l'image d'une arrière-cousine à moi, Olenka Billewiczowna, élève au-dessus de sa tête un Lapon « qu'il tient par la nuque » en demandant à sa Majesté le roi de Suède de lui en faire présent. Et pourquoi? Pour le fumer aussitôt et le suspendre entre les autres *raritates* dans l'église paroissiale d'Orcha, où pend déjà un œuf d'autruche!

« Ah! dis-je en souriant, en voilà assez de ces fantasmagories! »

Dans ma chambre entraient une députation d'officiers ayant à sa tête Sosnkowski et dont faisait partie le docteur Ruppert.

Ils me déclarèrent qu'ils venaient me prier de ne pas m'opposer aux désirs de tous et de partir pour Cracovie; car ils ne voulaient pas assumer la responsabilité des suites de mon influenza, dans le cas où je n'y consentirais pas. Tout m'était désormais indifférent. Je marchandai pour le principe, et je cédai. Quelques jours après, je fus évacué sur Cracovie en auto.

Ici se terminèrent pour moi mes premiers combats où

(1) Héros du fameux roman de Sienkiewicz : *Le Déluge*, sur les invasions suédoises en Pologne au XVII^e siècle.

je crois avoir beaucoup fait, par ma hardiesse de décision et d'exécution, pour amener notre entourage autrichien à nous accorder, à moi et à mes chasseurs, l'estime due à des soldats.

ULINA MALA

Fin Octobre 1914, l'armée du général Dankl se repliait des environs de Deblin. Elle n'avait pas été battue, du moins nous qui étions vers Laski, nous n'avions pas eu cette impression, et cependant elle retraitait comme une armée battue qui cherche son salut dans une prompte retraite, en mettant entre elle et l'ennemi le plus de distance possible. Deux fois, nous fîmes halte sur des positions, vers Brzechow et Gora, mais seulement pour échanger quelques coups de fusils avec l'ennemi et continuer ensuite notre retraite, sous le couvert de la nuit. Souvent placé à l'arrière-garde de la 46^e Division de Landwehr, n'ayant en réalité derrière moi qu'un ennemi peu pressant, je m'expliquais cette retraite précipitée, analogue à celle qui suit un désastre, par une défaite sur d'autres fronts, une bataille perdue, qui avait découvert une de nos ailes et qui nous chassait précipitamment vers l'ouest. Des bruits vagues couraient à ce sujet entre officiers Autrichiens : c'était Przemysl de nouveau assiégée, c'était la Galicie centrale occupée par les Russes, c'était, dans les Carpathes, des attaques désespérées pour couvrir la Hongrie, c'était enfin les Allemands battus vers Lodz et Lowicz et se repliant vers leurs frontières.

Le chaos des conjectures sur la situation militaire était encore accru par une mode spéciale à l'armée autrichienne. Elle consistait à vouloir se faire plus grand que les autres, en gardant pour soi des renseignements indispensables à l'intelligence des ordres et de la situation, renseignements que l'état-major ne communiquait à personne, Dieu l'en préserve! de peur de diminuer son autorité aux yeux des profanes.

Le résultat de cette « Grossmacherei » spéciale, si je puis m'exprimer ainsi, était de répandre dans la troupe

des histoires sans nombre de revers, de défaites, à tel point que l'on se repliait à toute vitesse absolument comme si l'armée autrichienne avait été battue à plates coutures. Un instant, jusqu'à Gora près de Pinczow, je supposai que nous marchions sur Cracovie. Je dirigeai même dans cette direction tous nos bagages et convois lourds, avec ordre de dépasser tous les convois autrichiens, et de presser la marche pour aller s'établir le plus vite possible en cantonnement, quelque part dans les environs de Cracovie.

Je voulais ainsi éviter la perte de nos bagages et leur mélange en marche avec les convois de toute l'armée, convois que nous avons heureusement rejoints non loin de Pinczow. Une idée traversa mon esprit comme un éclair; au bout de quelques jours peut-être de retraite dans cette direction, nous serions à Cracovie. Là, pensais-je, réunis aux malades, aux convalescents et aux traînards de toute espèce, nous serions affectés à la défense de notre base, celle d'où nous étions partis pour la guerre. Même si notre tentative pour créer une armée polonaise devait mal finir, elle aurait là un théâtre historique approprié.

Mais non! A partir de Gora, la retraite, tout aussi précipitée, s'orienta franchement à l'ouest et non au sud-ouest sur Cracovie. Nous marchâmes droit sur Miechow, ou plutôt un peu plus au nord, vers Antolka. Ici, pour la deuxième fois, pendant la guerre, je me rappelai Langiewicz et l'époque où, déjà dictateur, il s'était mis en marche des environs de Cracovie, par ce même Antolka vers Chrobrze, sur la Nida, pour finir tristement dans les bois de Grochowiska son œuvre fulgurante, presque d'opérette, consacrée à la création d'une armée polonaise. Je fus assailli de pensées tristes et sombres; je sentais que mes subordonnés étaient eux aussi en proie à une dépression morale qui l'emportait sur tout autre sentiment.

A Antolka, nous reçûmes l'ordre de continuer à retraiter jusqu'à Wolbrom et Krzywoploty. Dès lors, Cracovie passait pour nous à l'est et tout espoir de lutte et de combat sous les murs de Cracovie s'évanouissait entièrement. Nous marchions vers le bassin de Dabrowa. Qui sait? demain peut-être, nous serions aux frontières du Royaume. Les facétieux de mon état-major fixaient

déjà en terre étrangère l'emplacement du premier P. C. de la brigade.

La marche sur Wolbrom fut très pénible. Nous devions former l'avant-garde de la 46^e Division. Le petit nombre de nos cuisines roulantes, le peu d'habitude de nos hommes à se lever de grand matin et à procéder à toute la cuisine des préparatifs de départ matinaux, firent que nous partîmes en retard, ce qui me valut des conflits désagréables dès le début de la marche. La route était littéralement inondée de convois se repliant en désordre. Le commandant de la brigade qui devait marcher derrière moi roulait des yeux furibonds et m'informa qu'il allait se plaindre au général de division. Entre mes « tringlots » et les tringlots autrichiens, notre retard donna lieu, à maintes reprises, à des disputes telles que de part et d'autre on recourait aux armes pour se frayer un passage. Les convois avançaient péniblement, au milieu des cris et des jurons proférés dans toutes les langues possibles. L'artillerie et les pièces à munitions se frayaient un passage de vive force grâce à leur masse et à l'effronterie de leurs conducteurs.

L'infanterie et les mitrailleuses s'intercalèrent entre les convois et l'artillerie. En un mot, à partir du moment où les troupes butèrent sur leurs propres convois, la retraite dégénéra en une fuite désordonnée où chacun n'avait qu'une préoccupation : passer le premier pour s'éloigner le plus vite possible de l'ennemi.

De cette atmosphère se dégageait en conséquence un sentiment d'énervement qui augmentait, cela va sans dire, les frottements de la machine de guerre. Mes bataillons s'infiltrèrent sans ordre, comme ils purent, dans ce fleuve d'hommes, de chevaux et de voitures. En particulier mon convoi se fractionna en plusieurs tronçons sans cohésion, emportés par ce fleuve qui s'écoulait vers Wolbrom. Parfois même on voyait des voitures marcher isolément, séparées de leur unité par une file de voitures appartenant à d'autres unités, ce qui provoquait naturellement le mécontentement du chef de convoi intéressé et de ses subordonnés.

Pour éviter la cohue de la grande route, où les voitures avançaient sur deux rangs, dans un désordre indescriptible, je pris un sentier latéral et avançant la troupe, je piquai sur Wolbrom. Du haut d'une colline,

je finis par apercevoir la bourgade. Dans la rue étroite, on voyait maintenant s'engouffrer, au milieu de mille difficultés, voitures et canons. Ah! nous n'y arrivions pas seuls. De partout du nord-est, affluaient d'autres convois, d'autres voitures, d'autres canons. Bientôt devant la bourgade, sur une immense étendue, les chemins, les sentiers même furent envahis par une file ininterrompue de voitures essayant de pénétrer dans Wolbrom. C'était une véritable orgie : cris, jurons, disputes à qui passerait le premier, coups assésés sur le chanfrein des chevaux qui barraient la route, interpellations, bref un enfer auquel je refusai de mêler mes hommes. Je prescrivis en conséquence d'arrêter et de ranger les légionnaires et leurs voitures sur le côté du chemin à l'entrée de Wolbrom. Un vent froid d'automne soufflait, j'ordonnai de faire du feu, en attendant que le flot se soit entièrement écoulé; à ce moment, nous n'aurions pas à lutter pour nous faire faire de la place, et nous pourrions passer tranquillement et en ordre; mesure d'ailleurs nécessaire pour un autre motif : le désir de rassembler tout ce qui nous appartenait, de manière à ne pas perdre au milieu du désordre et de la cobue les voitures isolées égarées dans le reste du convoi.

Je ne voulais me mêler en aucune façon à toutes ces disputes. J'en avais par-dessus la tête de ces éternelles et incessantes querelles avec les troupes autrichiennes du 1^{er} Corps auquel on m'avait accroché et avec lequel j'avais fait toute l'opération de Deblin. Tandis que j'attendais à l'entrée de Wolbrom, je repassai dans ma pensée toute notre histoire jusqu'à ce jour. .

Quand le 6 Août 1914 j'étais entré en guerre avec mes chasseurs et que je m'étais porté sur Kielce, les relations des troupes polonaises en voie de formation et des troupes autrichiennes n'avaient pas été suffisamment définies entre l'état-major autrichien et moi. J'en avais profité pour inculquer à mes jeunes soldats, tout de suite, dès le premier pas, le plus d'ambition, d'honneur, d'amour-propre possible et pour développer en eux les sentiments d'indépendance envers l'étranger et de fierté à se considérer comme le premier embryon de l'armée polonaise.

Ces sentiments donnèrent naturellement naissance à une haute conception du devoir, qui s'imposait à eux, de

ne rien faire pour abaisser aux yeux des troupes autrichiennes, et *a fortiori* à nos propres yeux, l'étendard que je m'efforçais dès l'abord de porter le plus haut possible. Dans les premières semaines de la guerre, les circonstances furent extraordinairement favorables à mes desseins. A Kielce, nous nous trouvâmes dans une partie du théâtre de la guerre particulièrement calme; quelques formations du deuxième ban de la levée en masse y stationnaient, qui forcément ne pouvaient avoir grande envie d'affirmer leur supériorité sur nous. Je réussis d'ailleurs rapidement à développer, d'une part, les organismes militaires, et, d'autre part, les institutions politiques et administratives. Je créai de la sorte une foule de faits accomplis, exécutés de notre propre autorité, ce qui non seulement obligea à compter avec nous, mais encore eut pour effet, aux yeux de l'armée en voie de formation, de multiplier par un coefficient extérieur, si l'on peut ainsi parler, les sentiments de fierté nationale et d'ambition militaire, dont je voulais faire la base du moral du soldat polonais.

A Kielce, la plus grande ville de la partie sud du Royaume, mon P.C. était installé au palais du gouverneur, au siège de l'ancienne autorité supérieure, alors que les chefs autrichiens et allemands avaient le leur n'importe où dans la ville. D'autre part, les bataillons occupaient les principaux bâtiments d'Etat et l'armée polonaise y était le plus largement représentée. Ces deux ordres de faits stimulaient nos sentiments de fierté et nos espoirs de développement.

Le premier choc, choc grave et très douloureusement ressenti par la troupe, fut le pacte conclu par le Comité National Suprême (N.K.N.) avec le G.Q.G. de l'armée autrichienne, au sujet de la formation des Légions Polonaises sous les auspices du N.K.N. Les stipulations de ce pacte faisaient de nous une partie intégrante de l'armée autrichienne; nous étions assimilés à la levée en masse, au landsturm autrichien et subordonnés organiquement au Ministère de la Landwehr. Les commandants des Légions furent choisis parmi les officiers autrichiens d'origine polonaise, n'ayant rien de commun avec des formations militaires comme les chasseurs.

Je ne veux pas discuter ici les motifs politiques qui firent agir le N. K. N. ni les raisons qui me poussèrent à

intervenir, ce n'est pas le but de cette esquisse. Qu'il me suffise de dire que ce pacte ébranla jusqu'en ses fondements la base sur laquelle j'édifiais le moral du nouveau soldat polonais. Il nous faisait perdre provisoirement notre situation primitive mais seulement en principe, puisqu'on m'avait laissé la liberté de continuer mon œuvre d'organisation. D'ailleurs, je ne fis pas grand cas de ce pacte; mais les conséquences s'en firent sentir dans toute leur ampleur, quand nous fûmes rattachés au 1^{er} Corps de Cracovie, pendant l'offensive sur Sandomierz et sur Deblin.

Les rapports des Autrichiens avec nous étaient, du haut en bas, généralement hostiles et méprisants; dans les circonstances les plus favorables, ils affectaient un caractère de protection dédaigneuse, ce qui donnait lieu à d'innombrables frottements et à des avanies sans nombre, et jusqu'à de très fréquentes humiliations. J'eus même quelques scènes avec l'état-major du Corps d'armée; aussi l'habitude de nous traiter en « bête noire » (1) devint-elle la règle absolue. Cette façon de faire était d'autant plus pénible qu'elle se produisait dans un corps polonais, le corps de Cracovie. Il comprenait, il est vrai, une infinité de Tchèques, spécialement dans tous les services de l'arrière, et c'est avec eux que les rapports étaient le plus tendus. Partout et toujours ils faisaient étalage de leur autorité, de leur situation privilégiée comme unités de l'armée permanente, par rapport à la « bande » que nous étions. Après la bataille de Deblin, où mes bataillons eurent à Laski une magnifique attitude, ces avanies furent d'autant plus insupportables, qu'elles blessaient non seulement nos sentiments de dignité nationale mais encore notre fierté de soldat. Or, dans la retraite, ces avanies ne firent que se multiplier. J'en avais assez de cet enfer, j'étais excédé d'avoir à calmer sans cesse les nerfs justement irrités de mes officiers et de mes soldats. Je commençais à craindre les conséquences de la tournure que prenaient ces relations et qui pouvait, soit se traduire par une rixe ordinaire avec toutes ses suites, soit provoquer chez mes hommes l'effondrement de ce que je considérais comme la chose essentielle pour un soldat créé dans de pareilles conditions : sa fierté et son ambition.

-- (1) En français dans le texte.

Et c'est pourquoi, alors que, par une froide après-midi de novembre, je stationnais à l'entrée de Wolbrom en contemplant le tohu-bohu des voitures, des chevaux et des hommes qui se tassaient à qui mieux mieux pour entrer les premiers dans les rues de la bourgade, je me refusai à m'immiscer dans de nouveaux conflits, dans de nouvelles disputes entre mes hommes et leurs « collègues » de l'armée autrichienne.

Bientôt, autour des feux, un chant joyeux entonné par les soldats se fit entendre. Les troupes qui passaient, énervées, nous regardaient comme des fous ou prenaient notre gaieté pour une raillerie à leur adresse. Les officiers de mon état-major avaient réussi à mettre la main à l'entrée de la bourgade sur une chaumière, y avaient fait faire du thé et m'invitaient à m'y rendre. J'envoyai un officier vers le centre de la bourgade pour se rendre compte du mouvement de l'armée. Il revint en disant que ce qui se passait à l'entrée de Wolbrom n'était rien à côté de ce que l'on voyait sur la place. Là convergeaient les itinéraires de plusieurs colonnes et il s'y était produit un croisement de voitures et d'artillerie marchant dans une pagaye telle que la sécurité de la marche en était compromise. Quelques officiers d'état-major s'efforçaient d'ailleurs d'y mettre ordre.

« Nous avons le temps de nous amuser ! » pensai-je, en m'asseyant devant un verre de thé, et je me plongeai dans l'analyse des pensées qui m'obsédaient depuis longtemps.

Ces pensées étaient loin d'être folichonnes. Nous retrairions vers l'ouest, sans nous arrêter, avec une précipitation épouvantable. Nous avons déjà dépassé Cracovie, que nous laissons à l'est. La retraite qui se déroulait sous mes yeux prenait le caractère d'un désastre en raison des conditions mêmes de la marche. Il était difficile d'imaginer qu'une troupe, retraitant de la sorte, fût en état, le lendemain ou le surlendemain, de livrer bataille. Ils devaient bien le voir et le comprendre, les grands chefs, et s'ils acceptaient une manifestation aussi absurde de poltronnerie et de démoralisation, c'est qu'ils y étaient évidemment forcés par quelque autre motif. Donc, de toute évidence, s'il y avait bataille, elle serait livrée hors des frontières de la Pologne qu'on allait laisser submerger par les Moscovites.

C'était déjà la seconde tentative d'offensive manquée; elle se terminait par un désastre et par une retraite presque infâme, que rien ne motivait. Si l'on continuait de la sorte, demain ou après-demain, on aurait à défendre les abords de Breslau, de Prague ou de Vienne. Je ne pouvais encaisser cela! J'aurais préféré la mort à un pareil avenir. Ma tentative de créer le premier embryon d'armée polonaise pouvait échouer, je ne pouvais me résoudre à imiter Joseph Poniatowski et à mourir dans quelque Elster, sans même avoir au-dessus de moi un Napoléon, mais un Demus, un pygmée aux flûtes torses et un Kirchbach sec et hargneux (1). Puisque tout espoir de voir l'armée se développer était interdit, puisque l'Autriche n'aspirait plus, sans doute, qu'à terminer la guerre tant bien que mal, il fallait en finir nous aussi. Que le 1^{er} Corps de Cracovie aille défendre Prague, Vienne, Breslau ou Berlin, nous, chasseurs polonais libres, nous n'y prendrons pas part. Nous nous efforcerons de mourir avec honneur, mais c'est sur notre propre sol que nous mourrons.

Voilà quelles étaient mes pensées désespérées en entrant à Wolbrom, où dans les rues fangeuses on entendait résonner les fers des chevaux traînant après eux des fourgons, des canons, des caissons, des cuisines au bruit de ferraille. Je me rendais compte que j'allais faire un bond fantastique dans un avenir plein de vague et d'inconnu, et j'essayais de lutter contre cette impression, mais la fatigue physique et morale se faisait sentir. Assis sur un banc, je jetais des regards paresseux et hébétés sur la muraille en face de moi, me refusant à bouger de place. Mon épuisement général ne me prédisposait pas à un énergique effort de pensée. Ah! se reposer avant de rien décider, me reposer moi-même, faire reposer les autres avant de leur demander un nouvel effort. Mais où? Ici devant ce Wolbrom fangeux où demain peuvent apparaître les patrouilles russes? Mourir ici comme un traînard attardé dans la retraite? Mon âme se remplit de tristesse et pour moi et pour ceux que j'emmenais. Mourir oui! mais pas d'une façon aussi ridicule. C'est un Elster par trop baroque!

(1) Demus, chef d'état-major du 1^{er} Corps de Cracovie, notre principal persécuteur, me paraissait être un Juif tchèque d'origine. Kirchbach, commandant du 1^{er} Corps, était un Allemand teinté d'hakatisme (N. d. l'A.).

Une fois encore, je vois briller devant mes yeux les murs de Cracovie, d'où nous étions partis pour la guerre, où j'avais eu alors une sorte de pressentiment que ma vie, aussi bien que celle des gars que j'emmenais avec moi, allait subir un changement profond, une crise. A Cracovie? Oui à Cracovie! Ça, c'est une forteresse qui ne tombera tout de même pas en un instant, en un jour. S'il faut mourir, c'est là que notre hécatombe doit être consommée, c'est là qu'elle laissera une trace. Ce ne sera pas l'Elster, mais la Vistule. A Cracovie! ou encore plus loin à Nowy-Targ! Si réellement les Autrichiens se sentent battus au point de se replier à cette allure insensée, comme s'ils voulaient défendre dans quelques jours la Moravie ou la Bohême, l'ennemi doit nécessairement dépasser la Galicie tout entière. Et alors les environs montagneux d'accès difficile nous permettront de tenir là plus longtemps que partout ailleurs. Les montagnards nous aideront sincèrement. Puisque l'hécatombe doit être consommée, elle sera librement consentie et, en outre, elle sera plus scénique. Nous sommes déjà en novembre; les neiges vont venir formant partout d'étroits défilés faciles à défendre, même avec des forces restreintes! oui, il faut essayer de gagner cette région, voilà le devoir.

Une fois arrivé à cette décision, je respirai plus librement. Je me dis que, dès demain peut-être, je n'aurai plus à me traîner sur les routes, à me quereller avec le 1^{er} Corps de Cracovie bien aimé, à lutter « mit dem oesterreichischen clicanen-system ». Ma pensée se fit paresseuse; je regardai la carte. Aussitôt les difficultés surgirent devant mon esprit; il existe tout de même quelque part un ordre de marche sur Krzywoploty. C'est encore bien loin et le crépuscule ne va pas tarder à tomber. Wolbrom est sans doute trop grand pour y cantonner mon petit détachement si fatigué; il vaut peut-être mieux bien réfléchir avant de décider une chose aussi étrange; mais réfléchir ici, pendant cette sorte de halte, il n'y a pas moyen.

Un officier vint me rendre compte que l'arrière-garde autrichienne avait occupé la petite ville et que nous avions route libre. Je jetai, une fois encore, les yeux sur la carte et donnai mes ordres :

« Cantonnement à Lgota-Wolbromska! Le campement peut partir. Tel bataillon à l'arrière-garde; il

« fournira les avant-postes face à l'est. Départ une demi-heure après le passage des dernières fractions autrichiennes. »

Je sentis les yeux interrogateurs de Sosnkowski, de Kasprzycki et de Stachiewicz se poser sur moi. Lgota-Wolbromska était à quelques kilomètres à l'est de la ligne des avant-postes assignée à l'armée pour ce jour-là et naturellement encore plus loin de notre cantonnement de Krzywoploty.

Je pris Sosnkowski à part et je lui expliquai ma pensée :

« A partir de demain, nous retraiterons isolément; nous marcherons au sud-ouest vers Olkusz, où nous tomberons dans une région boisée; nous gagnerons les abords de Cracovie vers Krzeszowice. Nous nous retrouverons ainsi en Pologne et là, ou bien nous défendrons Cracovie ou bien nous gagnerons Podhale (1). Aujourd'hui très courte marche, pour laisser reposer un peu hommes et chevaux, car demain sera pour nous une rude journée; dans l'après-midi de demain, je m'attends à avoir la cavalerie russe sur le dos. »

Je n'eus pas besoin d'expliquer ma pensée plus longtemps à mon collaborateur le plus immédiat. Déjà, dans nos conversations en cours de marche, nous avions échangé nos idées quant au sort tragique qui nous attendait dans un avenir immédiat, lorsque nous serions en terre étrangère. Toute l'idée directrice qui avait présidé à notre départ pour la guerre ne s'évanouirait-elle pas dès que son fondement, le sol de la patrie, se déroberait sous nos pas?

Pour le moment, nous avons tous besoin de repos, et sans tarder. La bataille de Deblin (Laski) avait usé les nerfs et provoqué une violente fatigue physique. C'était la première fois que nous prenions part à une grande bataille moderne, la première fois que nous éprouvions sur nous-mêmes les effets d'un feu violent d'artillerie légère et lourde, la première fois que nous subissions de fortes pertes. Bref, ce combat de trois jours, avec des nuits sans sommeil, au milieu des froids de l'automne, réagissait nécessairement sur nous. Puis était venue la

(1) Région montagneuse située au sud de Cracovie.

retraite qui pesait de tout son poids sur l'âme du soldat et que la pensée de quitter la Pologne rendait plus déprimante encore. Enfin les relations inamicales que nous avions avec notre entourage, les longues marches, un travail fréquent à l'arrière-garde, travail qui épuisait encore plus les forces de l'homme, le manque de cuisines roulantes qui enlevait tous les jours au soldat un peu de sommeil, l'insuffisance de l'équipement, la saleté, les poux, tout cela éreintait terriblement les hommes. Je le ressentais parfaitement sur moi-même. Jamais de ma vie je n'ai dormi le jour. Même après des nuits presque blanches, j'avais de la peine à m'assoupir au cours de la journée, tandis que maintenant, il me suffisait de ne pas penser pour commencer à m'endormir, soit à cheval, soit parfois dans les postures les plus inconfortables. Ma saleté me dégoutait absolument, et la seule pensée de goûter un repos tranquille, ne fût-ce qu'un jour, était comme le rêve du paradis sur terre. Je prévoyais que l'exécution de la décision prise nous imposerait à tous, pendant quelques jours, une tension extraordinaire des nerfs et des muscles. Donc, avant tout, du repos avant le travail intensif !

Je sortis pour voir mes hommes. Les feux brûlaient gaiement, les chants et les éclats de rire retentissaient; on rencontrait des bandes de camarades revenant de la ville et rapportant des provisions, pain, pommes de terre. Sur la route, l'arrière-garde autrichienne défilait, ou plutôt les dernières patrouilles. C'étaient des Polonais de Tarnow et des environs. Quelques-uns s'arrêtaient près des feux et demandaient avec étonnement ce que nous faisons là, quand il ne pouvait y avoir derrière eux que des Cosaques. Ils recevaient de fières réponses de mes gars; les propos salés tombaient sur eux. Un vent froid, pénétrant, faisait cependant son œuvre. J'apercevais des visages livides, des yeux fatigués. Quelques-uns dormaient, pelotonnés sur eux-mêmes. Tout autour les sentinelles allaient et venaient. Je voyais que beaucoup de nos soldats se posaient les mêmes questions que celles qu'on leur avait adressées : « Pourquoi sommes-nous ici au juste? C'est peut-être encore quelque « arrière-garde et une nouvelle nuit sans sommeil qui « se prépare ». Je sentais se fixer sur moi les yeux interrogateurs du soldat qui cherche à lire sur le visage de

son chef le jugement qu'il va prononcer sur son sort. Il me semblait, et ce m'était pénible, qu'au fond de mon âme, je les condamçais à mort, à périr dans une hécatombe. Mais enfin, il s'agissait, pour le moment, de retraite. Le soir approchait; de Wolbrom accourut un officier pour m'annoncer que la route était libre et que toute l'armée autrichienne avait fini de défilér. On amena mon alezan. J'étais éreinté; aussi toutes les objections possibles à la décision prise commencèrent à m'assailir.

D'abord cette longue file de voitures, puis nos « *Wendl* sur roues », la vieille artillerie de montagne autrichienne à poudre noire. Et puis c'était les chevaux fatigués, les chemins mauvais, une marche rapide, donc pénible. Comment défendre nos convois contre une attaque de cavalerie? l'escorte absorberait la moitié de mon effectif; et puis que sais-je sur l'ennemi? Rien de rien, sauf que sur la route que nous suivons, nous ne sentons aucune pression. Pourtant notre retraite précipitée doit avoir un motif. Quelque part sur nos ailes doit s'exercer une pression plus forte, donc l'ennemi n'est pas loin, peut-être cette aile menacée est-elle justement notre aile droite, l'aile sud! La marche peut donc être plus difficile qu'à première vue, car ce n'est pas seulement à l'avant-garde russe que j'aurai à faire face. Y suis-je propre avec des hommes aussi fatigués, avec un si maigre approvisionnement de cartouches, que je ne saurais comment remplacer quand je serai seul? Et que faire des blessés? Jusqu'ici nous étions fiers de n'en avoir pas laissé un seul aux mains de l'ennemi; désormais ce sera une nécessité. Et par-dessus le marché ce rôle odieux de fuyard, comme si nous n'avions pas rempli notre devoir de soldat. On a beau dire que nous ne sommes qu'une poignée d'hommes qui ne pèse pas beaucoup sur le plateau de la balance pour la défense de Breslau, de Prague; cependant je ne puis me défendre d'un sentiment particulièrement pénible à la pensée de mon chef, le général Brandner, qui depuis la bataille de Laski a été une heureuse exception dans le Corps de Cracovie et a toujours fait preuve à notre égard de bienveillance et de camaraderie.

Les difficultés de l'entreprise surgissaient dans mon esprit comme les champignons après la pluie. Je me

représentais les diverses éventualités d'une rencontre avec l'ennemi, en particulier le moment où, entouré de toutes parts, après avoir brûlé mes dernières cartouches, je serai acculé à la décision de condamner à mort une poignée d'hommes, en enrayant chez eux la volonté de se rendre, si naturelle en pareil cas. Et si auparavant quelque balle m'atteignait? Est-ce qu'au lieu d'une hécatombe, ce n'est pas une capitulation qui mettrait le point final à toute cette comédie?

Je me sentais mal à l'aise et énervé. Mon alezan capricieux, sentant que j'avais mes « nerfs », secouait à chaque instant la tête d'impatience, arrachant les rênes à mes doigts engourdis. Quant à moi, dominé par mes doutes, ce complément nécessaire de toute décision raisonnée, j'étais déjà prêt à donner l'ordre de dépasser Lgota-Wolbromska et de continuer sur le cantonnement assigné, Krzywoploty. Je serrai les dents, je sentis se réveiller en moi le vieil esprit d'obstination lithuanien, et je rougis de honte, honte de moi-même, honte devant mes hommes, à la pensée qu'en quelques heures, ils allaient recevoir, sans aucune raison apparente, ordre et contre-ordre.

Dans le ciel nuageux, le soir, qui vient de bonne heure en novembre, tombait rapidement, quand nous nous mîmes en marche sur Lgota, village situé à cheval sur notre route de Krzywoploty. A l'entrée, le campement de l'état-major attendait : le logement était prêt, le thé fait. Je ne changeai rien à mes ordres et la troupe poussant des cris de joie se répandit dans le cantonnement, chacun se hâtant vers la chaude chaumière, vers le sommeil et la soupe.

Parmi les objections qui m'assaillaient en si grand nombre, il y en avait une que je résolus d'écarter immédiatement. J'ignorais si l'armée autrichienne devait continuer à retraiter demain ou si elle resterait sur place; dans le cas où elle retraiterait, à quelle heure aurait lieu le départ. Cependant à Lgota nous stationnions juste sous les canons de l'armée, qui était convaincue que sur son front il ne pouvait y avoir que des détachements ennemis. Je craignais donc qu'à la première alerte, nous ne fussions canonnés par l'artillerie autrichienne. J'appelai quelques officiers parlant bien allemand et je les envoyai dans diverses directions pour prévenir les avant-

postes autrichiens qu'à cause de la fatigue, nous étions restés devant le front, afin que demain matin, quand ils nous apercevraient, ils ne nous prissent pas pour des Russes.

La nuit était tombée; l'état-major se préparait à dormir. Soudain surgit un des officiers envoyés, Brzoza, qui nous annonça que sa reconnaissance vers les avant-postes autrichiens s'était terminée par son envoi au commandant de la brigade; celui-ci avait téléphoné au divisionnaire, lequel avait donné l'ordre formel de gagner au plus vite Krzywoploty : défense formelle de rester devant le front de l'armée. Brzoza avait essayé de s'entendre par téléphone avec le divisionnaire et de lui expliquer qu'il n'y avait pas de danger, mais en vain; l'ordre avait été maintenu rigoureusement.

J'étais donc mis en face d'une nouvelle décision à prendre et le plateau des doutes se chargeait d'un poids nouveau, le poids d'une désobéissance militaire formelle. Mon hésitation fut courte. Je donnai l'ordre de départ immédiat pour Krzywoploty. Je me consolai en pensant que nous allions entrer dans la région boisée, qui de là se prolonge vers Olkusz et que par suite il nous serait plus facile, au cours de la marche suivante, de nous perdre en route, résolution cependant bien pénible pour moi. En montant à cheval, il me sembla que j'échangeais ma liberté pour la prison.

Pour toute la troupe la marche de Lgota à Krzywoploty fut très pénible. La plupart des hommes avaient à peine réussi à se réchauffer et à s'endormir, qu'il fallait atteler les chevaux dans l'obscurité et se traîner, car nous marchions terriblement lentement, par une route pénible, sablonneuse, qui semblait n'en plus finir. Ah! cette marche de nuit du 8 novembre, je m'en souviendrai longtemps. Furieux contre moi-même, grelottant de froid, je suivais à cheval, maudissant et mes décisions et l'envoi de Brzoza, en me reprochant mon manque de persévérance et de logique.

« Puisque tu avais décidé de marcher sur la Galicie, « pourquoi diable aller te fourrer sous les canons à « Lgota? Tu n'avais qu'à rester à Wolbrom, tu n'y « serais pas embêté! » Voilà les reproches que je m'adressais, et je me remettais à rabâcher ma théorie favorite sur les bouts et les fragments des anciennes

décisions, dont il est si difficile de s'affranchir. Et pourtant la marche sur Lgota n'était pas autre chose que le prolongement vers Krzywoploty de la marche précédente, alors que la nouvelle décision conçue à Wolbrom exigeait une autre direction.

« Eh! oui », me répétais-je de dépit. « Me voilà en train de servir deux maîtres à la fois. » « Ce n'est pas une décision cela! Avec ça ce n'est pas à Cracovie et Podhale que tu vas, mais droit sur Prague. »

Ma fureur redoubla quand, après avoir franchi une digue et le pont minuscule du moulin, obstacle dont une partie de mon convoi serait incapable de triompher, je rencontrai les officiers envoyés en avant avec le campement. De cantonnement, absolument point! Krzywoploty, qui se composait seulement de quelques cabanes, était naturellement archiplein. Par politesse, on avait proposé, il est vrai, de me céder une cabane, mais je refusai. Si bivouac il y avait, ce serait pour tous. Il ne pouvait être question, pour mes hommes fatigués, d'un sommeil dans un cantonnement chaud et confortable. Un boqueteau, c'était tout ce que nous avions pour nous abriter un peu contre le vent, pas même un boqueteau, mais seulement des broussailles de pin.

Bientôt on apporta de la paille, les foyers flambèrent dans les broussailles; les hommes fatigués s'éroulaient, tassés en gerbe autour du feu, parfois à même la terre humide et froide de cette fin de novembre. Smigly, toujours hospitalier et débrouillard, qui avait établi son P.C. de bataillon près d'un grand arbre, m'offrit une place près de lui. Je m'enroulai dans un manteau et tout en fumant force cigarettes, je jetai des regards hébétés sur le feu allumé devant moi. Le bivouac n'était d'ailleurs pas dépourvu de charme. La lune, déjà haute dans sa course au milieu d'un ciel chargé de nuages, versait sur tous les objets des tons discrets d'un gris d'argent. A travers les branches, dans le lointain, scintillait la silhouette d'un vieux château en ruines sur la colline escarpée. Le murmure grave de la forêt nous arrivait sur les ailes du vent; les feux brillaient nombreux dans les broussailles, en donnant à tous les objets, par ses lueurs changeantes, des formes fantastiques. Au fond de mon âme affluaient, comme d'habitude, quand je me trouve au milieu des bois de pins, des souvenirs

de jeunesse sur la Lithuanie, la Sibérie, les nuits de chasse passées comme ici, dans un demi-sommeil près d'un feu allumé. Mais j'étouffai en moi cette rêverie provoquée par le contact direct de la nature. Ma tête était sans cesse agitée des mêmes idées, peu folichonnes, de Wolbrom.

« Les voilà bien les suites de ces demi-mesures! pensai-je. Où donc est le repos pour les hommes et les chevaux? Tu les as arrachés à de chaudes cabanes, au sommeil, et ces malheureux qui ne sont pas encore gripés seront à point demain. Les chevaux resteront toute la nuit exposés au froid; qui sait même si les hommes éreintés pourront seulement leur donner à boire et à manger? Et à l'aube, il faudra se lever, pour aller sûrement en terre étrangère. Qui sait si l'occasion se représentera de marcher vers le sud, quand nous serons au milieu des colonnes de l'armée et que les routes seront encombrées de ces maudits *tringlôts* querelleurs?

A côté de moi, plongés dans le calme sommeil de la jeunesse, Sosnkowski et Smigly étaient allongés. Je ne pouvais dormir, bien que je fisse tous mes efforts pour chasser les pensées importunes. Je ne cessais de consulter ma montre et de jeter du bois dans le feu. La dernière fois, je me rappelle, je vis 5 h. 1/2, puis je dus m'endormir. Je fus réveillé par Stachiewicz, l'officier de liaison habituel d'alors avec la division. Il était environ 6 h. 1/2 : la matinée grise et automnale du 9 novembre commençait.

J'étais convoqué, paraît-il, en personne chez le divisionnaire, qui avait une mission particulière à me confier : Je devais rompre avec trois bataillons et la cavalerie; deux bataillons et l'artillerie restant sur place. Le commandant de ce dernier détachement devait se présenter au général de division, sur la colline en face, où étaient convoqués les commandants de détachement. Je bondis sur mes jambes.

A peu de distance, le divisionnaire m'attendait à la lisière d'un bois. Il m'expliqua tranquillement que, par suite de la brusque rupture de contact avec l'ennemi qui s'était produite, on n'avait plus de nouvelles de lui. On était complètement dans le noir. Je connaissais le pays et les habitants, mieux que n'importe qui; par suite, plus vite que n'importe qui, aussi, je parviendrai à

recueillir des renseignements sûrs. Il ajouta qu'il avait appris à nous apprécier, moi et les troupes que je commandais. Aussi nous demandait-il de faire, en dépit de notre fatigue, une reconnaissance devant le front, de Zarnowiec à Miechow. C'était une expédition dangereuse, mais il comptait que j'arriverais à m'en tirer. Je devais emmener trois bataillons et la cavalerie; le reste serait laissé sur place et le commandant des fractions restantes devait, dans un instant, se présenter à lui.

Une résolution froide, glaciale, me revint à l'esprit : « Je ne reviendrai pas ! » il m'était dur de prendre cette détermination devant cet homme comme il faut, ce général correct et d'un grand courage personnel; mais je sentais que cette décision était irrévocable.

— « Est-ce que la division reste sur place, aujourd'hui ? » demandai-je.

Une ombre de mécontentement passa sur le visage bonasse du général. L'école autrichienne n'aime pas les questions indiscrettes et se complait dans une cachotterie inexplicable pour moi.

— « Jusqu'ici, je n'ai pas d'ordre de marche », me répondit-il froidement.

Je bondis vers les miens. Il devait y avoir quelque chose de particulier dans l'expression de mon visage, car, pendant que je donnais mes ordres aux officiers, plus d'un de ceux que je condamnais à rester me demanda, d'un air suppliant, de l'emmener. Le choix était en effet pénible. Je n'avais aucune illusion. Je savais que si nous, les partants, nous entreprenions une expédition extraordinairement risquée, mais susceptible de larges satisfactions morales, ceux qui restaient seraient exposés à une foule d'avaries, sans que je pusse leur venir en aide.

Je décidai d'emblée d'emmener les 1^{er} et III^e bataillons qui étaient les mieux encadrés, et de laisser sûrement le IV^e qui, détaché depuis quelque temps dans les environs de Varsovie, en était revenu avec un moral un peu ébranlé. J'hésitai un instant entre le V^e et le VI^e bataillon. J'avais la plus grande sympathie pour Fleszar, qui commandait le VI^e bataillon; j'aurais voulu le garder avec moi; mais son bataillon était de création récente et avait beaucoup d'hommes non dégrossis et non entraînés aux longues marches. Cette considération fit pencher la balance au profit du V^e bataillon. Ainsi ce serait les

bataillons impairs, I, III, V, qui partiraient et les IV^e et VI^e qui resteraient. Le II^e bataillon n'était pas encore rentré des environs de Varsovie.

Le commandant des unités restantes devait être Trojanowski, assisté de Stachiewicz de l'état-major, qui avait une grande expérience des relations avec les autorités autrichiennes. J'avais à donner des instructions à ces deux derniers pour le temps qu'ils resteraient seuls. Ces instructions étaient les suivantes : « Probablement je ne reviendrai pas; je marcherai sur Cracovie, ou d'une façon générale sur la Galicie; n'en rien dire à personne. Mais si je ne revenais pas ce soir, remonter les hommes pour qu'ils ne s'abandonnent pas au désespoir. Quand je serai arrivé en Galicie, je m'efforcerai de les ramener à moi, eux aussi. Quant à eux, ils devront faire tous leurs efforts pour me rejoindre. Au besoin égréner le détachement en traînards et envoyer à l'hôpital tout ce qui est faiblard. »

Courte délibération avec Sosnkowski. Je me représente la situation comme suit : entre les armées opposées, il existe encore un couloir assez large, pour qu'un petit détachement comme le nôtre puisse s'y glisser pour faire un mouvement vers le sud. Tout au plus il pourra être parcouru par la cavalerie de l'avant-garde russe. Probablement le front sud de l'armée autrichienne appuie son aile à Cracovie. Ce couloir est donc orienté vers le sud-est. Jusqu'à Cracovie, il y a un jour et demi de marche. Malheureusement, nous parcourons un pays non boisé et très découvert. Il faudra donc être très prudent et se flanc-garder au loin. Du reste nous n'emmènerons pas de voitures; on pourra donc marcher plus vite et changer plus facilement de direction. La colonne en marche n'aura pas plus d'un kilomètre de longueur. Pour les munitions ce sera la misère. Marchant sans voitures, nous n'aurons que ce que l'homme porte sur lui. Quel malheur que l'on soit si fatigué! mais c'est là que réside le risque.

Le plus fâcheux c'est que je dois lambiner pendant toute cette journée. Impossible de marcher tout de suite dans la direction désirée. Ce serait une honte de ne pas faire jusqu'à la fin notre devoir militaire et de ne pas exécuter la mission de reconnaissance qui nous a été confiée. C'est un service dont il faut s'acquitter, bien

que le risque de la marche ultérieure en soit terriblement augmenté. Pendant toute cette journée de travail au bénéfice du corps d'armée, mon couloir peut se rétrécir énormément, il peut même disparaître complètement. Mais à cela il n'y a rien à faire, c'est l'honneur qui le veut. Je ne puis pas me défilier, sous prétexte que le risque augmente. Avant tout, le secret! personne ne doit connaître mes projets. Qui sait? je serai peut-être obligé d'y renoncer; à quoi bon exposer les hommes à une déception?

Et tandis que Sosnkowski envoie des ordres en conséquence, je prends congé des restants. Le docteur Ruppert et Dzieduszycki me prient de nouveau de les autoriser à partir avec moi; ils font valoir respectueusement mille raisons. Je refuse et dans leurs yeux brillent presque des larmes de reproche muet. Je contemple avec attendrissement la poignée de restants, en me demandant quels sont ceux qui ont tiré le meilleur numéro à la loterie de la guerre; nul ne le sait.

Allons! c'est l'heure. Mon alezan allonge vers moi son museau chauve, cherchant dans mes mains un morceau de pain. Sur la route, longeant les broussailles, la colonne d'infanterie qui doit marcher avec moi s'allonge. Je regarde les hommes : visages sans sommeil, toux rauque dans les rangs, mais yeux joyeux. Déjà dans la troupe le bruit que nous marchons en avant du front s'est répandu; l'aventure leur sourit. A la tête de la colonne, Smigly donne ses dernières instructions. Allons! en route!

Nous marchons provisoirement dans une direction pour ainsi dire improductive pour la décision prise, dans la direction du nord-est, vers Zarnowiec. C'est la direction que je dois prendre si je veux aujourd'hui remplir la mission qui m'a été confiée. La route entre dans les bois. Une petite avant-garde ouvre la marche. Je m'arrête pour regarder encore une fois la colonne des enfants perdus; je suis enchanté. Nous avons dépassé les avant-postes autrichiens, je suis libre comme l'oiseau dans les cieux, comme jadis pendant ma marche merveilleuse sur Kielce. Je suis libre et je règne sur un morceau du sol natal. La portée de nos fusils marque la limite de la Pologne libre, indépendante. Une fierté chevaleresque dilate ma poitrine quand mes petits soldats superbes, ceux que

j'emmène, défilent d'un pas relevé devant moi. Je ne suis plus poursuivi par le cauchemar maudit de l'hécatombe qui nous attend, nous chevaliers, pendant que nous cherchons à réveiller l'âme de la nation. Tout autre sentiment est étouffé en moi par le sentiment joyeux de l'indépendance.

Ce même sentiment, je le remarque chez les soldats; ils marchent gaîment malgré la fatigue. Nous sommes seuls, loin de toute tutelle étrangère. Mais que vois-je? Derrière les bataillons, les cuisines fumantes brinquaillent avec un bruit de ferraille sur les racines du chemin. Ah! les sybarites! Malgré la défense de ne pas emmener de voitures, on a pris les cuisines. Les ultrasybarites des III^e et V^e bataillons en traînent même un double jeu. Je fais venir les chefs de bataillon et bien qu'au fond je ne prenne pas la chose au sérieux, je fais les gros yeux. Penauds, ils me fournissent des explications embarrassées : on n'avait pas pu manger la soupe avant le départ, on pourra les renvoyer, s'il le faut, tout à l'heure; c'est d'ailleurs si difficile de s'en passer. Je fais un geste de la main; bon! qu'elles restent!

Le bois finit. A l'horizon une ligne de hauteurs, au pied une route large conduisant au village de Strzegowa. A la lisière nos uhlands sont en train de patrouiller. C'est pour le moment le but de ma marche. De là j'enverrai des antennes dans toutes les directions. Quand le besoin s'en fera sentir, on poussera plus loin, du côté de Zarnowiec. Je donne mes ordres :

« Mon P.C. au presbytère. Dans le village, deux bataillons III^e et V^e; le III^e couvrira au nord, le V^e au sud. Le I^{er} grimpera sur la hauteur et couvrira à l'est; il appuiera, s'il y a lieu, la cavalerie. Celle-ci enverra deux fortes patrouilles sur Zarnowiec, l'une par l'est, l'autre par le sud. Comptes rendus au 1^{er} bataillon et de là à moi. Deux autres patrouilles, avec Belina, passeront par Wolbrom; l'une continuera sur Miechow; l'autre, sous le commandement personnel de Belina, reçoit une instruction spéciale. »

Je donne mes instructions à part à Belina. Je lui prescris de vérifier ma théorie sur le couloir orienté vers le sud-est. Il s'agit pour lui de faire une reconnaissance sur le front autrichien, aussi loin que possible vers le

sud. M'attendre avec les comptes rendus à Wolbrom où j'ai l'espoir d'être dans la soirée. Belina ouvre de grands yeux en me regardant. Je lui explique brièvement de quoi il s'agit. Ses yeux étincellent, et son visage énergique de Cosaque prend une expression d'obstination invincible. Je bous d'impatience; j'ajoute que s'il arrive avant le soir, il m'envoie son compte rendu ici à Strzegowa.

Au presbytère, réception agréable et joyeuse. Le jeune curé, intelligent et enjoué, me fait les honneurs de sa maison; ses hôtes ne sont pas difficiles à contenter et pleins de bonne humeur. Quant à moi, j'ai résolu de ne plus penser à mes plans ultérieurs; je crains de retomber dans cet enfer de doutes qui ne manqueront pas de surgir dès que j'analyserai la situation. Malgré cette détermination, je sens vaguement qu'il se livre au fond de mon âme une lutte presque inconsciente, comme si mon cerveau cherchait un dérivatif. Rien d'étonnant! Ma décision est purement politique et ne peut se justifier que de ce point de vue; du point de vue guerre, c'est un non sens, une folie, d'autant plus que cette décision a été prise avec si peu de renseignements sur l'ennemi. Je sais d'ailleurs que la prolongation de notre séjour ici, à Strzegowa, dans cette journée du 9 novembre, ne peut qu'accroître cette folie. Ma conscience est rongée de remords pour cette nouvelle demi-mesure. Je crains que les conséquences n'en retombent sur mes hommes comme hier à Lgota-Wolbromska. La question décisive pour la continuation de la marche est la largeur du couloir existant entre les armées. Aussi, je reprends constamment mes calculs, soit pendant que le bon curé converse avec moi, soit pendant qu'il me lit son journal écrit pendant la guerre, une sorte de chronique paroissiale.

Les patrouilles ont déjà dû faire au minimum 4 ou 5 kilomètres vers l'est; jusqu'ici on n'entend pas de coups de fusil, pas de comptes rendus non plus; donc aujourd'hui le couloir est entièrement libre sur une largeur d'au moins 15 kilomètres. Je pourrai donc faire aujourd'hui par ce couloir un minimum de 30 kilomètres, et ici me revient mon ancien remords de conscience, j'arriverai presque sous les canons de Cracovie. Demain, quand la cavalerie russe aura pénétré dans ce couloir, une aussi

longue marche sera impossible. Les escarmouches, les arrêts, les détours nous prendront beaucoup de temps. Je serai de plus en plus coincé à l'ouest contre le front autrichien, et qui sait si au lieu d'un retour, mettons tranquille, sur le secteur de notre 46^e division, je ne serai pas, en fin de compte, coincé sur le front d'une autre division avant d'atteindre la Galicie? Toujours les suites d'une demi-mesure. Je m'excuse en me disant que je ne puis pourtant pas laisser en plan la mission qui m'a été confiée; mais je suis épouvanté à la pensée que précisément, de cette manière, j'expose peut-être à la mort, par centaines, les soldats de la jeune Pologne, formés avec tant de peine, de la Pologne qui aspire à la vie et se refuse à périr dans l'humiliation et la captivité.

Ah! enfin un rapport! Il est de Kuba-Bojarski, commandant du 1^{er} bataillon : « A l'est on entend quelques coups de fusil éloignés, j'ai poussé une compagnie un peu en avant vers Zarnowiec; à part cela, tout est tranquille. »

Ainsi l'ennemi est là! Le couloir n'est pas large. Et mes suppositions pessimistes quant à la marche de demain pourraient bien être fondées. Mais déjà, au fond de l'âme, un rayon d'espoir se fait jour : oui le couloir est large, oui les patrouilles iront jusqu'à Zarnowiec sans tirer un coup de fusil. Cette calme journée d'automne, de gai séjour, tout cela ne me donne pas de dispositions guerrières, non, je ne veux décidément pas croire à l'existence de l'ennemi. Ah! tant pis!

J'avise les III^e et V^e bataillons qu'on repartira à 2 h. 30. Nous déjeunons et partons pour rejoindre le 1^{er} bataillon. Il commence à pleuvoir et nous voilà à grimper par un chemin fangeux sur la colline où le 1^{er} bataillon s'est installé près d'une ferme. Mon intention est de montrer avant le soir à l'ennemi des groupes d'infanterie assez forts pour l'inciter à la prudence pendant sa marche du lendemain.

Chez Bojarski je trouve les comptes rendus des deux patrouilles envoyées sur Zarnowiec : légère escarmouche. La patrouille du sud a envoyé les papiers et une partie de l'uniforme d'un sous-officier de Cosaques, tué dans la rencontre. Ainsi Zarnowiec est occupé par un fort détachement de cavalerie, et aux dires des habi-

tants il arriverait de l'infanterie dans la soirée. Mais c'est tout un trésor que ces papiers du sous-officier du 1^{er} régiment sibérien de Cosaques!

Un gars assez intelligent. Très longuement, quoique sans orthographe, il notait jour par jour la chronique des événements. Je puis facilement en déduire que j'ai devant moi un des corps sibériens (je ne me souviens pas du numéro en ce moment), car toute sa route de marche, depuis la Vistule, est consignée dans ce journal. Pauvre diable, il ne reverra plus les neiges de sa patrie.

J'ai maintenant des matériaux excellents pour mon rapport à la division. La situation dans cette partie du terrain est complètement élucidée : tel et tel corps sibérien en marche dans la direction sud-ouest, son avant-garde a atteint dans la soirée du 9 novembre Zarnowiec. Les patrouilles du 1^{er} régiment sibérien de Cosaques ont dépassé Zarnowiec, mais ont été refoulées par nos patrouilles de uhlands après quelques rencontres malheureuses. A Zarnowiec, d'après les dires des habitants, on attend de l'infanterie dans la soirée. Ci-joint les papiers trouvés sur un sous-officier de Cosaques tué.

C'est ainsi, grosso modo, que fut rédigé mon rapport. J'ajoutai que je ne considérais pas ma mission comme terminée et que pour élucider la situation du côté de Miechow, je marcherai par le sud de la grande route de Miechow-Wolbrom.

Pendant un moment, une envie folle me prend d'attaquer de nuit Zarnowiec. Ce projet audacieux m'occupe plus d'une demi-heure. C'est, si je puis ainsi dire, dans la logique de la tâche que j'accomplis en ce moment, et la reconnaissance ne peut recevoir meilleur couronnement. Mais j'entends, comme dit le poète, « des voix qui me sollicitent d'un autre côté ». J'avoue cependant que je dois me faire violence pour renoncer à ce projet.

Enfin le crépuscule tombe. Les patrouilles reviennent remplissant le camp du récit de leurs impressions sur leurs rencontres avec l'ennemi. En route! La colonne se forme. Je prends des guides et en route sur Wolbrom. Le chemin est éreintant, fangeux, plein d'excavations et de dépressions, d'autant plus odieuses qu'il fait noir. La colonne s'allonge terriblement, il faut stopper à chaque instant, pour faire serrer.

Je marche pour ainsi dire dans la sphère d'influence de l'ennemi; obligation, par conséquent, de tenir tout le monde dans la main pendant la nuit. Avec l'obscurité la fatigue augmente. J'entends derrière moi les hommes patauger, apathiques, dans la boue, jurer à voix basse; je ne sens pas de vie dans la colonne, mais seulement une fatigue résignée. Et devant nous un bon bout de chemin, si nous voulons profiter du couloir et de la nuit.

On commence enfin à voir surgir dans l'obscurité les premières cabanes de Wolbrom avec son enchevêtrement de clôtures. Nous pénétrons dans la petite ville, nous la traversons et j'arrête la colonne à la sortie est. Je prévois que j'accorde une heure de repos. Me voici de nouveau presque à l'endroit où j'ai pris ma folle décision. Je rencontre des uhlands, la patrouille de Miechow. Son chef me fait son compte rendu : il n'a rencontré l'ennemi nulle part, il a été jusqu'à quelques verstes de Miechow; les habitants lui ont dit que Miechow est occupé par un fort détachement de toutes armes. On répare les ponts. Dans les environs, il y aurait des Cosaques en patrouille, mais il ne les a pas vus. Belina n'est pas là, il n'est pas revenu.

Ici aussi par conséquent mon couloir rêvé existe. Le fait qu'il y a de l'artillerie à Miechow, et que par suite la couverture doit être quelque part près de nous, me gêne bien un peu; mais ce qui me rassure, c'est que peut-être c'est de la cavalerie avec quelques canons. Du reste j'abandonnerai, dès cette nuit, la route principale, la grande route Miechow-Wolbrom. Assis dans une chaude chaumière, je trace sur ma carte l'itinéraire et l'emplacement du prochain repos.

Une fois de plus je peste contre l'absence de bois en route; je mesure la distance et je décide un court repos à Buk, une halte plus longue à Czapple Male avec déjeuner. Là j'attendrai jusqu'au soir et par une marche de nuit j'arriverai dans les environs de Cracovie, peut-être un peu à l'ouest. Et maintenant, le thé, en attendant Belina; lui va m'apporter des renseignements sur la ligne autrichienne, si toutefois elle existe, ajoutai-je en moi-même, car il peut très bien se faire que l'armée se soit mise en mouvement vers l'ouest au cours de la journée et qu'en réalité je sois déjà complètement isolé,

sensiblement plus près de l'ennemi que des avant-postes de l'armée autrichienne.

D'ailleurs, maintenant que le plan est en voie d'exécution, toutes mes objections ont disparu. Mon esprit ne travaille que sur la meilleure façon de réaliser le projet, sur le meilleur moyen d'éviter les pertes. Je sors sur le pas de la porte, il commence à faire clair de lune. Des deux côtés de la rue, contre les murailles, des rangées de corps, des soldats tombés de fatigue en pleine boue et aussitôt endormis. Les officiers, comme des cigognes en sentinelles, vont et viennent le long des soldats, prêts à réveiller les dormeurs à la première alerte. Je m'assure si l'on a exécuté mes ordres de n'envoyer dans la ville que des corvées commandées par des officiers. Oui, je suis tranquille; mon rassemblement ne s'égaillera pas. Ah! Ah! voilà les corvées qui reviennent! On entend des rires; de loin je flaire la bonne odeur du pain frais.

En effet toutes les corvées de vivres reviennent avec le sourire, chargées de pain, de cigarettes, même de petits pains.

« Citoyen Commandant, me dit l'un d'eux, en étouffant avec peine un éclat de rire, c'est pour les Moscovites que c'était préparé, et c'est nous qui les mangeons. Il y avait ici des Cosaques, ils avaient prévu qu'ils allaient arriver et avaient commandé du pain. Il en reste encore beaucoup, nous n'avons pas pu emporter tout! »

Les chefs de bataillon me demandent l'autorisation d'emporter tout; ils en distribueront une partie aux hommes et emporteront le reste sur les cuisines. Il est si difficile d'avoir du pain et celui-ci préparé pour les Moscovites sent rudement bon! J'autorise; du reste Belina n'est toujours pas là. Cela m'est égal, il faut attendre.

Il est bien original le spectacle de cette petite ville ainsi placée au milieu du « couloir neutre ». Parmi ses maîtres, les uns sont déjà partis, les autres ne sont pas encore arrivés, et les pauvres « neutres » confessent leurs péchés devant un troisième maître; ces péchés sont les services qu'ils ont rendus à celui qui vient de partir. Au point de vue mental ils sont tous déjà entraînés dans l'orbite de l'autorité qui arrive. Et quand ceux qui doivent arriver sont des brigands, comme les Cosaques (c'est

eux surtout en effet qu'ils attendaient), ces pauvres diables disposent tout à l'avance, pour se concilier les bonnes grâces de la horde : pain, cigarettes et même friandises. Rien d'étonnant que des violateurs de la « neutralité », comme nous en l'espèce, soyons considérés comme entièrement indésirables. Aussi la petite ville nous reçoit portes fermées, volets condamnés à grand renfort de planches clouées, répugnance à satisfaire nos demandes et nos désirs. Il faut être brutal pour se faire céder quelque chose. On a dû ici aussi prendre presque le pain d'assaut, la menace à la bouche et en s'aidant de la baïonnette ou de la crosse. Cette réserve des neutres a cependant pour moi son bon côté : Personne ne nous observe, personne ne nous compte. Nous pouvons être dix, vingt mille, aussi bien que trois cents, deux cents, personne ne peut le dire au juste.

L'heure accordée pour le repos est sur le point d'être écoulée et Belina n'arrive toujours pas. Je m'impatiente, mais j'attends. Je ne veux pas le laisser dans l'embarras au sujet de ce qu'il doit faire, quand il arrivera ici à Wolbrom. Et le temps passe, le temps si précieux pour moi dans cette opération. Je décide de n'attendre que jusqu'à dix heures trente, encore une demi-heure. D'ailleurs je lui laisserai une patrouille de uhłans.

Ce délai lui-même est écoulé. Je donne l'ordre de former la colonne. On me conseille de prendre un guide. Je refuse; demain matin, les Cosaques doivent être ici, je ne veux pas laisser de traces de mon passage; du reste la lune apparaît déjà dans le ciel et la première partie de la route est si facile à trouver : c'est la large chaussée de Miechow.

Enfin tout est prêt; nous partons. Je gagne avec l'état-major la tête de la colonne. Personne en effet ne sait exactement, en dehors des quelques officiers de l'état-major, où l'on va et pourquoi. En longeant la colonne, je regarde les hommes, j'entends des chuchotements d'étonnement : « C'est à Miechow qu'on va ! » Je sens que mes hommes n'ont plus envie de dormir, pas plus que moi. Ils savent qu'une aventure inouïe commence; nous nous éloignons de plus en plus de l'armée autrichienne, nous marchons dans la direction des Moscovites.

Y a-t-il chose plus agréable pour un soldat que la mar-

che à l'ennemi? Tout est inconnu et mytérieux, tout est plein de menaces et de surprises, un groupe grisâtre d'arbres, une colline arrondie, un enclos romantique, tout est matière à énigmes et à rébus. Notre marche, il est vrai, est exceptionnelle : un petit détachement isolé, une mouche en face d'un éléphant énorme. Et nous marchons à lui à pas rapides, sans aucune aide ni appui d'aucune sorte. Mais les impressions n'en sont que plus fortes et plus vives. En tant que chef d'un détachement important, je n'avais jamais, par la force des choses, opéré à la tête de mon unité comme première antenne chargée de l'exploration du terrain; aussi maintenant que je marche presque à la pointe d'avant-garde, j'éprouve un double plaisir. Responsable de l'ensemble et des milliers de vies humaines mises en jeu, je sens peser sur mon esprit le poids d'une très lourde responsabilité. Or, ce sentiment fait place maintenant au plaisir que j'éprouve à résoudre les mille petits problèmes tactiques posés par notre marche sur Miechow.

Quelle merveille! La tête est froide, parce qu'on se sent bien bridé, corps et âme. En même temps, celle-ci, malgré la fièvre qui force le cœur à battre plus fort, à envoyer au cerveau des flots de sang brûlant, est cependant vigoureusement maîtrisée par un esprit de froide décision, par un contrôle et une analyse sévère de tous les actes. On pense rapidement, clairement, avec une froide détermination. On oublie tout au monde, hors le but que l'on poursuit et la critique des moyens propres à l'atteindre.

Nous suivons une large route, foulée hier par les voitures et l'artillerie en retraite. Pour se replier plus vite, on a tracé dans les champs, en bordure de la route, des pistes qui tantôt se rejoignent, tantôt se séparent, pour contourner un obstacle accidentel rencontré pendant la marche. A notre droite, au loin, resplendit une fabrique brillamment éclairée. Dans le silence général et au milieu de l'obscurité, ces faisceaux de lumière, témoignage de la vie humaine, semblent nous lancer des rayons effrontés et hostiles. J'ai assez de motifs d'éviter actuellement la lumière et les regards humains; aussi inconsciemment, instinctivement, à chaque embranchement, je prends à gauche pour m'éloigner de la fabrique. J'entends derrière moi le piétinement de l'infanterie. On fait silence dans

les rangs; toutefois ce n'est pas le silence passif de la fatigue, mais le silence contenu d'une curiosité en éveil, d'une troupe qui se prépare à la lutte.

Nous ne devons pas tarder à couper la voie ferrée, et tout de suite après il nous faudra entrer dans un bois et puis... et puis cet enclos fameux où nous obliquerons vers le sud, en direction de Cracovie. S'il est vrai que Miechow soit occupé par un fort détachement, il se peut qu'il y ait par là un petit poste. J'y recueillerai donc les premiers renseignements qui me permettront d'asseoir mon jugement sur mon couloir. Nous marchons depuis pas mal de temps, je regarde ma montre, déjà plus d'une demi-heure, presque trois quarts d'heure et jusqu'ici nous n'avons pas rencontré la voie ferrée. Nous marchons toujours. Je commence à être inquiet, à ressentir une impression diablement pénible.

« Chef (1) ? Est-ce que vous ne remarquez pas que nous nous trompons de route, dis-je à Sosnkowski, nous devrions avoir traversé depuis longtemps la voie ferrée. »

« Oui, c'est à quoi je songeais depuis un bon moment, répond Sosnkowski. Mais ce n'est peut-être qu'un grand détour. »

Mon inquiétude grandit. Ainsi, au premier pas, insuccès. « Pourquoi as-tu été si prudent ? » me dis-je d'un air de reproche. « Il fallait prendre un guide. »

Je regarde autour de moi. Partout une plaine légèrement ondulée, mais pas de trace d'habitation; seule, à droite derrière nous, la fabrique avec son resplendissement hostile. Enfin la lisière d'un bois commence à se dessiner devant nous. Je décide de m'arrêter dans le bois et de m'orienter sur la situation. En tout cas je sais que notre route véritable est à notre droite et au delà de la voie ferrée. Il sera facile de la retrouver. Seulement cela va nous faire perdre encore du temps.

Nous entrons dans le bois; un peu plus loin, on entend les aboiements d'un chien, il y a donc une habitation par ici. J'arrête la colonne et avec quelques officiers, nous nous dirigeons vers la cabane. Le chien aboie furieusement; nous nous précipitons sur la porte et sur les fenêtres. Après de longues négociations, un jeune

(1) Chef d'état-major.

garçon sort, nous regarde, effaré, et, avec quelque hésitation, répond à nos questions.

Effectivement, nous nous sommes trompés. Nous avons pris le chemin de la station de Miechow, par conséquent en direction du nord-est. On peut rejoindre facilement notre grande route sans voitures assez vite, mais avec les voitures, il faut revenir au passage à niveau. Oui, il n'y a pas loin, une verste, une verste et demie peut-être, Déjà de vieilles femmes sont sorties de la cabane. On commence à nous expliquer notre itinéraire, qui est, comme toujours, très compliqué, se dirigeant à travers des objets parfaitement connus des habitants, mais qui ne sont pour nous que des *x*.

Cette erreur au premier pas, ce retour du côté de Wolbrom, crée une ambiance de dégoût et d'insuccès. C'est peut-être à tort, mais je la sens émaner de mon entourage. Je maîtrise mes nerfs.

« Jeune homme, tu vas nous conduire à la route de Miechow! Apprête-toi, nous partons tout de suite. »

Les vieilles femmes pleurent, la mère du jeune homme se jette à mes pieds; elle offre de nous conduire elle-même. Le jeune homme discute avec elle. Je ne puis supporter ces scènes, ces vexations inutiles d'une population désarmée, non belligérante. Je ne suis pas, paraît-il, assez dur.

Smigly met fin à la discussion, il appelle quelques soldats qui entourent le jeune homme. La vieille femme, au désespoir, déclare qu'elle aussi nous accompagnera et nous supplie encore une fois de ne pas l'obliger à nous accompagner plus loin que la route; après, pour Miechow, nous trouverons le chemin tout seuls. La route est large et passe toujours sous bois.

Nous partons, nous tournons par le chemin de traverse et franchissons un maudit fossé à la traversée duquel les cuisines grondent d'horreur; tous les conducteurs et cuisiniers se mettent à jurer tant et plus. Nous revenons sur nos pas, et de nouveau voilà la maudite fabrique devant nos yeux. Ah! enfin une maisonnette de garde-barrière! Le long de la voie, comme des sentinelles fidèles, se dressent des poteaux télégraphiques avec leurs fils coupés qui gémissent plaintivement sous nos pieds et sous les sabots des chevaux. Encore un peu et nous voici sur la bonne route. Je regarde ma montre

et je calcule. Nous avons perdu pour le moins deux bonnes heures et demie. Mais je ne m'en fais pas, je caresse l'encolure de mon alezan, en murmurant : « Non, ma vieille, ce n'est pas aujourd'hui que tu reverras ton Czapple Male. »

Ma jument est originaire de ce hameau et j'étais curieux de voir comment elle se comporterait en revoyant, elle si bien dorlotée après tant de pérégrinations inattendues pour une jument de la campagne, son champ et son enclos natal.

Nous marchons sous bois et je brûle d'envie de savoir ce qui va arriver, quand près de l'enclos nous quitterons la grande route pour tourner au sud. Enfin on commence à apercevoir des maisons. J'arrête la colonne et je me dispose à me porter en avant. Mais la main de Smigly s'abat sur mes rênes.

« Commandant! On ne passe pas. C'est moi qui commande l'avant-garde, c'est mon affaire. Je vous prie d'attendre. »

Cher Smigly! Je secoue la tête en signe d'assentiment et je reste près de la colonne. Ma mémoire évoque subitement Cracovie et la petite salle de conférence de la « Société du Chasseur ». Je me rappelle le jour où, enragé pour l'étude de la guerre japonaise, je faisais une conférence à mes élèves sur la célèbre attaque de nuit de la 10^e division contre la « colline aux deux cornes », un des exploits japonais les plus héroïques, celui qui me transportait le plus d'admiration. Et toujours dans cette même conférence, comme exemple d'organisation raisonnée et de discipline intérieure japonaise, j'exposai le cas du Maréchal Nodzu, commandant de l'armée dont faisait partie la 10^e division.

Le maréchal Nodzu, inquiet d'entendre des coups de fusil, s'était précipité dans un village traversé par les Japonais et battu par les balles russes; il voulait suivre les événements de plus près. Et voici que le commandant de la division, après lui avoir fait son rapport, demanda au maréchal de s'éloigner : « Depuis quand la place d'un commandant d'armée est-elle sur la ligne de feu? » Nodzu acquiesça. J'ai toujours représenté cet épisode comme un exemple des sains rapports qui doivent exister entre un chef et ses subordonnés; il montre un chef qui doit et qui sait respecter non seulement les

limites des devoirs de ses subordonnés, mais aussi celles de leurs droits. C'est maintenant mon élève, Smigly, qui me rappelait à l'ordre.

Au bout d'un moment, un compte rendu : « La route est libre, c'est le vide, il n'y a personne ! » Pour un peu je bondirais de joie. Par conséquent, ici aussi, le couloir existe, et même peut-être encore plus large ici que dans la direction de Zarnowiec. Il est donc probable que le front autrichien est orienté, en réalité vers le sud-est. Nous tournons dans un bois et par un chemin latéral assez raide, nous escaladons lentement la colline. Il faut faire reposer les hommes, faire serrer la colonne.

Je profite de l'occasion et avant de sortir du bois, je consulte encore une fois la carte, je fais mes calculs.

Il est trois heures quarante ; dans deux heures, l'aube sera bien levée ; il faudra donner aux hommes un bon repos, car même en mettant les choses au mieux, il faut compter avec des rencontres de cavalerie. Il faut que mes hommes se soient tant soit peu reposés. Avec des hommes aussi fatigués, je ne ferai pas plus de six kilomètres pendant ces deux heures, peut-être sept. Je mesure sur ma carte : je ne puis pas atteindre Czaple. Et cependant cela irait si bien ! Il y a là un manoir, un grand manoir ; on pourrait s'y installer, tout le monde serait abrité et rassemblé. Et ce serait autant de chemin de fait. On peut essayer de s'y traîner en donnant des repos. Encore un coup d'œil sur la carte : mon regard est attiré par une tache verte dans le voisinage, le seul bois des environs. Ulina-Mala ! J'aime les bois ! l'abri du faible ! Qui sait ? Je décide : « Objectif Czaple ; s'il n'y a pas moyen, Ulina-Mala. »

Nous continuons. Boue épaisse sur le chemin. Hommes et chevaux sont terriblement éreintés, aussi nous nous traînons lentement. J'inspecte les environs encore plongés dans les demi-ténèbres qui précèdent le jour. Nous sommes toujours sur la pente facilement visible de la grande route Miechow-Wolbrom, qui déroule son ruban blanc dans le bas. Le sentier sinueux, étroit, que nous suivons, nous mène à Buk ; on aperçoit déjà les premières maisons du village. Il serait si bon de permettre aux hommes de souffler un peu ! On trouverait sûrement dans le village du lait, en tout cas de l'eau. Mais il fait déjà jour et toute flanc-garde de troupes marchant par

la grande route doit forcément venir buter contre Buk. Il vaut donc mieux y renoncer et pousser plus loin. Je me porte en avant du village; le terrain s'abaisse vers le sud; on aperçoit au loin un village qui s'allonge de l'est à l'ouest, et au delà le fond sombre d'un bois et de taillis. La lisière du village est encore sur la hauteur; à la jumelle cela ressemble à une ferme. C'est Ulina-Mala.

Je pénètre au milieu des enclos du village; la population est déjà sur pied, elle contemple avec étonnement les « Autrichiens », car, d'après leurs calculs, justes au reste, ce n'est pas eux qui devraient se trouver là. Les enfants embusqués à l'angle des chaumières regardent avec curiosité; les chiens aboient. Presque au centre du village, je vois une jeune femme entourée d'enfants qui, à peine nous a-t-elle aperçus, se couvre les yeux avec les mains, s'assied sur le seuil de sa chaumière et se met à pleurer à chaudes larmes. A côté d'elle, un vieux bonhomme, debout, fume philosophiquement sa pipe. Je m'approche du groupe et je mets pied à terre. Ce désespoir subit de femme m'intrigue et du reste je veux leur tirer les vers du nez.

« Pourquoi pleurez-vous, ma bonne femme? lui dis-je. Rassurez-vous. On ne vous fera rien! »

Pas de réponse; elle pleure encore plus fort. Les enfants se blottissent dans les jupes de leur mère et de là leurs yeux bleus me lancent des regards à moitié effrayés, à moitié intrigués. J'adresse au vieux la même question, il se tait et crache philosophiquement. Je demande de l'eau. Tout en pleurant, la femme dit à l'aîné des gamins d'aller chercher de l'eau; elle me propose du lait; mais son désespoir ne diminue pas.

— « C'est Ulina-Mala, là-bas, dans le fond? »

— « Ulina, oui, monsieur, Ulina! » répond-elle en pleurant.

On m'apporte de l'eau et du lait. La colonne se rapproche de moi. Je donne l'ordre de continuer sans s'arrêter à Buk. Je regarde les hommes; les visages paraissent terriblement fatigués, d'un gris terreux; les yeux enfoncés lancent des regards de supplication muette. Je les calme en leur disant qu'ils vont bientôt se reposer et je reviens au groupe de la chaumière. La femme pleure toujours, je l'apaise et tout en buvant mon lait, j'entame une conversation avec le vieux.

— « Les Moscovites ne sont pas encore venus chez vous? » dis-je.

— « Oh! que si, Monsieur! Ils sont venus, répond le vieux, hier après-midi il y avait des Cosaques. Ils étaient chez nous et il y en avait là-bas à Ulina-Duza. Ah! Il n'en manquait pas! »

J'apprends petit à petit qu'il y avait là une forte patrouille, qui a fouillé tous les environs et... s'en est allée vers l'ouest. Je ne puis pas y croire, j'insiste et, je ne sais si c'est par suite de mon insistance ou pour un autre motif, le vieux, conformément à mes désirs intérieurs, m'assure que les Cosaques s'en sont retournés du côté de Miechow.

Je n'ai pas pu arriver à savoir ce qui faisait pleurer la bonne femme qui, du reste, me regarde d'un air reconnaissant, quand je caresse ses enfants et leur demande leurs noms. La femme craignait-elle que le tranquille village de Buk ne devînt le théâtre de nouveaux combats et que sa chaumière natale ne fût immolée sur l'autel du Moloch de la guerre?... Était-ce la crainte pour ses enfants, qui lui arrachait des larmes ou bien était-ce à cause de nous, soldats, qu'elle pleurait? je l'ignore. Je ne poussai pas plus loin mes questions, car les discours du vieux avaient aiguillé mes pensées d'un autre côté.

Ma belle prémisse sur le couloir, dont j'avais déduit logiquement mon plan, venait de recevoir subitement un coup dur. Hier déjà les Cosaques étaient dans le couloir, alors que je ne les y attendais qu'aujourd'hui dans l'après-midi. Mon couloir s'était subitement rétréci. Même si les Cosaques s'étaient retirés vers Miechow, cela signifiait, en tout cas, que par ici l'armée russe était en avance d'une bonne demi-journée, sinon d'une journée entière sur ce que j'avais vu au nord.

Plein d'inquiétude, je me hâte vers ma troupe. Il faut leur donner le plus tôt possible un long repos, d'au moins 5 à 6 heures, me dis-je. Ulina s'y prête bien, je dispose d'un bois pour couvrir mes mouvements ultérieurs; mais soyons prudents, gardons-nous bien! — J'ordonne au 1^{er} bataillon d'occuper la ferme sur la hauteur. J'explique la situation à Bojarski, le commandant du bataillon, et je lui recommande d'ouvrir l'œil et de ne pas cesser d'observer tout le terrain aux envi-

rons. J'attends l'ennemi à l'est; c'est donc sur lui, Bojarski, que repose plus particulièrement la responsabilité du calme et du repos dont nous avons besoin. Pas de tirailerie inutile. Ne tirer que sur les patrouilles qui se dirigent franchement sur Ulina et seulement du plus près possible. Cacher les hommes, de manière à ne pas être vus de loin; pas de patrouilles en avant, ne laisser sortir aucun habitant, m'envoyer tous les arrivants pour que je puisse les interroger. Rendre compte pour les incidents les plus minimes.

Bojarski salue et prononce le sacramentel : « A vos ordres » en tordant sa noire moustache. Je suis tranquille. Bojarski est un homme de devoir, je puis compter sur lui. Je renonce donc à mon projet de m'installer moi-même près de Bojarski. Il vaut mieux que je sois à mon gros. Dans le village, vont cantonner les III^e et V^e bataillons, qui reçoivent les mêmes ordres; à la lisière ouest du village, la cavalerie.

Je comprends bien que mes dispositions présentent une grave lacune. Le bois est bien notre salut, mais c'est aussi notre côté faible. Je n'ai pas donné l'ordre de fouiller le bois et de s'en assurer la possession. J'ai plus d'une fois songé à mettre un bataillon dans le bois; mais j'ai toujours reculé à la pensée que, de cette manière, j'allais forcer des hommes absolument éreintés à bivouaquer, au lieu de se reposer sous un bon toit. — « D'ailleurs, pensais-je, nous ne sommes ici que pour quelques heures. Nous ne sommes menacés qu'à l'est, et de ce côté, les débouchés du bois sont observés par Bojarski; tandis qu'à l'extrémité sud du village, à la sortie vers le bois, j'ai un poste de garde du V^e bataillon. J'aurai toujours le temps d'alerter ce bataillon et de faire occuper le bois. Actuellement, la première chose à faire est de se reposer un peu, de dormir et de manger.

Quand, par une rue remplie d'une boue épaisse, j'entre dans mon P.C. déjà occupé par l'état-major, je trouve tout le monde plongé dans un profond sommeil. Chacun s'est casé comme il a pu. Sosnkowski est étendu sur un lit la tête plus basse que les pieds. Kasprzycki, à moitié assis, à moitié couché, dort dans la plus incommode des positions. Quelques officiers d'ordonnance gisent à même le sol, la tête sur un sac. Derrière la porte de la chambre, des ordonnances marchandent des vivres à l'hôtesse.

Je m'assieds à une table, car je sens que je ne vais pas pouvoir dormir. Depuis que je n'ai plus devant moi le large espace, que mon esprit a cessé de songer aux particularités du terrain, l'inquiétude, les doutes reviennent, encore accrues présentement par ma conversation avec le vieux de Buk. Peut-être faut-il, pour chasser ces pensées, aller vérifier le cantonnement et les postes de garde. Mais je suis si terriblement fatigué que l'idée seule de parcourir le village par cette boue m'épouvante; du reste, des officiers aussi énergiques que Smigly, Bojarski et Zwierzynski exécuteront scrupuleusement les ordres reçus, et d'autre part, c'est ici que doivent arriver les comptes rendus. Donc il vaut mieux rester ici et avec mes pensées.

Je rabâche dans ma tête le plan de la marche prochain. Il est presque 8 heures, au plus tard à 1 heure, départ. Donc à midi j'enverrai des patrouilles pour éclairer la route. Trois patrouilles, l'une sur Czaple à l'est, une autre sur Wiktorka et Wladyslaw au sud-est, la troisième en direction de Skala au sud-ouest. Suivant les renseignements recueillis, je fixerai mon itinéraire. Je crains de n'avoir pas grand choix. Je pense à Belina. Pourquoi n'était-il pas au rendez-vous convenu à Wolbrom? Est-ce que cela tiendrait aux révélations du vieux? Il a été peut-être coincé contre le front autrichien. Mais alors, où diable est mon couloir? Non, c'est impossible! Comment ferais-je seul avec mon détachement pour me faufiler dans un terrain déjà occupé par l'ennemi?

Et cependant? Cependant une hypothèse pessimiste me revient obstinément à l'esprit. Je me rappelle qu'à la question : « De quel côté se sont retirés les Cosaques? » le vieux a répondu aussitôt, en me montrant l'ouest. Mais, qu'y a-t-il donc? j'entends des piaffements de chevaux dans la boue; bientôt après un bruit d'éperons et de sabre. C'est Belina en personne qui se présente devant moi.

— « D'où diable arrivez-vous si tard? »

— « De Wolbrom, les carcans sont si fatigués qu'ils tiennent à peine sur leurs jambes. Je suis arrivé à Wolbrom une heure après votre départ. »

— « Allez, j'écoute. »

Il était donc parti pour reconnaître le front. Pendant quelque temps, tout avait bien marché, exactement

comme je le prévoyais. Les Autrichiens creusaient des tranchées. Puis il était tombé sur des patrouilles hongroises; mais avec elles, impossible de s'entendre : c'était littéralement la conversation d'une oie et d'un goret. Malgré tous ses efforts, il n'avait rien pu en tirer. Le front peut donc être orienté, comme je le prévoyais, vers le sud-est dans la direction des forts de Cracovie et peut-être pas. Les Autrichiens se retranchent, donc il est possible qu'ils restent sur place encore aujourd'hui; si donc je me heurtais à des forces supérieures, j'aurais une position de repli tout près.

« Mais, ajoute Belina, tout le pays par ici fourmille de Cosaques. Vous le savez sans doute, citoyen Commandant? Ces sales singes s'infiltrèrent déjà où il ne faudrait pas.

— « Les avez-vous vus? dis-je en bondissant vers lui. »

— « Non, mais tout le monde ici ne fait que parler d'eux. Et il est facile de nous trouver, ajouta-t-il; le chemin suivi par la colonne est reconnaissable, ne fût-ce que par la quantité de bouts de cigarettes qui le jalonnent. Quand part-on? Il faut que je voie ce que je peux faire de mes chevaux. »

— « Se tenir constamment prêt à partir. Mais je ne pense pas envoyer des patrouilles avant midi et demie. Orlicz a déjà envoyé un planton. Allez vous reposer. »

Un instant après, Bojarski adresse un compte rendu écrit : au nord et à l'est on aperçoit à l'horizon des cavaliers isolés et par petits groupes. Ils se dirigent franchement à l'ouest, mais jusqu'ici ils ne marchent pas sur nous. Evidemment il doit y avoir un détachement en marche sur la route de Miechow à Wolbrom et c'est la flanc-garde du détachement qu'aperçoit Bojarski. Celui-ci m'envoie en outre deux paysans venant du sud.

Je les interroge et leurs réponses sont troublantes. Czaple Male était dès hier occupé par les Moscovites, qui de là se sont portés sur Iwanowice. Ce matin, il en est arrivé d'autres avec des canons; eux aussi sont partis pour Iwanowice. Ils étaient nombreux. Il y avait des cavaliers, il y en avait avec des canons; sur ma demande ils ajoutent qu'il y en avait aussi à pied. Eux-mêmes sont d'Ulina; ils étaient allés à Czaple travailler au manoir. Je les interroge chacun en particulier, leur adressant parfois des questions indifférentes pour essayer

de surprendre entre eux quelque contradiction; mais non, il n'y a pas moyen de douter, ils disent bien la vérité, ils ne racontent que ce qu'ils ont vu. Les renseignements ci-dessus relatifs à l'infanterie peuvent avoir été suggérés par mes propres questions; leurs réponses peu claires résultent d'ailleurs de leur ignorance de la troupe.

Ah! grand Dieu du Ciel! où donc est passé mon couloir? Comment allons-nous nous tirer de là? Je sens une bouffée de chaleur me monter au cerveau : « Cela signifie tout de même qu'en marchant vers le sud, je dois forcément recouper les routes suivies hier par les Moscovites. Bien plus! au nord, il y a déjà une colonne ennemie en marche. Je suis au bon milieu des deux routes de marche de l'ennemi vers l'ouest, Miechow-Wolbrom et Czaple Male - Iwanowice. A chaque instant il faut s'attendre à voir arriver à Ulina une flanc-garde ou une patrouille de réquisition. Et alors? Alors il leur sera bien facile de nous écraser, et promptement; nous ne sommes qu'une poignée d'hommes sans canons, sans mitrailleuses, tandis qu'eux peuvent en avoir des masses en quelques heures. »

On m'amène sans cesse des paysans; leur interrogatoire me confirme dans mon appréciation sur la situation. Je ne constate aucune contradiction dans leurs réponses. La vérité toute nue apparaît de plus en plus clairement, de plus en plus nettement, dans toute son horreur. Un des paysans interrogés confirme les renseignements sur l'artillerie en disant : « Des canons ont marché sur Iwanowice. J'ai été soldat, je le sais. » Et dans ses yeux on voit briller une sorte de malice cachée. Il sait que c'est une mauvaise nouvelle, que ma situation est presque désespérée. Mais encore plus fort! On m'amène vers midi un paysan qui affirme avoir entendu dire que Skala aurait été occupé par les Moscovites, par une forte colonne venant de Slomniki.

Je bondis comme un tigre blessé. J'ai besoin de me remuer, habitué que je suis à penser en marchant, et ici cette pièce est encombrée de corps allongés par terre dans les positions les plus invraisemblables. Je les battrais de dépit. Mais je me calme en pensant qu'eux aussi vont avoir aujourd'hui une noix bien dure à grignoter. Laissons-les dormir! Mais il faut se décider! Je prends

mon courage à deux mains, je déploie ma carte et je m'oblige à réfléchir.

Pour l'instant, je sens seulement mes oreilles bruire, mes yeux se brouiller, mes tempes battre violemment, un chaos complet envahir mon cerveau. Au fin fond de ma mémoire me revient la phrase fameuse de Molière : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! »

Je secoue la tête en répétant plusieurs fois inconsciemment : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! »

Oui, tu l'as voulu ! Tu l'as ton hécatombe, tu as fini par y aboutir ! Et c'est même étonnant que, toi et tes soldats, vous soyez encore de ce monde ! Te voilà au milieu de l'armée ennemie ! Le comprends-tu ? Une mouche en présence d'un éléphant ! Dans un instant, le monstre, de sa patte énorme, va t'écraser, toi et ton détachement ; il ne restera plus de traces de vous tous ; l'hécatombe sera consommée, mais pas celle dont ta tête romantique avait rêvé, et qui devait être une leçon pour la postérité, mais une hécatombe toute simple et telle que le diable lui-même ne pourra pas savoir au juste où est passé Pilsudski avec ses chasseurs. Voilà ton sort maudit ! Ah ! tu l'as bien voulu, Georges Dandin !

Pour le moment, à part les reproches que je me fais, à part mes réflexions sur la disparition de mon couloir, je ne puis rien tirer de mon cerveau. Là première pensée saine qui en jaillit est l'espoir que peut-être la situation n'est pas aussi désespérée qu'elle le paraît, que les renseignements des civils ne sont peut-être pas bien dignes de foi. Si j'envoyais immédiatement des patrouilles ? Je suis déjà sur le point d'appeler une estafette et de donner des ordres en conséquence, mais je me contiens. Si mon optimisme est fondé, ce n'est pas le fait d'envoyer les patrouilles un peu plus tard qui changera quelque chose à l'affaire. Elles s'acquitteront tout aussi bien de leur tâche, tranquillement, à 1 heure que plus tard. Si au contraire, ce qui est plus probable, la situation doit être envisagée d'un point de vue pessimiste, alors les patrouilles sont dangereuses. Elles vont nous amener l'ennemi sur le torse, alors que jusqu'ici nous avons eu le bonheur de lui échapper. Non, je dois garder mes doutes et ne pas essayer d'élucider trop tôt la situation.

Mon calme revient, mon cerveau se remet au travail.

Avant tout, du calme. Laissons de côté les éventualités tragiques; il sera temps d'y penser quand elles se dérouleront sous nos yeux dans toute leur ampleur. Moi et mes hommes, nous réussirons, au pis aller, à mourir honorablement, bien que dans des circonstances autres que celles que nous avons rêvées. Mais tant pis! C'est le sort de la guerre. Réfléchissons à la situation comme s'il s'agissait simplement d'un problème à résoudre loin des balles et de l'ennemi. Essayons!

Ainsi donc mon hypothèse de base, relative à l'existence d'un couloir libre d'ennemi de Wolbrom à Cracovie, ne s'est pas vérifiée. Il y avait un couloir jusqu'à Buk et nous l'avons suivi tranquillement; mais maintenant, il a disparu. Il se peut en effet que plus au sud l'ennemi ait assez vigoureusement pressé l'armée autrichienne et que ma marche de nuit m'ait amené dans sa sphère d'action. Du reste les observations recueillies par Bojarski prouvent qu'au nord aussi, le couloir, ou bien a disparu complètement, ou bien s'est considérablement rétréci. Je suis entouré de toutes parts par l'ennemi; mais qu'y faire? Peut-être serait-il encore relativement facile de se replier droit vers l'ouest, en appuyant un peu au nord, de manière à éviter Wolbrom et à se tenir au milieu des deux routes de marche de l'ennemi vers l'ouest. Je vois que les Moscovites se gardent mal et patrouillent mal. En quelques heures, je pourrais déboucher sur le front autrichien.

Bah! le front autrichien! Et qui te dit qu'il est encore là? Est-ce que la progression facile de l'ennemi ne prouve pas que les Autrichiens se sont déjà repliés? On entendrait des coups de fusils, s'ils étaient restés sur place. Aussi le mieux est de ne plus y penser et de revenir tout simplement à ma détermination précédente. Il faut nous retirer près des objectifs stables, immuables, tels que Cracovie. Cette place forte n'a tout de même pas été occupée en un seul jour. Il aurait fallu livrer une grande bataille. On aurait entendu, même d'ici, les gros canons des forts tonner vers le sud.

Il n'y a pas de bois sur notre route. Pas d'abris nulle part; vers Slomniczki seulement quelques boqueteaux. C'est le gros inconvénient de la direction choisie. Il est terriblement facile à l'ennemi de nous accabler grâce à sa supériorité. Nous ne pouvons pas faire un pas, ni le

moindre mouvement, sans tomber sous les yeux de la cavalerie russe, qui patrouille mal peut-être, mais ne nous lâchera pas des yeux dès qu'elle nous aura découverts. Les bois me permettraient de reprendre la supériorité sur elle. La région boisée la plus rapprochée est au sud-ouest, du côté de Skala. On pourrait peut-être essayer de l'atteindre et alors profiter des bois, en se passant au besoin de chemins, pour gagner Krzeszowice.

Je réfléchis longuement à ce plan, mais à la fin je le rejette. Il faut que je me base sur ce que je constate chez les Russes. Leur défaut est de se mal couvrir, de se mal flanc-garder, de mal patrouiller. Il faut en profiter. Si je marche vers l'ouest, je marche sur les traces de leur avant-garde, ou même peut-être en plein au bon milieu de celle-ci; elle doit être plus prudente, plus vigilante que le reste. Si je marche un peu à l'est, sur Cracovie, je vais donner sur leur gros. Celui-ci est persuadé que l'avant-garde a fouillé tout le pays et qu'il n'a rien à craindre. Il sera plus facile de se dérober à sa vue et de se faufiler au milieu des troupes. Cracovie sera pour moi un nouveau sujet d'ennui. Cette place forte prend en flanc les Russes en marche vers l'ouest; ils se couvriront donc de ce côté par une flanc-garde. Il est vrai que dans la dernière guerre des Balkans, les Bulgares, contrairement aux règles stratégiques, ont défilé à 12 kilomètres d'Andrinople, absolument comme si ce n'était pas une place forte, mais une bourgade quelconque. Mais je préfère mettre les choses au pire. La flanc-garde sera forcément au delà, donc au sud, de la route Slomniczki-Skala. Donc c'est là que se décidera notre sort, à supposer que j'y arrive. Il faudra s'ouvrir la route de Cracovie à la baïonnette. Je décide donc en définitive de maintenir ma direction sur Cracovie et, seulement à la dernière extrémité, d'obliquer à l'ouest du côté de Skala.

Passons maintenant au départ. Quand et comment doit-il avoir lieu? Naturellement, si j'y suis forcé, je partirai au premier signal, mais malheureusement dans la direction imposée par les circonstances. Je ne puis accepter la lutte dans le village, quelques grenades suffiraient à y mettre le feu. J'ai bien là un bois devant moi, mais ce bois c'est mon remords de conscience. Mes hommes n'y ont pas encore mis les pieds. Et si je puis m'y cacher, moi, qui me dit que l'ennemi ne s'y cachera

pas, ne s'y cache pas même déjà? Mais tant pis! Si rien ne s'y oppose je partirai au crépuscule. Avant, j'enverrai des patrouilles pour éclairer la route. La colonne marchera prête à attaquer à la baïonnette. Le malheur serait que je fusse obligé d'attaquer de la sorte. Sans doute, en attaquant subitement et par surprise, je pourrai remporter un succès local, mais tous les environs seront alertés, je perdrai du temps, je serai entouré petit à petit et puis, Amen! l'hécatombe sera prête. Mais qu'y faire?

Je ne prétends pas que cette décision me soit venue à l'esprit aussi facilement que la solution d'un problème en chambre, quand on n'a à penser ni aux balles ni à l'ennemi. Certes non! J'étais trop conscient de la gravité de notre situation, j'étais trop fatigué physiquement et moralement d'avoir assisté à l'effondrement de la base sur laquelle était fondé, jusqu'ici, mon plan : l'existence d'un couloir libre ou presque libre, dans la direction de Cracovie. Je me sentis secoué de frissons; ma tête, par instant, se refusait à tout travail autre que des reproches à mon adresse, et, semblable à un écureuil, je tournais dans un cercle de perpétuelles contradictions, dont je jugeais impossible de sortir. Je ne prétends pas non plus que toutes mes décisions aient été aussi facilement prises. Au contraire, parfois inconsciemment, une idée saine émergeait de tout ce chaos et me procurait un peu de repos; car mon esprit critique reconnaissait aussitôt le bien fondé de cette idée. J'étais oppressé, oppressé comme peut-être je ne l'avais jamais été, ni avant ni depuis le commencement de la guerre. Enfin je m'arrêtai à une décision, qui, cela va sans dire, se heurta à un monde de contradictions. Je m'en affranchis en me disant que j'arriverais bien à régler tous ces détails après le départ des patrouilles, quand la situation se serait un peu éclaircie et que les ténèbres épaisses qui m'entouraient auraient disparu. Je décidai de faire partir les patrouilles à trois heures; elles reviendraient à quatre heures, quatre heures et demie, environ, juste à la tombée de la nuit de cette journée automnale et juste au moment de nos préparatifs de départ.

On préparait déjà le déjeuner de l'état-major. Les officiers à moitié endormis se levèrent et procédèrent à leurs ablutions. Le royaume du sommeil se remplit d'agi-

tation et de mouvement. Je pus enfin déambuler dans la chambre. J'en ressentis un profond soulagement; mes pensées commencèrent à se remettre en ordre, ma surexcitation intérieure se calma dès qu'une partie de mon énergie trouva un exutoire dans le mouvement mécanique de la marche. A la fin je fis appeler Sosnkowski et Kasprzycki. Je leur exposai la situation dans toute son horreur. Après un instant de réflexion, tous deux furent d'accord pour la marche vers l'ouest, du côté des bois de Skalskie et d'Olkusz; tous deux furent d'avis que toute autre direction était trop risquée.

Nouveau choc! Leur avis eut pour effet d'ébranler la décision que j'avais eu tant de peine à prendre. Je mis fin à la conversation et après m'être promené un instant dans la chambre, je passai encore une fois mes prémisses en revue et je résolus de m'en tenir à ma première résolution.

On servit le déjeuner. Je sentis, pendant le repas, que je n'étais pas seul à tendre l'oreille aux bruits du dehors et à guetter avec inquiétude le son d'un coup de fusil. Mais non : calme complet. Nous arrivions parfois à douter que nous fussions attablés ici, dans un hameau perdu, qui avait nom Ulina Mala et entourés de toutes parts par l'ennemi. Et le temps, mon associé d'alors, passait lentement. Chaque quart d'heure, écoulé sans que nous fussions découverts par les Moscovites, nous rapprochait des ténèbres du soir si ardemment désirées et augmentait nos chances de salut.

Bojarski rendait toujours compte qu'on apercevait les Cosaques à l'horizon dans les environs de Buk. De temps en temps on m'amenait un paysan; je l'interrogeais. Tous étaient unanimes à confirmer un fait désormais incontestable, à savoir que nous étions au milieu des Moscovites. Un Juif, qui conduisait à Wolbrom une voiture de pommes, vint échouer à Ulina; il se plaignait que les soldats lui avaient enlevé une partie de ses pommes. Je lui marchandai le tout et je les lui achetai pour mes hommes. Un moment après, on vint me rendre compte que le Juif avait disparu.

Décidément nos hommes sont trop bons garçons pour les non combattants. Que de fois je les ai observés dans leurs rapports soit avec les prisonniers, soit avec la population civile! Or, j'ai toujours eu l'impression que notre

caractère national manquait de sévérité. Cela peut nous valoir des sympathies, mais ce sentiment a diablement peu de valeur sur le marché mondial de « l'égoïsme sacré ».

Il était près de trois heures. Le Chef me demanda si j'avais pris une décision. Je lui dis que je m'en tenais à la même : direction Cracovie. On n'ira à Skala que si on y est forcé. Départ à la tombée de la nuit; pour le moment je vais lancer des patrouilles. Le Chef bougonne; il conseille au moins de laisser les cuisines roulantes, notre marche est si risquée! Nous manœuvrerons plus librement et nous pourrons même nous passer de routes. C'est une bonne idée. Entendu : prévenir les commandants de bataillons de faire distribuer un repas avant ce soir et de laisser les cuisines sur place. Et maintenant qu'on appelle Belina et que les patrouilles se préparent à partir au premier signal.

Un instant après, Belina arrive. Je lui explique la situation et lui donne mes ordres. Trois patrouilles, la première sur Czaple, la seconde sur Wladyslaw; ce sont les directions que j'ai l'intention de suivre. Ces deux patrouilles devront m'envoyer leurs comptes rendus le plus tôt possible après avoir atteint leur objectif. Elles nous y attendront. D'après leurs renseignements, j'arrêterai mon itinéraire. L'une de ces patrouilles devra alors, sans plus attendre, se replier isolément sur Cracovie. La troisième patrouille se portera vers l'ouest. Le silence qui règne de ce côté là depuis tout un jour m'incite à vérifier les dires des « civils ». Et peut-être la situation n'est-elle pas aussi mauvaise que cela; peut-être pourrai-je, sans trop de risque, me replier dans une direction ouest, puis sud-ouest. Départ des patrouilles immédiatement. M'adresser les comptes rendus directement.

Et puis le départ! Dès la tombée de la nuit, une compagnie couvrira la route de marche à travers bois; elle emmènera quelques cavaliers pour patrouiller et porter les renseignements. Ordre de marche : III^e, IV^e, V^e bataillons. Colonne par quatre. Fusils déchargés, ne charger que sur ordre. Pendant la marche, avancer bras dessus bras dessous; pendant les haltes, défense de se coucher; en marche, passer à travers les flaques d'eau ou de boue sans les contourner, pour ne pas rompre les rangs; mar-

cher en colonne serrée. Défense de fumer, de parler à voix haute, à *fortiori* de crier. Je marcherai derrière la pointe, le Chef entre les III^e et I^{er} bataillons, Kasprzycki à la queue de la colonne d'infanterie.

C'est la cavalerie qui me cause le plus d'ennui. Pendant la nuit, elle m'est presque inutile. C'est un véritable poids mort et comme pour les voitures, il faudrait la faire marcher au milieu de l'infanterie et sous sa protection immédiate. Mais ce dispositif m'inspire des craintes. Dans la nuit les chevaux sont craintifs. Au moindre bruit, aux premiers coups de feu, ils vont ruer, se jeter dans les rangs de l'infanterie et la gêner dans son action. Je suis très ennuyé de mettre les uhlans à la queue de la colonne. Je recommande à Belina de faire marcher ses hommes à pied en tenant leurs chevaux par la figure, de les empêcher de hennir et de ruer. J'ai l'intention de ne livrer que des combats à la baïonnette. Le III^e bataillon partira le premier à l'attaque, les deux autres restant en réserve, sous les ordres du Chef.

Belina n'est pas content de voir que j'ai si peu de confiance en sa cavalerie. Il fait le serment que ses uhlans tiendront bien leurs chevaux et qu'il n'y a rien à craindre, et il ajoute d'un air suppliant : « Mais quand l'infanterie partira à la baïonnette, le Commandant ne se fâchera pas si nous aussi nous y allons de notre petite charge? »

Le cran de Belina me fait sourire. Je lui réponds que je me tiendrai pour satisfait si les cavaliers tiennent bien leurs chevaux, d'autant plus que je vais leur confier mon alezan. J'irai moi-même à pied.

Les patrouilles sont parties. Les nerfs tendus à l'extrême, je tends l'oreille pour savoir si l'on n'entend pas des coups de fusil. Toute minute écoulée dans le silence signifie pour moi que l'espace est libre pour la manœuvre et pour le mouvement. Pas mal de minutes passent, je commence à respirer. Il y a tout de même de l'espace. Et j'ajoute amèrement en moi-même : « Oui un espace assez large pour ton hécatombe. »

C'est cependant avec un certain soulagement que je fais servir le thé avant de partir.

Ah bah! A peine ai-je avalé quelques gorgées de thé qu'on entend un coup de fusil, puis un deuxième, tout près, comme s'ils venaient du village. Je me dis, furieux,

que c'est sûrement un de nos hommes qui a tiré par inadvertance en déchargeant son arme; mais non, ce n'est pas ça! C'est bientôt toute une fusillade de tirailleurs qui fait entendre sa musique à l'ouest; de temps en temps, une salve irrégulière déchire la toile. Le Chef bondit hors de la cabane, comme s'il avait le feu à ses trousses. Comment! des coups de feu à l'ouest. Eh oui! me dis-je, et de nouveau le vers maudit voltige dans ma mémoire :

« Tu l'as voulu, Georges Dandin! »

Un instant après, les comptes rendus arrivent : « Les Cosaques attaquent le village, il y a plusieurs sotnias! Elles ont suivi Wieniawa qui a poussé avec une patrouille sur Iwanowice. » Enfin le Chef accourt; il a déjà observé la situation.

« Deux sotnias au plus, dit-il. Des Cosaques du Kou-
« ban reconnaissables à leurs uniformes tcherkesses.
« J'ai donné l'ordre à une compagnie du III^e bataillon
« de se déployer et de rester sur la défensive; l'attaque
« vient de l'ouest, mais manque de vigueur. Les pa-
« trouilles ennemies sont presque arrivées au village
« sur les talons de Belina. »

Ainsi donc, les paysans disaient vrai! Je sors sur le perron de derrière d'où l'on aperçoit parfaitement la partie ouest du village qui s'allonge un peu en contre-bas. Il commence à faire nuit; on distingue mal. Dans la cour, les balles passent au-dessus de nos têtes avec un gémissement plaintif.

Tantôt la fusillade cesse, tantôt elle reprend un peu, mais à chaque minute elle diminue nettement d'intensité. « Ce ne sera pas grand'chose », me dis-je. Pourvu que ces « sales animaux », comme les appelle Belina, ne nous en amènent pas beaucoup d'autres dessus. Il faut presser le départ. Nous sommes découverts. Et toujours pas de nouvelles, ni de Czaple, ni de Wladyslaw.

Je suis brûlé de fièvre et d'impatience; j'ai la gorge sèche, bien que j'en sois à mon troisième verre de thé chaud. La fusillade se calme à l'ouest. Ma tête ressasse toujours les mêmes doutes, les hypothèses les plus noires.

Ah! Ah! quelques coups de fusil au sud. J'écoute : rien, de nouveau silence complet. Au bout d'un moment, un compte rendu : « Au sud une colonne en marche

« sur la route allant de Czaple vers l'ouest, elle comprend des voitures lourdes, peut-être de l'artillerie. « Dans l'obscurité, dans le bois, on n'a pas pu bien voir, mais on a entendu des conversations en russe. « Nous avons tiré sur le détachement ennemi, il en est résulté beaucoup de désordre dans la colonne qui a fait demi-tour et s'est mise en retraite vers l'est. Acc-tuellement, la route est libre. »

Voilà donc le mot de l'énigme, me dis-je. Je me demandais pourquoi il n'y avait pas de comptes rendus; c'est tout simplement parce que la patrouille du sud, celle de Wladyslaw est coupée de nous, peut-être est-elle battue et dispersée. Idem pour celle de Czaple.

Il faut presser le départ. Une idée fugitive comme l'éclair me traverse l'esprit : si l'on partait dare dare et si l'on suivait la colonne en retraite du côté de Czaple? Les Moscovites ont déjà la frousse, puisqu'ils se retirent; s'ils s'arrêtent, je leur flanque encore plus la frousse. Et si je suis obligé de combattre, j'aurai ma première affaire avec un ennemi déjà à demi démoralisé et en retraite.

Est-on prêt à partir, là-bas? Qu'on envoie les ordonnances pour dire que l'on se presse, et pour prévenir Smigly que je vais aller le voir tout de suite. Il faut partir immédiatement.

Je donne mes ordres. La terre me brûle les pieds, je ne puis tenir en place. L'état-major, respectant ma surexcitation, se tient coi, ce qui m'irrite encore plus. Je suis si en colère, si furieux, que je battrais les gens par plaisir. Et cette soif d'enfer! je boirais sans fin. Ah! fumer et boire!

Compte rendu de Smigly : Dans un moment il sera prêt. Dans un moment! Ah! ces lambins du III^e bataillon. Jamais à l'heure, toujours en retard. J'entends, devant la porte, patauger des chevaux et des voix demander : Le Commandant est là?

Un officier de uhlands entre, tout crotté, un peu pâle.

— D'où venez-vous?

— De Czaple, citoyen Commandant.

— Quoi de nouveau, là-bas?

— Les Moscovites! Ils venaient de Miechow; j'ai dû me replier.

— Allez, j'écoute.

Il était arrivé sans obstacle à Czaple; mais là, il avait

entendu derrière lui une fusillade qui allait en augmentant. Les Moscovites étaient déjà à Czaple et c'est probablement la fusillade qui les avait fait fuir du côté de Miechow, car il avait trouvé le village vide. Il avait placé des postes aux issues et envoyé un compte rendu. Il y a une heure, peut-être un peu moins, sur la route venant de Miechow, l'un des postes avait entendu les pas d'une troupe d'hommes et avait fait feu; une fusillade s'était engagée. Evidemment on cherchait à encercler le village. Il faisait déjà presque nuit et ce qui lui faisait dire cela, c'est que l'on tirait sur le village de divers côtés et qu'il entendait les coups de sifflet et les appels se croiser du sud au nord. Quand les Moscovites avaient pénétré dans le village par l'est, il s'était retiré et comme il entendait également des coups de fusil sur la route par laquelle il était venu, il avait obliqué pour gagner Ulina. Au retour il avait trouvé l'estafette qu'il avait envoyée précédemment pour porter le compte rendu; elle s'était trompée de route et c'est pourquoi elle n'avait pas remis le rapport à temps.

Ainsi donc mes projets astucieux de suivre la colonne en retraite tombaient à l'eau. La terre s'ouvrit sous mes pieds. A en juger par le récit que je venais d'entendre, c'était à l'infanterie que l'on avait eu affaire et non à une extrême avant-garde russe. L'alerte allait être donnée partout, à l'est et à l'ouest; dans un instant, ça allait chauffer sans doute. Et ces lambins qui ne sont pas encore prêts!

Il faut que j'aille trouver Smigly, dis-je brusquement. L'état-major silencieux se tient à l'écart. Il a entendu le rapport de l'officier de uhlans et je sens sur toutes les lèvres la même question : Où va-t-on?

« C'est à Wladyslaw que nous allons, dis-je. Impossible d'aller à Czaple; peut-être sera-t-on plus heureux à Wladyslaw. »

Le Chef me prend à part et me prie de l'autoriser à marcher avec moi à la pointe. Je réponds avec colère : « Non, vous resterez où je vous ai dit. S'il m'arrive quelque chose, vous prendrez le commandement. »

Le Chef, voyant mon impatience, et toujours méthodique, se borne maintenant à me demander d'attendre, avant de donner le signal du départ, qu'il ait formé la colonne, pour que personne ne s'égaré dans la nuit et

que la colonne ne se fractionne pas. Entendu! Il me fera dire par Kasprzycki quand tout sera prêt.

Enfin je sors. Un froid vif me saisit et je comprends tout de suite la cause du retard. Il fait si noir qu'on ne voit pas à deux pas devant soi. C'est bien sur quoi je comptais. Je voulais arriver, avant que la lune n'apparût, au croisement de la route de Wladyslaw, que je dois suivre, avec celle de Czaple Male à Iwanowice, près de Wiktorka. C'est par cette route, à l'ouest de Czaple, que se fait le mouvement du gros des forces russes. C'est là que je compte prendre contact avec l'ennemi et je désire l'obscurité pour cacher ma faiblesse.

Tout de même, il fait par trop noir, d'autant plus que sur mon ordre, on a masqué toutes les fenêtres, et c'est ce qui a gêné le départ. J'ordonne de démasquer les fenêtres des maisons situées aux détours de la route et d'allumer des lumières.

Le village paraît mort. Les habitants se sont soigneusement cachés, s'attendant à une bataille dans l'intérieur du village, ou dans leurs champs. Par une boue épouvantable, j'arrive au P. C. de Smigly. Le I^{er} bataillon est déjà en colonne dans la rue, attendant le passage du III^e bataillon qui n'a pas encore débouché. Je bondis sur Smigly et lui reproche son retard. Celui-ci et son adjoint Mlodzianowski m'expliquent : il fait tellement noir qu'ils ont dû faire abattre plusieurs haies pour déboucher sur la rue; de plus, comme ils forment l'avant-garde, ils ont voulu avoir un guide. Justement ils l'attendent.

Dans cette chambre chaude, très bien éclairée, règne un calme profond. En attendant le guide, j'absorbe encore un verre de lait avec un excellent petit pain. Ah! l'état-major de Smigly est toujours parfaitement approvisionné. Mlodzianowski veut à toutes forces que j'emporte dans ma poche pour la route un petit pain et des friandises. Accepté, mais qu'on fasse vite! Je n'ai pas encore recouvré mon calme intérieur, j'ai des frissons, j'en ai par-dessus la tête d'attendre ainsi, dans l'angoisse. Il me tarde de déchirer le voile mystérieux qui me cache notre avenir immédiat, lequel, si on apprécie sagement la situation, est, je le sens, tragique.

Le guide est arrivé. Il doit nous conduire à Wiktorka. Le dernier acte de notre tragédie va commencer, comédie peut-être, je ne sais. Je sens encore une fois monter

à ma tête, comme les vapeurs du vin, toute une foule de doutes, tout le poids de ma responsabilité. J'ai un peu de vertige, je chancelle et je suis obligé de chercher un appui sur le bras robuste de Smigly. Il me regarde d'un air un peu étonné, mais me prodigue aussitôt des soins empressés.

Nous voici dans la rue, dans la boue. Devant nous, à quelques dizaines de pas, la pointe de cinq hommes de la 1^{re} compagnie de cadre, dirigée par un officier. A la sortie du village, le Chef m'attend avec deux officiers d'ordonnance. Il me prie de nouveau d'attendre que toute la colonne se soit formée, d'avancer encore de mille pas, puis de nous arrêter; ce sera suffisant pour faire sortir la colonne du village.

Nous faisons ces mille pas et nous stoppons en attendant un avis du Chef. Je ressens de nouveau l'état d'esprit merveilleux déjà ressenti à la sortie de Wolbrom. Je suis absolument maître de moi; mon cerveau fonctionne avec vigueur et netteté. « C'est l'état d'esprit, me dis-je, dans lequel doivent se trouver tous les aventuriers, grands et petits, au moment de passer à l'exécution de leurs desseins et de franchir le Rubicon en se disant : *Alea jacta est!* Je regarde autour de moi. A droite, c'est-à-dire à l'ouest, le ciel nuageux est embrasé par la lueur d'un incendie voisin. J'entends les soldats murmurer entre eux ; « Ce sont les Cosaques! »

— Bah! ai-je envie de leur dire, où n'y a-t-il pas de Cosaques maintenant, autour de nous?

Ainsi donc voilà l'est alerté par Czapple, l'ouest par les Cosaques avec lesquels nous avons eu ici, à Ulina, une rencontre, et probablement le sud aussi, par la patrouille de Dreszer, car je n'ai pas reçu un mot de lui. Je calcule froidement. Devant moi, jusqu'à la bifurcation des routes de Czapple et de Wiktorka, ma route est couverte par la compagnie du V^e bataillon. Je n'ai pas reçu d'elle de nouvelle alarmante, par conséquent je pourrai franchir ce bout de chemin sans encombre; il en sera de même probablement pour le bout de chemin suivant au sud de Wiktorka. Là, nous couperons la route d'Iwanowice. C'est là qu'aura lieu notre première épreuve; la seconde aura lieu à Wladyslaw. Inutile de pousser mes calculs plus loin, car si ces deux épreuves tournent mal, pourquoi en chercher une troisième? Les

deux autres suffiront, et dans le cas contraire, il sera toujours temps, plus tard, d'y penser.

Voici Kasprzycki. « Est-on prêt enfin ? » « Non, le Chef prie d'avancer encore 500 pas, car la queue de la colonne est encore empêtrée dans le village. » Nous avançons un peu sous bois; par bonheur, il n'y a pas de boue; la route est sèche, sablonneuse, mais durcie, à la suite des pluies.

La lueur de droite diminue d'intensité, mais, par contre, la lune indésirable s'élève dans le ciel. Celui-ci est, il est vrai, chargé de nuages, mais tout de même il y a assez de lumière, trop même pour notre aventure. La marche sera plus facile, mais le voile qui nous procurait une obscurité complète a disparu.

En attendant, nous fumons nos dernières cigarettes; en marche, conformément à l'ordre, nous ne pourrons plus fumer. Enfin, Kasprzycki nous informe que tout est prêt. Nous partons avec au moins une heure de retard. Nous avançons sous bois. Je vois la pointe s'agiter vivement devant moi.

Mais qu'y a-t-il? Je suis, sur le bord du chemin, un sentier bien frayé, et je sens quelque chose sous mes pas. En vérité ce sont des jambes d'hommes. Je tape dessus avec ma cravache. Du milieu des broussailles, je vois surgir un soldat, puis un deuxième, tous deux à moitié endormis.

- Qu'est-ce que c'est? D'où êtes-vous, citoyens?
- Du V^e bataillon, répondent-ils tout penauds.
- Que faites-vous là?
- Nous sommes en sentinelles.

Je suis furieux : « Ah! ils mériteraient bien une balle dans la tête pour une pareille garde », murmurai-je entre mes dents; oser dormir alors que le salut du détachement tout entier dépend d'eux. Ah! canailles. Oust! retournez à votre compagnie, vous serez sévèrement punis!

Mais quoi! Je n'ai pas fait cent pas que je trouve un nouveau groupe plongé dans le sommeil. Jamais, au cours de la guerre je n'ai frappé un soldat. Ce fut la seule fois, et j'en rougis encore. Je leur allongeai un violent coup de pied pour les réveiller; j'étouffais de rage.

Après avoir réveillé ainsi cinq groupes, je rencontre le commandant de la compagnie.

— Que faites-vous, citoyen? Tous vos hommes dorment comme des morts.

— Ah! Commandant! dit-il, je ne fais que courir pour les réveiller; mais ils sont si fatigués qu'à peine je les ai quittés, ils se remettent à dormir.

— Il faut leur ordonner de marcher, que diable! et non pas de rester immobiles. Vous ne ferez jamais un bon officier. Rassemblez-moi cette bande de dormeurs et qu'on la fasse marcher à la queue du V^e bataillon. Est-ce qu'on dort là aussi au carrefour?

L'officier me donne de nouvelles explications :

— Oh non! ils ne dorment pas là!

Les cavaliers ont poussé un peu en avant et ils rendent compte en ce moment qu'on n'entend rien. « Tout est tranquille. »

Il y a longtemps de cela et je n'ai pu, jusqu'ici, oublier ni cette impression ni ce moment-là. Je n'ai pas cessé de garder un peu rancune au V^e bataillon, bien qu'il ait plus de dix fois racheté sa faute par sa vaillance et sa conduite héroïque.

Nous dépassons la croisée des chemins et le dernier poste composé de quelques cavaliers. Il n'y a plus de service de sûreté sur la route que nous suivons maintenant. Quant à moi, je suis absolument calme; la marche a dissipé ma colère. Il ne me reste qu'un peu de fièvre qui force mon cœur à battre plus fort, mon cerveau à fonctionner plus nettement. Je regarde la colonne qui marche derrière moi; je comprends son état d'esprit. Les hommes connaissent la situation dans laquelle ils se trouvent. Les rigoureuses prescriptions de la marche, la défense de se coucher, d'éviter les fondrières, tous ces ordres inusités doivent, même dans le cerveau le plus borné, éveiller l'idée qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Le silence règne dans les rangs, d'habitude si bruyants. J'entends parfois le choc involontaire d'une arme, mais ce bruit provoque chez les camarades des engueulades à voix basse. On a mis baïonnette au canon. Nous avançons dans l'espace comme des ombres. Je sens que la colonne est décidée à se défendre jusqu'à la mort.

Smigly m'arrache à mes réflexions, il me saisit par la

main, tandis qu'il fait signe à la colonne de s'arrêter. La pointe a aperçu quelque chose. Un homme vient rendre compte qu'à droite de la route se dressent des bâtiments et qu'on y a vu des chevaux. Une patrouille est allée vérifier. Un moment après, elle revient avec deux chevaux. Ils étaient attachés tout sellés à une haie, près d'une meule de foin, mais pas de cavaliers avec; personne ne les gardait. J'examine les chevaux. On ne dirait pas des chevaux de cavalerie, mais plutôt des chevaux de Cosaques avec des selles de cavalerie autrichiennes. Ne serait-ce pas la patrouille de Dreszer? Je donne l'ordre de les envoyer à la queue de la colonne à Belina qui me rendra compte s'il reconnaît les chevaux. Quant à nous, en avant!

Quelques minutes après, la pointe ramasse à terre plusieurs objets; on me les apporte. Ce sont des mousquetons Mannlicher. Il n'y a plus de doute maintenant. C'est la patrouille Dreszer. Il y a eu ici sûrement une rencontre; plusieurs des nôtres ont probablement été tués ou blessés. Voilà donc le mot de l'énigme, voilà pourquoi je ne recevais pas de comptes rendus. Mais où est l'ennemi? Il ne doit pas être loin, ces bâtiments doivent être Wiktorka. J'interroge le guide. Il me cite un autre nom qui ne figure pas sur la carte au 200.000°.

Ce n'est pas la première fois que je constate quel peu de fonds on peut faire pour la guerre sur la carte générale autrichienne du Royaume.

Elle doit remonter au moins à 20, 30 ans; car il a bien fallu au moins ce temps-là pour que les changements que j'ai constatés sur le terrain par rapport à la carte aient pu se produire. Sur la carte, la forme des bois est changée, une foule de lieux habités manque; les routes vont souvent dans une toute autre direction que sur la carte. C'est comme maintenant : d'après la carte, le premier lieu habité que nous aurions dû rencontrer, à la croisée des chemins, est Wiktorka. Or, le guide énumère une série de noms qui n'existent pas sur la carte; bien plus, il se trouve que Wiktorka n'est pas au carrefour et que ce qu'on nomme ainsi est une ferme située un peu à l'écart. Jusqu'au carrefour nous aurions encore près de deux verstes; puis la route continue sur Wladyslaw et cela encore contrairement à la carte. Je commence à craindre que le guide ne nous trompe. Mais non,

nous sommes bien dans la bonne direction, et cependant nous n'avons pas encore trouvé de carrefour.

Allons, en avant! Ne perdons pas de temps! Nous avons encore tant de chemin à faire, tant de fatigues nous attendent! Autour de moi le silence est absolu, le silence qui suit les longues pluies automnales, quand toute la nature abreuvée d'humidité semble rêver à l'été écoulé, cet été si plein de vie et de variété, et que l'automne finissant s'endort doucement du sommeil de l'hiver. Le ciel est légèrement nuageux; la lune verse à travers les nuages des flots de lumière pâle. Tout est silencieux et calme, on est arrivé à oublier l'ennemi.

Tout en marchant, je rédige dans ma tête le rapport que je fournirai sur notre escapade. J'ai presque envie de maudire le Chef pour avoir eu l'idée de laisser les cuisines à Ulina.

Au bout d'un certain temps le bois s'éclaircit; devant nous s'étend une large clairière. On aperçoit la tache blanche d'une route qui coupe la nôtre. C'est la Wiktorka de la carte, non la réelle. Au carrefour même, sur une petite hauteur, se dresse une chaumière et à l'ouest d'autres chaumières, en petit nombre d'ailleurs. Plus loin notre route est cachée aux vues de l'est par le bois, vers l'ouest s'étend un large espace découvert. Ici également tout est silencieux. Les yeux ont beau fouiller de tous côtés, on n'aperçoit rien. Aucun bruit suspect. Derrière moi retentit le pas cadencé de la colonne d'infanterie. Si le pays était occupé par l'ennemi, celui-ci serait déjà alerté. Et cependant c'est par cette route que sont passés les canons et les voitures; c'est non loin d'ici que sont tombées des balles.

La pointe se porte rapidement à la chaumière; Smigly et moi, nous suivons à deux ou trois pas; la colonne est à vingt ou trente pas en arrière. Un chemin frayé, large, presque une route, mène à la hauteur, tout près de la chaumière. Nous prenons ce chemin. Tout à coup, quand la pointe approche de l'angle de la chaumière, j'entends une grosse voix de basse prononcer les mots sacramentels des sentinelles russes : Stoï! kto idiote? (1).

La pointe hésite une seconde et se jette à quelques pas en arrière, de sorte que je dois reculer un peu et re-

(1) Halte! Qui va là?

descendre sur la pente. Dans la chaumière on entend un violent tumulte, des cris. Smigly a déjà lancé un ordre : « II^e compagnie, en avant, fouillez les maisons. » Un moment après, on entend le galop rapide de chevaux s'éloignant dans la direction du sud-ouest, puis des coups de feu, des sifflements de balles qui passent tout près de nous. La pointe est déjà dans la chaumière; mais un peu trop tard. L'ennemi a fui.

Pendant ces courts instants, des pensées traversent ma tête, rapides comme l'éclair, sur la conduite à tenir. Elles passent en laissant dans mon cerveau une empreinte si profonde et si nette qu'aujourd'hui encore je puis les retracer avec la précision de la photographie. Les voici en substance :

C'est un poste ennemi. Il se retire du côté du détachement qu'il couvre. Donc, au sud-ouest, se trouvent des forces sérieuses, que les coups de feu ont déjà alertés. Le plus sûr est de quitter le chemin qui mène à ce détachement et de tourner à gauche, du côté de Czaple, puis, au sud, dans le bois, du côté de Wladyslaw. Ici, je laisserai une compagnie en arrière-garde, celle qui est en train de fouiller les maisons. Et, tout de suite, les objections surgissent : « Je vais perdre un temps « infini, la cavalerie aura du mal à passer à travers un « bois épais, et, pendant la nuit, l'infanterie elle-même « perd facilement sa route. Le danger viendra alors de « droite, où le terrain est découvert; nous pourrons y « recevoir des coups de fusil. J'aurai des blessés, qu'en « ferai-je? Je ne puis ni les abandonner ni les emmener. « Vaut-il mieux se couvrir à droite ou envoyer des pa- « trouilles d'exploration et attendre? Décidément non! »

Décision brève, ferme : « Ne pas perdre de temps, « marcher tout droit, en colonne. »

J'ai à peine pris ma décision que survient Trzescniowski, commandant la II^e compagnie. Il me rend compte qu'il n'y a personne et qu'on a pris seulement un cheval à longue crinière et longue queue, avec une selle cosaque et des rênes ornées de clous argentés, sûrement un canasson de sous-officier.

« En route », dis-je à Smigly.

Smigly me demande l'autorisation de changer l'avant-garde et la pointe. Il est mécontent que les hommes de la pointe aient hésité une seconde après l'interpellation

de la sentinelle cosaque et de plus ils ont laissé échapper le guide qui a réussi à s'enfuir.

« Tas d'imbéciles avec leur sensiblerie d'intellectuels ! », murmurai-je, et dire qu'ils n'avaient pas attaché le guide !

Smigly me rend compte que c'est la II^e compagnie qui formera l'avant-garde et la pointe. Encore du retard ; nous allons prendre comme guide le propriétaire de la cabane. C'est un homme d'un certain âge ; il se met à gémir quand des soldats le font sortir à moitié habillé. Il a endossé par-dessus sa chemise une peau de mouton et il se signe plusieurs fois, quand les soldats le prennent par le bras. En route !

Je me souviendrai toujours des quelques minutes passées au carrefour près de la cabane. Je n'ai jamais été aussi près de l'ennemi, au point d'entendre distinctement ses paroles ; jamais, je crois, mes pensées n'ont été plus rapides qu'à ce moment. Aussi plus tard, en y réfléchissant, me suis-je demandé souvent si j'avais eu raison de donner l'ordre de continuer la marche sans changer de direction. Le fait que ma résolution ne nous a pas été funeste cette fois-là ne prouve pas que mon ordre fût rationnel. Sans aucun doute, c'était la plus risquée des combinaisons possibles, et si nous avions eu affaire à une volonté ennemie plus puissante, ma décision nous aurait coûté cher. Elle avait cependant un avantage, celui d'être la plus simple et la plus expéditive. C'est là, selon moi, son mérite principal, et il n'est pas négligeable. Nous n'avions pas, en effet, de temps à perdre.

Notre guide nous apprit que d'après les récits des Cosaques, une heure plus tard, devait arriver dans le hameau une force assez importante, probablement alertée par nous. Il pouvait donc très bien se faire qu'en tournant à gauche je tombasse précisément sur les forces ennemies qui approchaient. Mais il est vrai aussi qu'en partant d'Ulina, nous avons exposé notre arrière-garde, la cavalerie, à recevoir sur le dos toute la sotnia de Cosaques alertée. Le fait que les Cosaques, au lieu d'être de valeureux soldats et d'ouvrir le feu sur nous, ce qui nous aurait obligés à faire halte, avaient respecté le silence de cette nuit automnale et avaient tranquillement rompu le contact avec nos uhlands, ne prouvait nullement que ma décision ne fût pas extrêmement

risquée. Je le répète, de sang-froid, je n'aurais pas résolu le problème autrement, et justement pour éviter une perte de temps.

C'est que j'avais toujours devant moi ces sacrés trente et quelques kilomètres qu'il fallait absolument franchir de nuit, et en outre, demain matin, la perspective d'un combat avec les Moscovites, qui, je le pressentais, devaient avoir tendu un rideau devant les forts de Cracovie. Il fallait donc se presser.

En quittant Wiktorka, je fis longer le bois, par précaution, pour profiter de l'ombre des arbres et éviter les rayons de la lune. Le cœur me battait. A chaque instant, je m'attendais à recevoir des coups de fusil de droite. Mais les minutes passèrent, pas de fusillade. Je commençai à me tranquilliser, et je me mis à réfléchir au bond suivant : Wladyslaw. Le premier jusqu'à Wiktorka et jusqu'à la route de Czaple à Iwanowice s'était heureusement terminé. J'avais maintenant la preuve que le pays était réellement occupé par l'ennemi. Il faisait nuit, les routes étaient libres, mais les villages? Ils devaient être sûrement occupés par les troupes cantonnées pour la nuit. Admettons que nous ne suivions pas la même route que les troupes ennemies en marche vers l'ouest; quant à nous, nous marchons au sud de cette route et Wladyslaw n'est pas à un carrefour comme Wiktorka; toujours est-il que Wladyslaw peut être occupée par une colonne latérale, convoi ou artillerie, désireuse de ménager les chevaux en les abritant pour la nuit. La patrouille de Dreszer n'était sûrement pas parvenue à Wladyslaw, puisque nous avons trouvé en route des chevaux et des mousquetons lui appartenant. Telles étaient les idées qui me préoccupaient, tandis que je marchais sur Wladyslaw. Je n'étais pas arrivé à une solution quand, au sortir du bois, j'aperçus dans le lointain les premières maisons du village.

Le Chef accourant vers moi me proposa de contourner Wladyslaw à travers champs. Je demandai au guide si c'était possible. Il saisit instantanément notre pensée et répondit qu'il n'y avait rien de plus simple. Derrière la hauteur, là à droite, se trouvait un long défilé qui faisait le tour du village et qui menait à la route de Slomniczki. J'ordonnai d'abandonner la route de Wladyslaw et de

passer par là. Je ne savais pas que Dreszer était à ce moment même dans Wladyslaw.

Son histoire est curieuse. La lune n'était pas encore levée quand il avait occupé le village où il s'était emparé d'un petit convoi russe de pain, de farine et d'avoine. L'obscurité était si épaisse que plusieurs fois les Cosaques avaient pénétré dans le village qu'il occupait. Les balles sifflaient. Il était impossible de me faire parvenir des renseignements, car chaque fois l'estafette qui portait le compte rendu avait trouvé à Wiktorka la route occupée par les Moscovites. Les deux chevaux et les mousquetons appartenaient en effet à sa patrouille. C'étaient deux recrues qui ne savaient pas monter à cheval et qui étaient tombées de leurs montures. Dreszer, sans attendre plus longtemps, s'était replié spontanément sur Cracovie. Les deux infortunées recrues n'étaient pas mortes. Elles s'étaient déguisées en paysans et des contrebandiers les avaient heureusement conduites à Cracovie.

Je suivis les conseils du Chef, ce qui nous fit perdre, quand j'y pense maintenant, une heure et demie environ. Sans doute, la retraite était plus sûre et moins risquée, mais plus pénible.

Nous quittons la route pour prendre à droite à travers un champ fraîchement labouré et nous escaladons lentement la colline. Il y a une furieuse différence tout de même entre une marche sur route et une marche par les terres labourées. Les pieds s'enfoncent dans les sillons, la terre molle colle aux souliers. En vérité, s'il n'avait pas été absolument nécessaire de se hâter, si nous n'avions pas eu les nerfs extrêmement tendus, jamais mes hommes et moi ne serions venus à bout d'une marche aussi terrible, hors des chemins. Nous nous serions sûrement reposés toutes les dix minutes. Actuellement, nous marchions à perdre le souffle. Quand la fatigue faisait battre mon cœur trop fort, je m'arrêtais un peu, sans arrêter la colonne, pour reprendre ma respiration. Cela me permit de regarder à plusieurs reprises la colonne en train d'escalader la colline. Spectacle merveilleux : pareille à un serpent gris à peine perceptible, elle grimait, se confondant presque avec la terre grise. Le silence était absolu. Un peu en contrebas, à notre gauche, le village de Wladyslaw disparaissait.

sait, silencieux, dans un brouillard gris d'argent. Les hommes jetaient, comme moi, des regards furtifs à gauche, vers le village, qu'ils croyaient occupé par les Moscovites. Nous marchions sans faire de bruit, presque sur la pointe des pieds. Personne ne quittait les rangs, contrairement à ce qui se passe ordinairement dans les marches. La colonne ne semblait pas une collection d'individualités, mais une masse homogène se déroulant en courbes gracieuses.

De la hauteur, nous commençâmes à descendre par une paroi abrupte dans le fond du ravin. Sans canne ni carabine pour m'appuyer, j'étais presque sur le point de rouler au fond, quand je sentis la main de Smigly me retenir : « Jésus ! Marie ! me dis-je. Comment la cavalerie va-t-elle faire pour passer ? Mon alezan va sûrement se casser les jambes dans cet abîme ! » Et cependant, la cavalerie passa et aussi mon alezan. Nécessité ne connaît pas d'obstacle !

Arrivé dans le fond du ravin, je décidai d'arrêter la colonne un moment. La descente par une pente aussi abrupte, qui avait forcé les hommes à s'aider presque des mains pour ne pas tomber, devait avoir rompu la colonne. Il lui fallait du temps pour se remettre en ordre. Je tremblais d'ailleurs pour les chevaux et je voulais attendre qu'on me rendit compte s'il n'y avait pas eu d'accident. Je profitai de cet arrêt pour consulter la carte. On tendit des manteaux autour de moi et à l'aide d'une lampe électrique, je mesurai la distance déjà franchie et celle qu'il nous restait à franchir. Ainsi abrité, je me permis de fumer deux cigarettes. Quel plaisir ineffable ! Cela me rappela les années où, jeune écolier, je fumais en cachette.

Mais ce fut dur, après, pour se relever et se mettre en route. Je me sentais du plomb dans les jambes, j'avais la tête lourde, le visage et les yeux en feu. Ma seule pensée, mon seul désir était de m'allonger là et de rester étendu, insensible aux événements.

Je réfléchis avec épouvante que la colonne était probablement agitée des mêmes sentiments, alors que le repos n'était pas proche et qui sait ce qui nous attendait encore en route.

Nous déambulâmes longtemps dans ce ravin, au moins deux kilomètres et demi. Malgré les détours, je parvins

à m'orienter; je vis que nous marchions dans la bonne direction : parallèlement au village de Wladyslaw, direction sud-est. Ce fut la partie la plus romantique de notre marche romantique. Coincés dans un ravin étroit, aux pentes raides et abruptes, nous pouvions plutôt nous croire au milieu de hautes montagnes que dans une plaine polonaise. Les ténèbres y étaient plus épaisses, notre marche plus secrète et, par suite, notre sécurité, plus grande. Cet étrange sentiment de sécurité dans un ravin étroit me fit rire, car ma raison protestait. Ne suffisait-il pas, en effet, d'un très faible détachement ennemi pour nous infliger là, au fond de ce ravin, des pertes extrêmement sensibles? J'avais donc hâte de déboucher le plus tôt possible en terrain découvert.

Notre guide nous déclarait sans cesse, en gémissant, qu'il n'était plus sûr du chemin. Nous trouvâmes en route deux cabanes situées dans un élargissement du ravin. Je donnai l'ordre de les fouiller et, si elles étaient habitées, d'y prendre de nouveaux guides. Je pénétrai moi-même dans l'une d'elles. En attendant que mon hôte se fût habillé, je fumai avec bonheur une nouvelle cigarette. C'est ici, enfin, que j'allais arrêter définitivement mon itinéraire ultérieur.

Quelques questions adressées à mes hôtes pour me convaincre que c'étaient des contrebandiers de profession. Nous conduire à travers les lignes russes était une aventure qui leur plut énormément. Ils me racontèrent que des troupes nombreuses s'étaient écoulées vers l'ouest par la route Slomniczki-Skala, qu'il n'y avait pas eu de combats sérieux dans les environs, qu'on avait entendu dans la soirée des coups de fusil du côté de Wladyslaw; mais qu'était-ce au juste? Ils ne le savaient pas, car ils n'y étaient pas allés voir.

J'avisai sur la carte un boqueteau aux abords de Widoma, non loin de la chaussée Cracovie-Miechow. Je résolus d'y porter le détachement. Il fallait auparavant couper la route Slomniczki-Skala. J'ordonnai au guide de nous conduire à travers champs, de manière à passer à égale distance de ces deux villages, que je supposais occupés par l'armée russe en marche vers l'ouest. Mes expériences antérieures relatives aux Moscovites me faisaient supposer que j'y réussirais, à condition d'y arriver avant la fin de la nuit. Quant au boqueteau que

je rêvais d'atteindre pour y faire reposer mes hommes, c'était une affaire de chance. Ou bien je tomberai là sur une flanc-garde russe installée face à Cracovie, et alors j'attaquerai aussitôt à la baïonnette l'ennemi surpris et ne s'attendant pas à un danger sur ses derrières, pour m'ouvrir la route de Cracovie, ou bien si je suis plus heureux, je donnerai à mon détachement, éreinté par cette marche infernale, un repos d'une heure ou d'une heure et demie dans le bois.

Les guides ont tout de suite compris mon ordre; ils promettent de nous bien conduire. Le vieux guide de Wiktorka supplie qu'on le laisse partir, mais je l'emmène quand même. Il y a des Cosaques dans les environs et je crains qu'il n'en rencontre et ne les amène sur nous. Et maintenant, en avant. Ah! encore une cigarette que je vais fumer en hâte avec d'autant plus de plaisir qu'il me semble que je me la suis volée à moi-même. J'avoue franchement qu'à ce moment, je n'espérais pas en fumer d'autres tranquillement le lendemain à Cracovie. Cela me paraissait presque impossible.

Notre ravin commence à s'élargir sensiblement; au loin à droite on voit briller de petites lumières, à gauche, le ravin se ramifie. Les guides, en indiquant la droite, disent que de ce côté nous irions à Iwanowice, mais qu'actuellement il s'agit de sortir du ravin; en haut, nous trouverons la route de Wladyslaw à Celiny où, m'assurent-ils, cantonne la cavalerie russe; de là à travers champs, nous gagnerons directement la route de Slomniczki à Skala.

La sortie du ravin est encore plus raide que l'entrée. Je m'agrippe au terrain des mains et des pieds; mon cœur bat violemment; je pense avec épouvante à mon alezan qui doit aussi passer par là. Enfin, j'arrive en haut tout essoufflé. Je jette les yeux de tous côtés. A gauche, dans le brouillard, j'aperçois l'extrémité de Wladyslaw; devant moi, à cent pas, une ligne d'arbres marquant probablement une limite, à droite, la bifurcation du ravin, et au delà, une large plaine grise de terres labourées. Nous avançons.

Du ravin, en rampant, les compagnies débouchent derrière moi, l'une après l'autre. Tout à coup, à notre gauche, éclatent des coups de fusil : un, deux, puis plu-

sieurs à la fois. On n'entend pas siffler les balles, ce n'est donc pas sur nous qu'on tire. Tout se tait. Machinalement, je lève la main pour arrêter la colonne, j'entends Smigly ordonner à voix basse : « Couchez-vous. » Les soldats et les guides ont disparu, aplatis sur le sol.

Avec Smigly je devance la pointe vers les arbres; là, je me couche et j'examine avec soin la plaine d'un gris d'argent. Toute mon âme est passée dans mes yeux, pour essayer de percer le voile de la brume; une question angoissante jaillit du fond de mon être : « Serait-ce déjà? » Non, plus de coups de fusil. A gauche, du côté de Wladyslaw, je ne vois rien; devant moi, rien non plus. Je jette les yeux à droite et je vois distinctement à quelques centaines de pas quelques cavaliers. Ils marchent au pas, l'un en avant, les trois autres à quelques pas en arrière. Je distingue que ce ne sont pas les nôtres, car au-dessus de leur tête j'aperçois dans le brouillard, quelque chose comme un long trait; ce sont les lances qui arment toute la cavalerie russe, tandis que nos uhlands et la cavalerie autrichienne n'en ont pas. De nouveau, mille réponses à la question angoissante : « Que faire? » se pressent dans ma tête.

Sous ce flot de pensées, je ferme les yeux pour mieux réfléchir à l'ordre que je vais donner et, horreur et soulagement à la fois, à travers mes yeux clos se dessine le même tableau : la plaine gris d'argent et au milieu, semblables à des âmes silencieuses, les silhouettes à cheval marchant sur nous.

« Que le diable m'emporte! Il ne manquait plus que cela! Voilà que j'ai une hallucination! »

Je rassemble toute ma force de volonté, je me pince et j'ouvre les yeux. Non, il n'y a rien, je ne vois plus rien. Je réfléchis un moment et me frappe le front.

« Espèce d'âne, me dis-je! Tout de même dans ce demi-jour, si tu avais vu les lances, tu aurais au moins entendu le bruit des chevaux. Et pourtant tout est silencieux. Allons! ne perdons pas de temps! »

« Il n'y a rien, murmure au même moment Smigly. Si on avançait? Qu'en pensez-vous, citoyen Commandant? »

« Naturellement, en avant! » dis-je à haute voix, ne fût-ce que pour dissiper cette atmosphère lourde.

Nous partons. Nous débouchons sur la route où, hélas! nous n'irons pas loin et dès qu'à notre gauche nous voyons scintiller les lumières de Celiny, nous obliquons à droite, dans un vaste champ de terres labourées. Mes jambes recommencent à s'enfoncer dans une masse molle, à trébucher dans les sillons; par instant, mon cœur fait des siennes. J'entends coup sur coup, dans le lointain, en arrière, des coups de fusil. Pour élucider la chose, j'envoie demander à l'arrière-garde ce qui se passe. Rien; de leur côté tout est calme, c'est plus au nord que l'on tire.

Mes forces recommencent à m'abandonner. J'essaie de réagir, mais je sens que je vais tomber. J'ai déjà mangé mon petit pain et toutes les friandises que Młodzianowski m'a si obligeamment empaquetées à Ulina; mais rien n'y fait. Ma tête ne cesse d'être en proie à une pensée absurde.

Ah! Grand Dieu du Ciel! Pourquoi avoir permis à tous ces gens de labourer ces champs à ce point-là? Mes jambes voudraient bien fouler un autre sol. Si au moins c'était une prairie humide, mais cette mélasse informe et gluante dont il est si dur de se dépêtrer!

Et si je me reposais? Si je passais le commandement au Chef et si j'allais moi-même à l'arrière enfourcher mon alezan? Qu'il se tire comme il pourra, lui, de cette terre labourée qui n'en finit pas. Mais non, impossible! Je pense encore au vers fameux : « Tu l'as voulu Georges Dandin! » « C'est toi qui as imaginé cette aventure. « C'est toi qui as exposé tout ton monde à ce risque « insensé; à une hécatombe romantique à Cracovie ou « à Podhale. Tu n'as donc pas le droit, avant la fin « de l'entreprise, d'en rejeter la responsabilité sur les « autres. Tes hommes sont aussi fatigués que toi, que « diable! »

Tout de même, je n'en puis plus; il faut que je cherche un appui. Je saisis le bras de Smigly et m'appuie solidement à lui... Cela va mieux! Pour me soulager, je me remets à penser aux Moscovites que nous avons laissés derrière nous. Alertés de tous côtés, ils doivent nous chercher à Ulina. Quelles drôles de gueules ils vont faire quand ils verront que l'oiseau s'est envolé! Et ces coups de fusil derrière nous! Nerveux comme ils le sont, ils ne vont pas se reconnaître pendant la nuit et ils se

tireront sûrement les uns sur les autres. Ces pensées me procurent un grand soulagement : quel bon tour joué à l'ennemi!

Je regarde ma montre, presque cinq heures. Oh! oh! et où en sommes-nous de la route?

— Guides, sommes-nous encore loin?

— Nous sommes presque à la route Slomniczki-Skala, me répondent-ils à voix basse, dans un instant, nous verrons les maisons.

Effectivement, les rayons argentés de la lune ont déjà disparu, faisant place aux lueurs uniformément grises de l'aube. Dans ce demi-jour grisâtre, je distingue, à droite et à gauche, les maisons des deux villages entre lesquels nous devons couper la grande route.

Oubliée la fatigue! J'abandonne le bras protecteur de Smigly, je me reprends et, d'un œil avide, j'examine l'espace. Nous ralentissons le pas pour mieux nous orienter. Sur la grand'route, à l'endroit où nous devons la couper, il n'y a personne; tout est désert. Dans les premières maisons du village de droite, on constate un certain va et vient. De tous les côtés on aperçoit des lueurs de lanternes. C'est de la troupe. Les paysans de chez nous n'usent pas de lanternes pour retrouver leur étable. Tiens! Dans la maison la plus voisine, je vois briller la lueur d'une allumette, puis, à travers le brouillard, de temps à autre, le feu d'une cigarette. J'ai la lueur en plein dans les yeux, donc le fumeur a la tête tournée vers nous. Je serais curieux de savoir s'il voit notre colonne; elle est pourtant bien visible par ce jour naissant. Il y a beaucoup de lanternes, ce doit être un convoi ou de l'artillerie.

Une idée insensée me traverse l'esprit : Si j'aiguillais la colonne droit sur le village? Si je chambardais par une brusque attaque le calme qui règne ici, en faisant main basse sur ce qu'on pourra emporter, et allez donc! En avant sur Cracovie! Je me retiens. D'ici à Cracovie, il y a encore un bon bout de chemin; ce ne sont pas les Moscovites qui doivent manquer en route. N'allons pas réveiller le chat qui dort! L'attaque pourra réussir, mais après? Ils réussiront à nous encercler et à nous obliger à stopper. Ainsi donc, continuons la marche, tant que nous ne serons pas aperçus par ce sale individu dont seule la cigarette est visible sur sa gueule invisible.

Nous mettons le pied sur la grande route, nous la franchissons et de nouveau nous voici en terres labourées. Nous obliquons vers l'est. Nous regardons à plusieurs reprises si le village n'est pas alerté. Non, tout est silencieux et calme. La colonne tout entière, d'un kilomètre de profondeur, traverse la route en se défilant. Ah! j'aperçois au loin la paroi verte d'un bois : c'est mon objectif immédiat. Il était temps, grand temps! Il fait presque entièrement jour, d'autant plus que les nuages se sont dissipés et que le ciel est pur. La route de Cracovie, comme on l'appelle dans le Royaume, de Varsovie, comme on l'appelle à Cracovie, est jalonnée par les poteaux télégraphiques. Sur la route on ne perçoit aucun mouvement. Je saute le fossé, je grimpe sur la chaussée et je jette un regard inquiet sur le fourré du bois voisin. Je m'attends à être interpellé, à recevoir un coup de fusil. Mais non, rien! Toute la colonne, en un clin-d'œil, d'un pas alerte et rapide, se cache dans le bois.

Ouf! Quel soulagement. Arrive que pourra! L'aventure n'est pas finie; Cracovie est encore à seize kilomètres et j'ignore qui je vais rencontrer en route. En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est le repos! Eh! Eh! Il ne fait pas si mauvais vivre!

Je donne mes ordres : le bois sera gardé de tous côtés. On conservera les armes près de soi, les fusils seront chargés. Et maintenant du repos, du repos et une cigarette! Tous les visages s'éclairent d'un sourire de bonheur. Un homme me donne du thé froid de son bidon, les officiers étendent des manteaux sur le sol. Je m'y couche, je bois mon thé, j'allume une cigarette et je souris de bonheur au soleil qui fait son apparition dans le ciel pur. Le fardeau du commandement, les tortures de la décision et des doutes, tout est oublié! Il fait si bon vivre dans ce monde divin!

J'ordonne qu'on me réveille dans une demi-heure et je m'endors. Je pense avec bonheur que désormais ce ne seront plus mes propres jambes qui me porteront, mais celles de mon alezan qui, non loin de moi, broute l'herbe fanée de cette fin d'automne.

Le bruit d'un coup de fusil me réveille; je ne sais si j'ai rêvé ou si quelqu'un a réellement tiré. Je me redresse et machinalement je porte la main à mon brow-

ning pendu à mon ceinturon. Des officiers sont déjà partis pour aller voir ce qui se passe. J'écoute, le bois retentit de bruits joyeux et de voix jeunes. On dirait une excursion de jeunes écoliers. Le soleil resplendit, inondant le bois de ses gais rayons qui dessinent sur le sol des taches de lumière. Les soldats se conduisent comme des enfants insoucians.

C'est l'effet de la détente générale après les pénibles épreuves endurées. Ce bois représente pour nous la fin des dangers, un abri sûr, inviolable; tous sont ravis d'être si près de Cracovie, nul ne veut comprendre que peut-être il se trouve encore en plein au milieu de l'ennemi. Je bondis sur mes jambes pour dissiper cet état d'âme idyllique.

J'ordonne de rassembler les bataillons. J'en passe l'inspection; j'adresse au V^e bataillon une verte semonce pour s'être endormi aux avant-postes à Ulina. Je prescris que tout le monde soit prêt à partir, de ne pas faire de bruit, de ne pas allumer des feux, aux officiers, de rester à la tête de leur troupe.

Inconsciemment je m'abandonne, moi aussi, au sentiment d'une sécurité relative. Jusqu'ici les sentinelles placées à la lisière du bois n'ont rapporté rien de suspect; pour le moment on n'a pas constaté le moindre mouvement. C'est à se demander si la journée d'hier tout entière, et la nuit infernale qui l'a suivie, n'étaient pas un rêve.

Je réfléchis à ce que je vais faire maintenant. Avant tout, une patrouille de uhlans va se porter sur Cracovie, directement par la route de Michalowice. Si elle ne rencontre pas les Moscovites, elle préviendra les avant-postes les plus voisins de ne pas nous tirer dessus quand ils verront une colonne d'infanterie se rapprochant de la place.

Dix minutes plus tard, une compagnie d'infanterie partira en avant-garde, et si elle ne reçoit pas des coups de fusil, le reste suivra en colonne par la grande route de Cracovie. C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Je donne des ordres en conséquence, mais ils me semblent bien risqués.

Les guides me supplient de les renvoyer chez eux. Je les paie généreusement. L'un d'eux, à force de prières, obtient de moi un vieux cheval de cuisine gris qui com-

mence à boiter. Je leur promets de les laisser partir quand nous repartirons; jusque là ils resteront sous la garde des sentinelles qui les surveillent.

Enfin, le moment fixé est arrivé. Un peloton de cavalerie saute sur la route et part aussitôt pour Cracovie au grand trot. Pas de coups de fusil. Je fais partir la compagnie d'avant-garde tandis que, dans le bois, la colonne s'allonge. C'est l'heure! A cheval et hors du bois! Ma jument saute lestement le fossé de la route, moi dessus; juste à ce moment, une balle tirée de derrière, passe au-dessus de moi en sifflant. Je jette un regard à droite et à gauche et je suis pris d'une envie de rire.

Sur la grande route, là-bas, sur la hauteur, mon peloton de cavalerie entre déjà au galop dans Michalowice. On voit les chapkas passer au milieu des maisons du village, tandis que des deux côtés de la route, des groupes de cavaliers se sauvent au galop sur les hauteurs environnantes. Ce sont des Moscovites. Ma compagnie d'avant-garde a poussé un peu en avant, mais son gros s'arrête aux premières maisons, exécutant là des évolutions qui restent incompréhensibles pour moi. La colonne de mes bataillons, pareille à un serpent, débouche du bois derrière moi. De temps à autre, par derrière, du côté de Slomniczki, un Moscovite obstiné et invisible tire, et la balle passe en gémissant au-dessus de nos têtes et se perd dans l'espace.

Là-haut, le soleil inonde l'univers de ses joyeux rayons.

« En avant! En tout cas, dès qu'on aura dépassé les premières maisons, deux compagnies déployées sur les deux côtés de la route pour poursuivre les fuyards et les empêcher de s'arrêter et de tirer sur la colonne. Une compagnie en arrière-garde aux maisons mêmes, à quelques centaines de pas. »

Je presse le pas pour aller reconnaître la cause de l'arrêt de l'avant-garde. Je n'ai pas besoin de questionner: je vois mes hommes sortir des maisons en poussant devant eux des prisonniers. Il paraît qu'à la première irruption du peloton de uhlans, quelques Moscovites s'étaient cachés dans les maisons; le reste avait quitté précipitamment les autres chaumières en s'enfuyant par les deux côtés de la route.

Court interrogatoire. Ils sont huit. Trois d'entre eux,

appartenant à la 21^e division du III^e corps du Caucase, se sont égarés en cherchant à rejoindre leur division et ont passé la nuit avec des camarades de la garde. Les autres appartiennent au régiment finlandais de la garde, à la compagnie dite « de chasseurs » ou plutôt à la compagnie d'éclaireurs. Elle avait été poussée en avant sur Cracovie en reconnaissance et en couverture du régiment, lequel était resté vers Slomniczki. Ceux qui se sont sauvés sont aussi des soldats de la garde et tous du détachement « de chasseurs à cheval ».

Allons!! qu'on les garde dans le rang, et en avant! car devant nous, de nouveaux coups de feu se font entendre. C'est mon peloton de cavalerie qui doit être accroché.

D'un pas alerte et rapide nous nous portons en avant. Les compagnies se sont déployées et je vois leurs lignes de tirailleurs se rapprocher des hauteurs. Nous allons tous nous rassembler là-haut, près de l'ancienne frontière. Au centre de Michalowice, je rencontre des cavaliers amenant aussi des prisonniers de la garde, de ce même régiment finlandais. On en a capturé douze, dont un blessé, sans compter deux tués. Ils étaient plus nombreux, mais surpris par derrière tout à fait à l'improviste, ils se sont égaillés. Pas de perte de notre côté. Le reste du peloton, le sous-lieutenant en tête, s'est porté vers la place pour exécuter sa mission. J'ai donc vingt prisonniers et quelques chevaux capturés sous les murs même de Cracovie.

C'était le fameux rideau que je craignais tant de rencontrer devant Cracovie, au cours de mes méditations antérieures. Le plus amusant était que je m'étais faufile dans le bois sans être vu, entre l'avant-garde du régiment et le régiment lui-même. Bien plus, j'avais passé une heure et demie dans le bois, à quelques centaines de mètres du cantonnement des soldats finlandais de la garde, de l'endroit même d'où étaient parties leurs reconnaissances vers la place forte. Pour qu'un pareil tour de force réussît, il fallait d'abord que nous eussions de la chance et ensuite que l'ennemi fît bien mal son service.

En haut, près de l'ancienne douane russe, je passe une bonne demi-heure à rassembler mon détachement. Tout danger est passé, nous sommes désormais sous la protection des canons de Cracovie. Je suis saisi d'une envie folle de m'abandonner à la paresse, tandis qu'au plus

profond de mon être, une sorte d'attendrissement m'envahit à la vue de mes chers gars que j'ai exposés à de si terribles épreuves et que j'ai si heureusement arrachés à toutes les embûches. Je me rappelle le temps lointain où Sulkiewicz et moi nous quitions Cracovie pour pénétrer dans le Royaume, par ce même poste de douane, sous un nom étranger. Mais comme tout est changé maintenant! Ce n'est pas en cachette que je franchis cette même frontière, mais de force, à la tête d'une troupe polonaise, en portant, haut et ferme, à la pointe de nos baïonnettes et conformément à nos rêves antérieurs, la liberté si ardemment désirée.

Mais à peine le sentiment de ma responsabilité s'est-il effacé de ma tête, que la fatigue reprend le dessus sur toute autre sensation : fatigue physique et nerveuse. Je vois tout comme dans un brouillard et quand il faut repartir, c'est avec peine que je peux me hisser à cheval. C'est dans le brouillard que je constate que la jolie allée d'arbres séculaires allant de Michalowice à Cracovie a disparu et que les arbres géants gisent abattus sur les côtés de la route comme des cadavres après la bataille. C'est comme dans un brouillard que j'aperçois le premier fort de Cracovie, hérissé de fils de fer de derrière lesquels les soldats nous regardent curieusement; comme dans un brouillard que je vois les fleurs que les Cracoviennes me poussent dans les bras, et les boîtes de gâteaux qu'on me met entre les mains. Tout disparaît pour moi dans le brouillard.

Mon alezan me réveille; il se met brusquement à renâcler, à danser sous moi et à se cabrer : un camion automobile tout grondant arrive sur nous à grand bruit, et la jument, élevée en liberté à la campagne, proteste contre le monstre. Quant à moi, fier et heureux, je caresse son encolure qui reluit au soleil comme de l'or, en lui disant pour la calmer : « Grosse bête! Tu n'as pas été à Czaple, mais maintenant tu es à Cracovie, comprends-tu? dans notre chère, merveilleuse Cracovie polonaise, où le soldat polonais peut mourir honorablement, le comprends-tu, toi, créature de Czaple? C'est sur toi, oui, sur toi, que j'entrerai à Wilno, ma petite! »

Mon alezan ne veut rien savoir des merveilles de Cracovie en automobiles, et le camion nous a croisés depuis longtemps qu'elle tremble encore de tous ses membres.

Son grondement sourd, son vrombissement, qui nous arrivent de loin l'empêchent de se calmer.

J'appelle Smigly, je lui dis d'informer le gouverneur de la place que je suis malade. Je lui recommande de faire cantonner les hommes et de prévenir le commandement que je lui enverrai aujourd'hui même mon rapport écrit sur mes reconnaissances. Je rentre chez moi à la hâte. L'ordre que je donne à ma servante, étonnée de me revoir, est à peu près le suivant :

« Beaucoup, beaucoup de thé, et puis à manger, et surtout, beaucoup de sommeil ! » Mais je ne puis arriver à fermer l'œil. Smigly revient me rendre compte qu'il a été reçu fraîchement. On lui a dit qu'on n'avait pas besoin de nous et que nous n'avions qu'une chose à faire, c'était de déguerpir le plus tôt possible. On n'a pas voulu lui donner de cantonnement, c'est à peine si, à force d'insister, on lui a donné le palais Spiski où étaient casernés auparavant les légionnaires. Je le renvoie pour insister de nouveau et, le soir, je reçois l'autorisation de rester à Cracovie pour faire baigner mes hommes et leur permettre de changer de chemise. Je dois rédiger mon rapport. Le soir est déjà venu quand je prends un bain, mais ce n'est que vers minuit que je parviens à m'endormir, après m'être déshabillé pour la première fois depuis près d'une semaine. Pendant trois jours je n'ai pas dormi, car la petite heure de sommeil au bivouac de Krzywoploty et le quart d'heure dans le boqueteau de Widoma ne comptent pas. Je me rappelle qu'en partant pour la guerre, j'avais hésité à prendre le commandement ; j'avais le cœur faible et j'étais trop nerveux. Si l'on m'avait dit que je ne dormirais pas pendant trois jours de suite, que j'exécuterais en outre une marche à pied de trente kilomètres par des terres labourées, sans compter les épreuves morales traversées, je ne l'aurais jamais cru.

Une surprise agréable m'attend cependant à Cracovie. Voici : à peine suis-je rentré chez moi que je reçois la visite de Dreszer, que je croyais perdu. Les deux infortunés cavaliers de sa patrouille sont rentrés le lendemain à Cracovie, si bien que personne ne manque à l'appel. Notre folle escapade, y compris notre marche à travers un corps ennemi et l'avant-garde d'un autre corps, se termine sans aucune perte pour nous.

Aujourd'hui que plusieurs années se sont écoulées, je ne puis, en réfléchissant à l'affaire d'Ulina, me défendre de penser que c'est là un conte des Mille et une nuits. Malgré moi, je me demande comment la chose a été possible, alors qu'elle paraissait impossible.

Avant tout, ma décision, purement politique, comme je l'ai déjà dit, était fondée sur une base fautive, l'existence d'un couloir entre les deux armées ennemies, couloir orienté dans la direction du sud-est, et s'appuyant aux forts de Cracovie. Or, il arriva que le III^e corps du Caucase, dès le 9, le jour où j'étais à Strzegowa, avait poussé son avant-garde dans ce couloir par les deux routes de Czaple-Iwanowice et Slomniczki-Skala. Quels étaient les motifs de ce bond en avant du III^e corps du Caucase? Je l'ignore. Cette marche était d'autant plus audacieuse qu'elle était prise en flanc du côté sud par la place forte de Cracovie encore inébranlée.

Le rideau tendu devant la place, ou plutôt l'avant-garde de ce rideau, le régiment finlandais de la garde, stationnait en effet vers Slomniczki, et avait poussé ses avant-postes, deux compagnies de « chasseurs » vers la place à 10 heures du soir seulement. C'est un point que l'interrogatoire des prisonniers faits à Widoma et à Michalowice m'avait permis de fixer. S'il m'est permis de hasarder une hypothèse, c'est la suivante : Le mouvement des masses russes était orienté vers le sud-est; la place forte de Cracovie les avait forcées à laisser un rideau devant elle. On avait donc arrêté une partie de l'armée, en l'espèce le corps de la garde, et le III^e corps du Caucase, obligé de faire place à la garde, avait fait un bond devant ainsi les autres corps.

De fait, ce corps nous fit une surprise bien désagréable, à Ulina. J'avoue franchement que, si j'avais supposé un seul instant me trouver dans une pareille souricière, je me serais bien gardé de prendre ma décision; car elle m'aurait paru impossible à réaliser. Il faut ajouter qu'un très grand nombre de hauts faits de guerre célèbres sont dus uniquement à des hypothèses fausses sur l'ennemi, et ne correspondant nullement à la réalité, hypothèses qui facilitent cependant l'exécution de la décision. Parfaitement, et puis « quand le vin est tiré, il faut le boire » (1).

(1) En français dans le texte.

En tout cas, si le III^e corps du Caucase, au milieu duquel je me trouvais le matin du 10 novembre, m'a fait une surprise agréable et pouvait me souffler tout simplement de la surface de la terre, je dois lui concéder qu'il a tout fait pour ne pas y arriver. Jusqu'ici, je l'avoue, je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer qu'un détachement de deux mille hommes ait pu tranquillement passer tout un jour et marcher toute une nuit au milieu d'un corps d'armée en marche dans le voisinage de l'ennemi. Quelle négligence extraordinaire dans le fonctionnement des patrouilles et de la couverture! C'est là ce qui a fait véritablement notre salut.

D'abord à Ulina. Nous y passons une journée entière, tandis que tout près de nous, à droite et à gauche, passent des troupes et des convois. Si je n'avais pas envoyé vers l'ouest la patrouille de Wieniawa, je n'aurais même pas été accroché ce jour-là. Quoi qu'il en soit, nous sommes découverts. Deux sotnias de Cosaques trouvent en nous à qui parler; il devrait être clair pour les Moscovites que ce n'est pas à une bande de trainards qu'ils ont eu affaire, ou à une troupe qui cherche à se rendre à l'ennemi. Il semblerait que pour éviter un chambardement éventuel de leurs mouvements ultérieurs, les Russes auraient dû concentrer immédiatement une force quelconque, pour écraser les audacieux. Mais rien! Puis, sur la route Czapple-Iwanowice, nous tirons sur un convoi; à Czapple même nous avons une rencontre avec l'ennemi. Et toujours rien!

A Wiktorka c'est une sotnia de Cosaques qui n'ose pas s'attaquer à mon arrière-garde, sur laquelle elle arrive presque nez à nez pendant la nuit. La route de Slomniczki-Skala est franchie par notre colonne d'un kilomètre de longueur à toute petite distance des cantonnements de l'armée russe. Enfin à Widoma je me faufile presque en plein jour entre un régiment et ses avant-postes installés devant Cracovie. Encore plus fort! Je reste pendant une heure et demie dans un bois des environs, à quelques centaines de pas de la grande route et à la même distance des cantonnements de détachement russes en reconnaissance!

Chacune de ces prises de contact avec l'ennemi aurait pu, dans la situation où nous nous trouvions, causer notre ruine ou, en mettant les choses au mieux, être

pour nous l'occasion de lourdes pertes. Or elles se terminèrent toutes soit sans incident, soit par notre triomphe. Peut-être les Russes se conduisirent-ils ainsi parce qu'ils étaient convaincus que l'armée autrichienne était battue à plates coutures. En tout cas, notre salut dans une aventure aussi risquée est dû avant tout au mauvais fonctionnement de la machine de guerre russe. Je dois ajouter que si je n'avais pas pris la décision de marcher sur Cracovie, j'aurais fait un joli gâchis dans le corps au milieu duquel je me trouvais.

Une deuxième raison de réussite fut incontestablement la conduite de la population locale. Je ne parle pas ici de nos excellents guides, les contrebandiers qui, sans la moindre erreur, nous conduisirent à travers champs. Mais à Ulina même nous n'aurions jamais passé un 10 novembre aussi heureux, si nous avions été entourés d'une population hostile ou simplement étrangère. Je ne parle pas des habitants d'Ulina-Mala même, que j'avais dans la main, et qui ne pouvaient pas s'éloigner du village. Mais les environs! Dans une région aussi peuplée, les villages sont très rapprochés les uns des autres. Par conséquent Buk, Ulina-Wielka connaissaient parfaitement notre séjour dans le voisinage. Là je ne pouvais rien, là mes baïonnettes ne portaient pas et à tout moment un habitant de ces villages pouvait informer les patrouilles ennemies de notre cachette à Ulina-Mala. Rien de pareil ne se produisit pourtant. Nous restâmes ignorés et introuvables jusqu'à la rencontre des Cosaques par la patrouille de Wieniawa.

La troisième raison de l'heureuse issue de nos misères doit être cherchée en nous-mêmes, en moi et en mes braves chasseurs. Avec une mauvaise troupe je n'aurais jamais été capable de réaliser mes projets. Et il ne s'agit pas ici de la technique de l'opération ni du fardeau que le travail physique imposait au soldat, bien que ces deux facteurs aient joué dans l'affaire un rôle important. Je fais allusion surtout au moral de la troupe. A notre départ de Wolbrom pour Miechow, au moment où nous nous éloignons de l'armée autrichienne et nous marchions à l'ennemi, j'ai exposé les nerfs de mes hommes à une épreuve peu ordinaire. Moi seul, je connaissais le but de cette épreuve, eux ne s'en doutaient nullement. Je les avais amenés à Ulina et j'en étais reparti par une

marche de nuit. Tous vivaient alors dans une ambiance mystérieuse et l'homme le plus borné ne pouvait se défendre de ressentir sur son visage l'haleine de la mort et de la fatalité. Et cependant, pendant toute cette période, il n'y eut pas un seul instant d'hésitation morale, de fléchissement dans la discipline, ou de dépression. Tranquillement et même avec une certaine insouciance, conformément à notre caractère national et à la mentalité de notre soldat, chacun s'acquitta de son service sans murmurer et sans se plaindre. Pendant tout le cours de la marche, je n'eus pas un seul traînard, bien que la marche fût extrêmement pénible même pour une troupe entraînée. Après une nuit passée presque sans sommeil, après notre pénible retraite de Deblin, nous couvrîmes de nuit presque sans repos de Krzywoploty à Ulina et Widoma, 75 kilomètres, dont une grande partie dans des conditions tactiques très lourdes en terres labourées et non sur le sol ferme et uni de la route. Même pour une troupe excellente, c'est une épreuve peu commune. C'est donc dans une profonde confiance envers le soldat et ses forces morales qu'a résidé en grande partie le succès. Avec un autre soldat je n'aurais pas osé autant. Je suppose que cet équilibre mental de l'homme provenait, dans une certaine mesure, d'un sentiment réciproque de l'homme : sa confiance en moi.

C'est toujours avec un sentiment de fierté et de bonheur que ma pensée se reporte à l'expédition d'Ulina; de bonheur parce que j'ai rarement, au cours de la guerre, tant vibré, et que je n'ai jamais misé, pour atteindre mon but, un enjeu aussi fort que celui du 9 novembre. Et que l'on me comprenne bien ! Il ne s'agit pas ici de risquer pour le plaisir de risquer, de se complaire aux casse-cou, il s'agit du risque entraîné par la guerre et par les manifestations guerrières, quelles qu'elles soient, risque non seulement physique, celui de la mort et qui est propre au soldat, mais risque de la défaite, risque de ne pas atteindre le but visé, qui est propre au Chef. Et si je n'étais pas destiné à courir le risque de grandes entreprises de guerre, cependant à une échelle moindre, j'ai presque tout hasardé à Ulina. Pour atteindre le but que je m'étais fixé, et qui, à mon avis, en valait la peine, j'ai joué sur la carte de ma science, de mes talents militaires, en un mot de moi-

même, tout ce que j'avais de plus précieux, à savoir ce que je considérais comme le germe de l'armée polonaise.

Je jette un regard de fierté sur Ulina pour une autre raison. Après avoir pris ma résolution en toute indépendance, et sans responsabilité d'aucune sorte envers personne, j'en ai poursuivi l'exécution sans broncher, jusqu'à la fin. Et cependant les difficultés s'accumulaient à chaque pas, le danger s'accroissait d'heure en heure, dans des proportions effrayantes. J'avoue franchement que c'est seulement à partir d'Ulina que j'ai pris confiance en moi-même et en mes propres forces. Et c'est probablement pourquoi j'ai entendu parfois, plus tard, mes soldats s'écrier : « Désormais, nous suivrons le « Commandant jusqu'au bout du monde! Il nous a tirés « d'Ulina; avec lui, nous sommes tranquilles. »

En somme, c'était une sorte d'examen que je venais de subir, non seulement devant moi-même, mais devant mes soldats.

Terminé à Magdebourg, pendant ma détention,
le 7 septembre 1917.

Mała Ulina



LIMANOWA — MARCINKOWICE

Pour tout le monde, la grande bataille historique de Limanowa commence vers le 18 décembre, mais pour moi et pour mon détachement, elle commença beaucoup plus tôt, le 20 novembre. La situation militaire générale, avec ses fronts immenses et ses millions d'hommes aux prises, ne permet pas d'attribuer aux préliminaires de cette bataille une bien grande importance pour les deux partis en présence. Peu importants, en effet, furent les effectifs qui y prirent part : quelques divisions de cavalerie, quelques canons et un bizarre mélange de formations auxiliaires de toute espèce, qui tantôt apparaissaient sur le front et tantôt disparaissaient pour céder la place à d'autres. Avec mes trois bataillons, ma cavalerie, à la fin mon artillerie, j'ai combattu tout le temps à peu près dans les mêmes parages : entre Dobra-Jurkow d'une part, et le Dunajec de Nowy-Sacz à Marcinkowice de l'autre. D'un côté je couvrais la voie ferrée Sucha-Mszana Dolna sur laquelle circulaient sans cesse des transports militaires, autrichiens et allemands, et d'un autre côté, je formais rideau à l'est contre les Russes qui prenaient en flanc les troupes en marche sur Bochnia-Tarnow, face au nord.

En ce temps, la disposition en échelons de ce front brisé ne manquait pas d'originalité. Vers Cracovie, les Autrichiens s'efforçaient de briser l'aile sud des Russes en lutte vers Pilica et Krzywoploty face à l'ouest. De Bochnia, les Russes, à leur tour, faisaient pression sur le flanc est ennemi, et étaient pris en flanc eux-mêmes au sud par des troupes mixtes austro-allemandes. Les Russes partant du Dunajec cherchaient à faire effort sur l'aile de ces dernières vers Limanowa et Dobra, tandis que l'armée du général Boroewic, venant de la Hongrie, poussait au nord vers Nowy-Sacz pour déborder par l'est le mouvement des Russes sur Limanowa. Finalement,

toutes ces manœuvres de débordement réciproque se terminèrent, comme on sait, par le désastre des Russes qui durent reporter leur front du Royaume et de la Galicie plus à l'est sur la ligne du Dunajec et de la Nida.

Ce que l'histoire de la grande guerre appelle la bataille de Limanowa est l'ensemble de ces dernières rencontres qui mirent aux prises plusieurs centaines de mille d'hommes dans les montagnes de Podhale vers Limanowa et Nowy-Sacz. Pour nous, je le répète, la bataille de Limanowa commença à une époque où le terrain des futures grandes rencontres était presque vide et où les seules forces en jeu de part et d'autre étaient, à peu de chose près, la cavalerie. La seule infanterie qui se montra dans cette région pendant assez longtemps fut mes trois bataillons, à faible effectif d'ailleurs.

Je ne suis pas actuellement en possession des matériaux qui pourraient me permettre d'exposer la part que nous primes à cette bataille; aussi je n'essaierai pas de faire une description précise de ces combats. Je me contenterai de la traiter d'un point de vue épisodique; cela servira d'introduction au thème proprement dit que je me propose de traiter, à savoir le combat de Marcinkowice du 6 décembre. C'est l'épisode le plus marquant de notre valse des environs de Limanowa, comme je l'appelle. Ce jour-là nous fûmes seuls, soit une poignée d'hommes en face d'un ennemi infiniment supérieur. Personnellement, je compte cette journée au nombre des plus dures épreuves de la guerre. On a énormément de plaisir à se rappeler de pareilles journées et l'analyse de ses péripéties paraît être extrêmement utile. Le combat que nous livrâmes à Marcinkowice au VIII^e corps russe, en marche vers l'est, constitua véritablement les préliminaires de la bataille de Limanowa. Pour la première fois, de grandes masses de troupes firent leur apparition sur ce champ de bataille.

J'ai déjà raconté comment d'Ulina nous avons gagné Cracovie. Là, on nous considéra comme complètement superflus pour la défense de l'antique capitale et on jugea même, semble-t-il, notre séjour à Cracovie ni plus ni moins que nuisible. On se débarrassa donc de nous à la hâte, sans beaucoup de formalités ni de cérémonies. Notre séjour à Cracovie eût d'ailleurs été pour nous réellement pénible. Nos relations avec les autorités

militaires autrichiennes rappelaient plus ou moins nos relations avec le I^{er} corps et, d'autre part, l'évacuation en masse de la place forte avait plongé la ville dans une prostration absolue. Plus de trace de cette vie intense qui y régnait au début de la guerre. Les Polonais s'étaient laissé mettre tout simplement à la porte de leur capitale, et l'afflux énorme de troupes et d'organismes militaires avait complètement modifié le caractère de la ville, lequel n'était plus polonais, mais plutôt tchéco-allemand. Aussi j'eus recours à tous les subterfuges possibles pour rester à Podhale où mon intention, conformément à mon plan initial, était de mourir avec mes hommes pour la défense de l'honneur polonais et du dernier pouce de terre polonaise contre l'invasion.

Mes efforts pour rester à Podhale furent couronnés d'un succès inespéré. Du quartier général je partis pour le bassin de Dabrowa, où j'avais des instructions à donner aux bataillons restants et à l'artillerie. Je les informai de mon départ pour la région de Mszana-Dolna, mais j'ajoutai que je considérais Nowy-Targ comme faisant partie de mes arrières, que j'essaierai d'y rester et que c'est là que devrait avoir lieu le rassemblement de tout mon détachement. Je me rendis ensuite en automobile à Makow où se rassemblaient mes trois bataillons et la cavalerie, après un repos d'une semaine à Zawoïa.

Le détachement était dans un triste état au point de vue équipement et approvisionnement : effets déchirés, pas de convois, pas de cuisines roulantes. C'est seulement maintenant qu'on s'occupait de remédier à ces lacunes, alors que le temps pressait. Du G. Q. G. arriva un capitaine d'état-major pour m'informer que nous allions être enlevés immédiatement par voie ferrée pour Mszana-Dolna, d'où nous gagnerions à pied Dobra, pour servir de soutien au corps de cavalerie du général Nagy. Celui-ci avait, paraît-il, devant lui un ennemi très supérieur en nombre; son corps comprenait deux divisions de cavalerie, les 6^e et 11^e de Honveds.

L'infanterie fut embarquée en chemin de fer; la cavalerie rompit à cheval. Quant à moi, avec le Chef, nous voyageâmes en automobile. La route que nous suivîmes et qui mène à Zakopane par Jardanow et Chabowka m'était bien connue. En route, à tous nos arrêts, je constatais une panique générale provoquée par l'approche de

l'ennemi. Les bruits les plus étranges et les moins dignes de créance, touchant la progression des Russes, créaient partout une atmosphère de tension nerveuse extraordinaire. Ces mêmes « nerfs », cette disposition à ajouter foi aux appréciations les plus pessimistes de la situation, je les constatais également chez les militaires, chez les cheminots et chez les intellectuels. On haussait les épaules en nous entendant dire que nous allions à Dobra, qui était aux mains des Moscovites, comme on le savait pourtant pertinemment. On s'attendait à les voir apparaître d'un moment à l'autre à Jordanow; on les aurait même vus à Nowy-Targ. C'était partout une atmosphère de pessimisme et d'épouvante, une tendance à prêter l'oreille aux bruits les plus invraisemblables. Quant à moi je ne peux pas supporter les « nerfs » et je me suis toujours efforcé d'imposer à mes hommes et à moi-même une discipline de calme, peut-être parfois exagérée.

Il va sans dire que cette atmosphère de panique n'était pas faite pour modifier mon appréciation pessimiste de la situation générale telle que je l'envisageais à la suite de la bataille de Deblin et de la retraite sur Cracovie. Mes plans relatifs à « l'hécatombe » de Podhale n'en avaient que plus de force, plus de puissance.

Cette fois, cependant, notre première apparition sur le nouveau théâtre de la guerre devait être pour nous l'occasion d'un triomphe qui nous assura pour longtemps l'estime de notre entourage autrichien. Ce fut dans les circonstances suivantes :

Avec la nuit qui arrive vite en décembre, le froid était devenu plus vif. La cavalerie, dont les chevaux n'étaient pas ferrés à glace, avançait lentement sur la route extrêmement glissante. Je lançai une patrouille sur Nowy-Targ en raison des bruits absurdes qui couraient sur la présence des Moscovites dans la ville. Quand j'arrivai à Mszana-Dolna, mon infanterie était déjà partie depuis longtemps pour Dobra, pressée par le froid. A Mszana j'appris que Dobra était déjà occupé par une fraction de la 6^e division de cavalerie autrichienne; mais où étaient les généraux des 6^e et 11^e divisions, auxquels je devais me présenter? Personne n'était en état de me le dire. Je continuai sur Dobra. Je rejoignis mon infanterie à l'entrée du village, à la bifurcation de la route de Jurkow vers le sud. Les hommes attendaient en plein

air, au froid, ne sachant que faire. Je devais cantonner à Dobra; mais le campement en revint en disant que le village était entièrement occupé et que ce n'est que par la force qu'une partie du détachement pourrait s'y caser. Je savais d'avance, par l'expérience du 1^{er} corps, ce que cela voulait dire : des gros mots, des disputes pour chaque chaumière, devant les autorités ou indifférentes ou franchement hostiles. En outre j'avais en ce moment affaire à la cavalerie qui, avec ses chevaux, tient beaucoup de place. Merci pour le plaisir! pensai-je.

J'entrai dans une auberge pour m'entretenir avec mes officiers, consulter la carte et voir comment on pourrait se tirer d'affaire. Nous ne pouvions tout de même pas passer la nuit entière en plein vent, par un froid de 20°. Un courant d'air glacial et pénétrant soufflait des vallées montagneuses et rendait le froid encore plus vif. Les hommes allumèrent des feux et se mirent à battre vigoureusement la semelle, à sauter, à se frapper les cuisses avec les mains pour se réchauffer. L'auberge était pleine de monde et de vacarme. L'atmosphère y était étouffante. Montagnards, soldats, officiers, tous fumaient, discouaient, allaient et venaient. Je ne tardai pas à apprendre que Jurkow était libre de troupes et qu'à Chyzowki, les Moscovites avaient fait leur apparition dans la soirée. Quelle était leur force? personne n'était capable de me le dire, mais il semblait résulter des renseignements recueillis qu'ils ne devaient pas être bien nombreux. Du reste il ne pouvait même pas me venir à l'esprit qu'on eût entassé beaucoup de monde dans un trou perdu pareil, surtout quand Dobra était occupé. En tout cas, il ne devait pas être bien agréable pour les troupes de Dobra d'avoir les Moscovites si près d'elles. Je décidai donc immédiatement que les V^e et 1^{er} bataillons cantonneraient à Jurkow et les III^e et II^e (1) à Chyzowki. Je recommandai aux deux chefs de bataillon d'ouvrir l'œil et pour la marche sur Chyzowki de prendre des guides dans le pays. Quant à Smigly qui

(1) Le II^e bataillon venait de rentrer d'une expédition extrêmement fatigante avec la 9^e division de cavalerie autrichienne, du côté de Modlin et de Varsovie. Il avait un effectif si faible et il était si fatigué que je le renvoyai aussitôt après l'affaire de Chyzowki, comme malade à Nowy-Targ où je comptais me rendre moi-même bientôt (N. de l'A.).

venait de rejoindre son bataillon, je lui fis part de mes pressentiments : il aurait sûrement à enlever son cantonnement de force aux Moscovites.

Effectivement, il se trouva que Chyzowki était occupé par tout un escadron de uhlands. Les uhlands russes faisaient mal leur service d'avant-poste, de sorte que mes gars, conduits par des montagnards, entourèrent le village et que tout l'escadron fut capturé pendant la nuit, avec cinq officiers. Nos pertes, cette nuit-là, furent minimes : un tué, un blessé, par un hasard étrange, les deux frères. Les uhlands russes souffrirent peu, eux aussi : quelques tués et blessés. Assaillis à l'improviste, ils se rendirent en masse, après une courte résistance. Seuls quelques uhlands réussirent à se sauver ainsi que deux officiers, dont l'un fut repris deux jours plus tard.

Dans l'état d'énerverment de ce front à cette époque, notre succès fut un triomphe sans pareil : la capture d'unités entières de cavalerie ne se produit pas en effet tous les jours, et celle-ci avait eu lieu sous les yeux même du corps de cavalerie. Notre triomphe fut d'autant plus grand que, d'après l'interrogatoire des prisonniers, cet escadron avait été spécialement choisi dans tout le régiment de uhlands. On lui avait donné les meilleurs chevaux, un nombre relativement grand d'officiers, et, en outre, un matériel humain excellent. L'escadron avait été lancé en avant avec l'ordre d'aller jusqu'à Mszana et même au delà, de vérifier certains renseignements peu clairs, parvenus au général Dragomirow, commandant la division de cavalerie russe, touchant le mouvement de l'armée autrichienne, enfin de détruire la voie ferrée Sucha-Mszana-Dolna.

Personnellement je ne pris pas une part immédiate à l'épisode de la capture de l'escadron. Je ne saurais donc entrer dans les détails, car conformément au plan de ce travail, je désire m'en tenir uniquement à la méthode des souvenirs, à défaut de documents sous la main ; je n'ai en effet à ma disposition que ma mémoire.

Les directeurs de l'opération de Chyzowki furent au début Wiczorkiewicz et Wilczynski, à la fin Smigly. Un détail s'est gravé dans ma mémoire, car il a été le sujet de maintes conversations entre mes officiers et mes hommes. Un des officiers russes, surpris sur le seuil de son cantonnement, s'était rendu ; mais il n'avait été ni fouillé

ni envoyé au lieu de rassemblement des prisonniers. Aussi quand d'autres soldats survinrent, il tira son revolver et fit feu à plusieurs reprises sur les arrivants. Il en tua un, en blessa un autre, justement les deux frères dont j'ai déjà parlé à propos des pertes; puis, profitant de l'obscurité, il s'enfuit avec un autre officier, malgré les balles qui sifflaient de toute part autour d'eux. Au jour, quelques hommes les ayant suivis à la piste sur la neige, les retrouvèrent tous les deux dans un ravin montagneux, d'où l'un d'eux, un gros capitaine d'état-major, ne put se tirer. On me demanda de le faire fusiller pour avoir tué un de nos camarades et pour avoir fait usage de son arme après s'être rendu. Naturellement, une idée pareille n'effleura même pas mon esprit, car chacun de nous en aurait fait autant, et aurait profité de la négligence des uns, qui, au lieu de lui enlever son arme, l'avaient laissé sans surveillance, et du manque de présence d'esprit des autres qui l'avaient laissé échapper. On aurait même dû le féliciter pour sa valeureuse conduite en face d'un ennemi supérieur en nombre et pour sa tentative de rejoindre les siens, alors que tous ses camarades s'étaient rendus en masse.

Quand j'arrivai à mon P. C. au presbytère de Jurkow, un travail énorme m'y attendait : d'abord l'interrogatoire des prisonniers. Parmi eux, il y avait pas mal de Polonais dont les langues se délièrent facilement en compagnie de leurs compatriotes. Je n'eus d'ailleurs pas besoin de faire appel à leurs sentiments patriotiques, car le soldat russe, en général, ment rarement au cours de son interrogatoire. Il y a en lui une sorte d'obéissance instinctive à l'autorité du moment, et quand on lui parle sa propre langue et qu'on emploie les formules militaires auxquelles son oreille est habituée, il oublie qu'il se trouve en présence d'un chef étranger. Néanmoins, le plus souvent, les soldats russes sont peu débrouillards et s'intéressent peu aux choses de la guerre, de sorte qu'on ne peut presque rien tirer d'eux en dehors du cercle étroit de leur régiment ou de leurs habitudes. Les Polonais sont beaucoup plus dégourdis et par suite savent beaucoup de choses, et encore plus les Juifs qui sont tout yeux, tout oreilles et qui toujours, par habitude, fourrent leur nez partout. Je ne mis donc pas longtemps à tirer des prisonniers les seuls renseignements qu'ils

étaient capables de me fournir. Quant à la question intéressante : outre la division de Dragomirow y a-t-il de l'infanterie devant nous? nul d'entre eux, même l'eût-il voulu, n'aurait été capable de me le dire.

Après Chyzowki je n'eus pas besoin de me présenter à mes généraux. La curiosité les dévorait. Dès le matin, je vis arriver chez moi le Commandant de la 6^e division. Il était un peu jaloux. Son officier d'état-major émit même la prétention d'attribuer en partie le mérite de la capture de l'escadron à sa division; il se référait pour cela à un rapport de patrouille autrichienne qui serait arrivé à Dobra et qui aurait signalé la présence de l'ennemi à Chyzowki. Cet officier voulait à toute force me persuader que c'est cette patrouille qui m'aurait appris ce que je savais des Moscovites et que c'est pour ce motif que j'avais dirigé mon bataillon sur Chyzowki. Je protestai énergiquement. J'avais aiguillé mes détachements sur Chyzowki parce qu'il me paraissait assez imprudent de cantonner tranquillement à Dobra sans se couvrir sur la route qui, parallèlement aux montagnes, court de Limanowa à Jurkow par Chyzowki. C'était, il est vrai, un affreux chemin de montagne, mais cependant, comme on le vit bien, praticable même à la cavalerie. Bientôt après, ce fut le tour du général Nagy, commandant tout le front de Limanowa. Il me félicita de mon succès et me posa des questions sur l'état de ma troupe. Il se montra très aimable, et chose qui m'était rarement arrivée, sans aucune prévention contre une formation comme les Légions. Son origine hongroise y était peut-être pour beaucoup. Il haussa les épaules en apprenant que nous n'avions ni mitrailleuses, ni téléphone, ni équipement en quantité suffisante. Il promit de s'occuper de tout cela et, en attendant, me déclara qu'il allait détacher auprès de nous des mitrailleuses et de l'artillerie de sa division hongroise. C'est avec un sincère sentiment de reconnaissance que je me souviendrai toujours de ce général dont les manières étaient un véritable soulagement pour nous et tranchaient si fort avec les manières antérieures absolument anormales des Autrichiens avec nous. Les mitrailleuses aussi bien que les canons de montagne arrivèrent le lendemain; j'en reparlerai plus tard.

Par contre, conformément aux errements autrichiens,

le secret le plus absolu fut gardé quant au but des opérations de mon détachement et de celles des divisions. On me laissa entièrement le soin de le deviner et de faire des hypothèses à ce sujet. De cette époque date l'habitude que je pris d'envoyer constamment et systématiquement des patrouilles non seulement vers l'ennemi mais vers les troupes autrichiennes voisines. Ce fut souvent le seul moyen de m'orienter sur ce qui se passait autour de moi.

Le soir de ce même jour, n'ayant pas pour le moment autre chose à faire que de surveiller le défilé montagneux de Chyzowki, j'invitai à dîner les cinq officiers russes capturés. Je plaignais en tant que soldat le capitaine commandant l'escadron. Ce devait être un brave homme, car ses hommes manifestèrent leur joie qu'il s'en fût tiré à si bon compte cette nuit. Il était un peu moche, bien qu'il ne voulût pas le laisser paraître. Quoique Russe il portait un nom polonais. Il avait été longtemps en garnison avec son régiment dans le Royaume à Wloclawek. Les officiers étaient moins sympathiques, des officiers russes quelconques. Mon état-major était originaire, lui aussi, du Royaume; aussi se mit-il à leur parler en russe, bien qu'avec un accent déplorable. Petit à petit la glace, grâce à quelques tournées de vodka, commença à fondre, et j'entamai le sujet délicat de l'attaque de nuit de Chyzowki. Je désirais avoir l'explication de la facilité avec laquelle l'escadron s'était laissé mater et prendre presque sans pertes. Voici les explications que me fournit, grosso modo, le capitaine :

Son escadron avait été envoyé en reconnaissance; il avait suivi la grande route de Limanowa-Dobra; à Dobra il avait trouvé la route occupée; pour éviter l'obstacle, il avait escaladé la montagne par un chemin menant à Chyzowki, ne supposant pas rencontrer la cavalerie autrichienne sur un chemin aussi impropre à la cavalerie. La nuit était très froide et obscure, ce qui faisait d'autant moins croire à une surprise. Il savait pourtant qu'il n'avait devant lui que de la cavalerie autrichienne, dont il faisait peu de cas et qu'il jugeait incapable d'initiative. S'il avait su qu'il risquait de rencontrer de l'infanterie, il se serait méfié. Etant donné que les villages en montagne sont très dispersés, son escadron avait cantonné en plusieurs groupes qui s'étaient gardés chacun pour son

compte. Dans la nuit, il avait tout à coup entendu des coups de fusil; ses cavaliers alertés s'étaient mis à tirer dans l'obscurité au hasard. Et alors de divers côtés il avait entendu des engueulades en russe et si correctement proférées que, dans son groupe, ils avaient été unanimes à penser qu'ils avaient devant eux des camarades russes. On avait donc cessé de tirer, et c'est alors qu'on s'était rué sur eux à la baïonnette. Cela avait été si rapide qu'avant d'avoir eu le temps de se retourner, ses hommes s'étaient déjà rendus et que lui-même n'avait pas autre chose à faire.

« C'est malheureux, ajouta-t-il sérieusement, que vos hommes jurent si artistement! »

Je faillis mourir de rire, en entendant à quoi était dû notre succès! Comme principe tactique nouveau, c'était assez réussi!

Le plus amusant, dans ce dîner entièrement russe, c'est qu'un des serveurs, un certain Chmielow, était également russe. Nous l'avions pris du côté de Cracovie avec quelques autres et il nous avait suppliés de le garder près de nous et de ne pas l'envoyer au camp de prisonniers où la vie était très dure. Il se plaisait au contraire énormément chez nous, car, disait-il, il n'avait jamais vu un général pareil, qui ne grognait et ne frappait jamais et avec lequel tout homme pouvait converser librement et sans crainte. Je pensais qu'en revoyant ses officiers et ses camarades, il voudrait partager désormais leur sort, mais non! Il nous supplia de le garder et de ne pas lui parler en russe devant les officiers de l'escadron. Lui-même dans son service glissait quelques mots de polonais qu'il avait réussi à apprendre. Le lendemain, je renvoyai les prisonniers à l'arrière.

Des sept officiers de l'escadron capturé, cinq furent donc pris, et deux s'échappèrent. L'un de ces derniers fut rattrapé deux jours après dans des circonstances assez drôles. Nous nous étions remis en marche et après avoir traversé Chyzowki, un long hameau de montagne, situé au col qui sépare les monts Lopian et Mogielnica, nous étions redescendus dans la vallée de Stopnica Krolewska, lorsqu'un matin, nous vîmes une vieille femme qui poussait des cris et qui nous dit qu'il y avait chez elle un Moscovite. On arrêta le gars et on me l'amena. C'était un beau gaillard de vingt ans aux grands yeux

noirs. Il avait un paletot civil, un chapeau, une sorte de veste et une culotte et des bottes de uhlans. En le fouillant, on trouva sur lui un calepin rempli de notes : depuis la nuit de Chyzowki, il avait passé tout son temps à épier les mouvements sur la route et à noter toutes les troupes qui passaient. Son interrogatoire fit connaître qu'il s'était hissé sur une hauteur où il avait trouvé un chalet et il s'y était installé pour toute la journée, crevant de froid et de faim, prenant des notes et observant soigneusement tout ce qu'il voyait autour de lui. Actuellement, il essayait de rejoindre les siens avec le résultat de ses observations. Il était entré dans la chaumière, car il avait faim, et avait donné trois roubles à la vieille femme pour payer son repas; mais celle-ci avait fait du pétard et le pauvre diable avait été pincé.

J'aime cette bravoure et cet amour du devoir poussé jusqu'au bout, surtout de la part d'un petit officier resté seul après la catastrophe qui s'était abattue sur ses camarades. Je ne lui demandai pas d'où il avait tiré ses effets civils et, pour éviter qu'on le fusillât comme espion, car il avait été pris en civil, je lui fis donner un manteau de soldat, une casquette de prisonnier russe, je le rééquipai et le renvoyai à l'arrière. En sortant, il me remercia, en ajoutant toutefois : « Mais ce n'est pas pour m'avoir fait prisonnier que je vous remercie, ah non ! Sans cela, j'aurais eu pour sûr l'ordre de Saint-Georges. »

Cet ordre, le septième officier de l'escadron le reçut sûrement. C'était un Caucasiens. Il s'était enfui et avait réussi à rejoindre le général Dragomirow. C'est lui qui lui avait apporté la fâcheuse nouvelle que son escadron trié sur le volet avait été pris en totalité.

Peu de jours après, nous fîmes encore quelques prisonniers, mais, cette fois, pour changer, des hussards, toujours de la même division. Ceux-ci racontèrent que Dragomirow, furieux de l'affaire de Chyzowki, aurait dit : « Si mes officiers sont incapables de conduire leurs escadrons, eh bien ! il faudra malheureusement que je parte moi-même en patrouille, moi, commandant de la division ! »

Et de fait, il serait parti à la tête de la première patrouille.

Je regrette en vérité, qu'il n'ait pas pris le comman-

dement de la patrouille de hussards que nous enlevâmes en partie; j'aurais eu l'occasion de vérifier s'il commandait mieux la patrouille que l'officier qui paya son imprudence de sa vie. Ce fut quelques jours après la prise de l'escadron de uhlans de Chyzowki. Tout ce temps-là avait été occupé par notre contre-danse; nous étions allés jusque vers Limanowa, puis nous étions revenus sur Jurkow et maintenant voilà que j'étais de nouveau chargé de surveiller les défilés montagneux situés au sud de la chaussée Dobra-Limanowa. A Chyzowki stationnait pour la seconde fois le III^e bataillon qui occupait la partie la plus rapprochée de Jurkow, avec des tranchées sur les deux côtés du village. L'autre partie de Chyzowki, en allant vers le col et le col lui-même n'étaient pas occupés par nous : seules des patrouilles y allaient de temps à autre. Au débouché du ravin de Chyzowki, dans la vallée perpendiculaire de Jurkow, j'avais quatre canons de montagne en batterie. Vers le soir, mes hommes virent s'approcher des cavaliers sur le raidillon qui descend du col. C'était la patrouille de hussards en question, commandée par l'officier.

Le terrain dans cette région est montagneux et présente des pentes escarpées et une foule de ravins aux parois abruptes; il est couvert d'épaisses forêts et ne se prête pas aux opérations de la cavalerie; encore moins en novembre, où la terre gelée, le verglas augmentent encore les difficultés.

La patrouille, qui comptait sept chevaux, marchait directement sur Chyzowki, village entouré de nombreuses clôtures, par un chemin étroit, bordé de constructions et par surcroît, sur un côté, d'une pente abrupte, sur laquelle il était impossible de passer à cheval. C'était de la folie de conduire une patrouille de la sorte. Mes hommes la laissèrent entrer dans le village sans tirer un coup de fusil pour les prendre tous vivants. Mais par malheur, la patrouille rencontra quelques hommes qui circulaient dans le village et dès qu'elle les eut aperçus, s'empressa de tourner bride et de s'enfuir en remontant vers le col. C'est alors seulement qu'on se mit à tirer. Des chevaux furent tués, trois hommes tombèrent, deux furent pris dont un blessé, et deux parvinrent à grand peine à s'enfuir en se laissant glisser dans un ravin situé

tout près du village. Parmi les fuyards se trouvait l'officier blessé à la jambe. Il réussit à échapper à la poursuite et à rejoindre les siens, comme je l'appris plus tard. Le même jour, il mourut d'épuisement à la suite d'une hémorragie.

J'ai appris par les interrogatoires des prisonniers que Dragomirow, comme du reste maints généraux de cavalerie au début de la guerre, appartenait à une école qui ne reconnaissait pas d'obstacle à la cavalerie, pas de limite à son emploi. Il était dès lors curieux que la cavalerie fût seule à combattre sur un terrain aussi impropre à son action. Mes trois faibles bataillons constituèrent pendant longtemps la seule infanterie de ce secteur. J'eus l'occasion, l'automne suivant, de constater le même emploi contre-indiqué de la cavalerie en Polésie, où, sur un terrain extrêmement boisé et parsemé de marécages et de fondrières, on envoya également des corps de cavalerie dans des conditions aussi peu favorables.

Revenons à notre patrouille de hussards. Son histoire se termina pour moi par une scène bien désagréable. On m'amena les prisonniers au presbytère de Jurkow pour que je les interroge. L'un n'avait absolument rien, l'autre gisait sur une voiture remplie de paille, il avait la poitrine traversée. Le sous-officier qui les avait amenés me dit : « Il sont tous deux de Lithuanie, comme vous, citoyen Commandant! »

Effectivement. Celui qui était sain et sauf était un paysan des environs de Grodno. Pendant un moment il employa, au cours de son interrogatoire, les formules sacramentelles : « Totchno tak! Nikak niet! Wasche Prewoshoditielstwo! (1) » Mais bientôt, quand je me mis à mélanger le polonais au blanc-ruthène, sa raideur de surface disparut et il me répondit dans son patois, en s'inclinant et en m'appelant à la mode lithuanienne : Panotchkou (gracieux seigneur). J'appris de lui que tout le régiment de hussards stationnait de l'autre côté du col et je fis ouvrir immédiatement sur lui le feu de mes canons.

A son départ, je fis donner à mon compatriote du thé et des cigarettes. Il me fit ses adieux à sa manière : « Que Dieu soit loué! et il ajouta : Panotchkou! l'autre

(1) Oui, parfaitement! Non, pas du tout! Votre Excellence!

est un sous-officier également de Grodno, mais celui-là est un seigneur, ce n'est pas le premier venu. »

Je sortis devant le presbytère. Le docteur se tenait devant la voiture; il me dit en me saluant : « Il est blessé à la poitrine, le pansement est fait. On peut l'emmener. »

Je m'approchai du blessé. Sur la voiture était étendu un jeune et beau gaillard aux traits fins. Son visage était un peu crispé par la douleur, il respirait péniblement et fixait sur moi des yeux interrogateurs.

— « Pouvez-vous parler? lui demandai-je. »

— « Oui, répondit-il, mais auparavant, puis-je vous poser une question? »

— « Qu'y a-t-il? »

— « Vos soldats m'ont dit que vous étiez aussi de Lithuanie. Est-ce vrai? »

— « Oui, je suis de Lithuanie, des environs de Wilno. »

— « Et moi des environs de Grodno, je m'appelle Stetkiewicz. Peut-on savoir votre nom? »

— « Pilsudski, J'ai eu au gymnase de Wilno des camarades du nom de Stetkiewicz. »

— « Ce sont des parents », dit-il doucement. Des larmes brillèrent dans ses yeux et il ramena son manteau sur son visage pour se cacher.

Je ne poussai pas la conversation plus loin. Je ressentais une impression très pénible. J'étais sur le point de pleurer. Je me retournai et je partis en demandant au docteur des renseignements sur sa blessure : « Elle n'était pas légère; le blessé faisait déjà un peu de fièvre. » Je le fis évacuer immédiatement sur l'hôpital à l'arrière.

J'eus une impression encore plus pénible en examinant les papiers trouvés sur le sous-officier blessé. C'était une lettre qu'il avait récemment reçue de sa mère. Cette lettre respirait un profond amour maternel et laissait percer une vive inquiétude pour son fils; mais elle renfermait en même temps plusieurs passages qui éclairaient d'un jour entièrement nouveau pour moi mes idées relatives à la Lithuanie. La mère avait lu dans les journaux que son fils était du côté de Cracovie, donc probablement sous les ordres de Rousski ou de Brousilow, deux héros pour lesquels on priait tous les jours à l'église en raison de leur défense de la Lithuanie.

De colère, je jetai la lettre sur la table. Je n'avais jamais vu, jusqu'ici, une pareille dévote priant pour les Russes! Mais j'ai toujours sous les yeux le jeune visage de mon compatriote, blessé par mes hommes, comme un vivant témoignage du fardeau moral imposé par la guerre à la Pologne et aux Polonais! Conséquences maudites de la captivité! Ce fut heureusement le seul fratricide, peut-on dire, auquel j'assistai directement. C'est peut-être pour ce motif, peut-être aussi parce que ce jeune homme me touchait personnellement, comme Lithuanien et presque comme connaissance de la victime, que ce pénible épisode est resté si vivant dans ma mémoire.

Pendant toute la guerre, nous eûmes le bonheur de ne jamais rencontrer immédiatement devant nous des Polonais parmi nos ennemis.

Je ne connais que par ouï dire un cas où nous nous sommes trouvés en présence de Polonais vêtus d'uniformes ennemis, mais cette fois dans des circonstances non tragiques. Pendant notre marche sur Deblin, du côté de Radom, nous rencontrâmes une colonne de prisonniers russes. Mes hommes étaient sur le bord de la route et les regardaient passer en leur adressant des lazzis plus ou moins spirituels, lorsque, tout à coup, une voix s'éleva dans la colonne :

— « Eh! Jeannot! Que fais-tu là, espèce de morveux? »

Il se trouvait que l'un des prisonniers était le père d'un de mes jeunes soldats.

Il m'est arrivé en outre de rencontrer des Polonais de l'armée russe, mais prisonniers et le plus souvent prisonniers volontaires, qui s'étaient rendus à l'ennemi.

Le général Nagy tint parole. Le lendemain, je vis arriver à mon P. C., à Jurkow, le lieutenant Besermeny, avec deux mitrailleuses, le lieutenant Meisner avec quatre canons de montagne et par surcroît un capitaine de honveds, nommé Ulas, avec un escadron de hussards démontés, « déquillés », comme disaient mes hommes. Le fait de détacher des fractions auprès de nous était pour moi et mon détachement tout entier un phénomène absolument nouveau, inconnu. Des troupes étrangères mises à ma disposition, cela ne s'était jamais vu jusqu'ici. Je ne puis pas dire que je n'en fus pas flatté;

bien que sur le moment j'en fusse fort ennuyé. — Il m'était relativement facile de commander une troupe où la moitié des officiers étaient mes anciens élèves et dont tous les hommes avaient été initiés par moi au métier de la guerre. Tous avaient été façonnés selon ma volonté et mes idées, tandis que maintenant j'allais avoir sous mes ordres des officiers formés à une autre école. Cette école se croyait supérieure, préférable aux autres, et ses élèves avaient une tendance à critiquer à tout instant les parvenus de guerre que nous étions tous pour eux. De plus il me fallait faire usage d'une langue étrangère que je connais mal. Je résolus donc de rester sur mes gardes. Soupçonneux et méfiant comme les Lithuaniens, je flairais des difficultés, des réclamations, l'envie de poser au professeur; bref, instruit par l'expérience du 1^{er} corps, je m'attendais à des fautes de tact. Je pensai que ces officiers abuseraient de leur situation soi-disant privilégiée. J'étais décidé à m'opposer catégoriquement à toute tentative de ce genre. Aussi, sans plus de cérémonie, je m'empressai de mettre les deux mitrailleuses sous les ordres de Smigly, le capitaine Ulas et ses husards démontés sous ceux de Bojarski et je gardai l'artillerie sous mes ordres directs.

Mes craintes n'étaient pas fondées. J'étais tombé heureusement sur des hommes tout à fait comme il faut, avec lesquels se nouèrent des relations parfaites. Les deux officiers, Besermeny et Meisner, étaient de vaillants soldats qui apprirent bien vite à apprécier la bravoure et le calme de mes hommes et vécurent avec mes officiers sur le pied d'une véritable camaraderie. Le capitaine Ulas était un brave Hongrois qui, en souvenir des événements de 1848, ne prononçait jamais les noms de Bem et de Dembinski (1) qu'en saluant militairement. Bojarski eut en lui un véritable ami.

Il va sans dire qu'au début la confiance ne régnait pas. Aussi bien Besermeny que Meisner craignaient tout bonnement, avec de pareils fantassins, et ils ne s'en cachèrent pas, dans la suite, l'un de perdre facilement ses canons, l'autre ses mitrailleuses. Et de fait on me rendit compte que, dans leurs unités, les chevaux res-

(1) Deux généraux polonais qui ont organisé l'insurrection nationale hongroise de 1848.

taient sellés et presque tous les hommes étaient sur pied toute la nuit. Quand cela se renouvela, je me fâchai. — Il y a deux choses que je ne puis supporter à la guerre : c'est d'une part, les « nerfs » ; d'autre part, et c'est une conséquence de ces « nerfs », les alertes, qui épuisent les hommes et les chevaux, et le maintien continuel de la troupe sur le qui-vive. Que de fois j'ai constaté ces errements à la guerre ! J'en étais las. Je suis toujours arrivé à la conviction que les chefs, au lieu d'assumer et de faire assumer par leur état-major, dans les situations délicates, le fardeau des alertes, le rejettent sur le dos de leurs subordonnés sans aucun motif. Même dans les cas réellement critiques, je me contraignais longtemps, avant d'arracher à ma plume l'ordre de redoubler de précautions ou de prendre des dispositions d'attente.

Irrité, je fis donc comparaître les officiers au rapport et après leur avoir donné les ordres courants et expliqué la situation, je leur déclarai que le devoir des officiers n'était pas seulement de bien commander leurs hommes et de faire preuve de courage pendant la bataille, mais de veiller à la conservation des forces physiques de leurs hommes et à leur repos avant le combat. En conséquence je défendis absolument de rester sur le qui-vive sans mon ordre. Et me tournant vers les officiers étrangers, j'ajoutai : « La nuit les chevaux doivent être dessellés et les hommes, sauf ceux qui sont de garde, dormir. C'est moi qui répons de la sûreté et du salut du détachement, et je vous prie d'être tranquilles à ce sujet ; s'il y a réellement danger, vous serez alertés et prévenus à temps. »

Je lus sur leurs visages un peu d'étonnement et d'inquiétude, mais ils ne dirent pas un mot et comme je l'appris le lendemain, ils se conformèrent à cet ordre sans murmurer.

Au bout d'une semaine, après le règlement de quelques incidents délicats, j'éprouvai une réelle satisfaction. Un des officiers détachés me remercia du poil que je lui avais adressé, et me déclara que c'était bien la première fois que lui, ses hommes et ses chevaux étaient bien reposés malgré le travail fourni.

« J'ai même pris l'habitude comme les autres officiers,

ajouta-t-il, de retirer mes boîtes pour la nuit et j'ose même me déshabiller pour dormir. »

Un autre officier, détaché près de moi comme officier de liaison, un Hongrois très aimable et très bien, me remercia dans des termes encore plus amusants :

« Depuis que je suis près de vous, je ne suis pas monté à cheval une seule fois inutilement : vraiment, c'est bien agréable ! »

Je n'irai pas jusqu'à dire que pendant la bataille de Limanowa les relations des Autrichiens avec nous aient toujours été empreintes d'une parfaite camaraderie. Non ! mais en général elles furent aimables et correctes, et après ce qui s'était passé au début de la guerre, c'était littéralement le paradis. Les Hongrois étaient spécialement bien élevés. Il ne leur est jamais venu à l'idée de voir dans les particularités de notre organisation et de notre discipline intérieure les éléments d'un délit punissable ou un prétexte à des chicanes et à des sentiments de mépris. Les Hongrois furent pour moi d'agréables camarades pour un autre motif, c'est que je pus les comprendre très facilement, grâce à leur prononciation très lente et distincte de l'allemand.

La guerre, dans la région de Podhale, fut, sous un autre rapport, extrêmement agréable. Je veux parler des relations avec la population. Il n'était pas question ici, comme dans le Royaume (1), de se procurer à tout prix, et le plus souvent en vain, un appui et des intelligences parmi les habitants. On n'avait rien à chercher, car tout ce que pouvait désirer le soldat luttant pour la Patrie lui était donné cordialement. Ici on se sentait dans sa Patrie, ici on sentait qu'on était nécessaire à sa défense. Du haut en bas, prêtres, montagnards, montagnardes, bourgeois et ouvriers, tous ne cherchaient que l'occasion de nous aider, de nous témoigner de la sympathie. Les jeunes paysans précédaient les reconnaissances, et tout cela avec l'assentiment du village qui désignait expressément celui qui devait marcher. Bien

(1) L'hostilité relative de la population du Royaume à l'égard des Légions provenait en grande partie de l'impression défavorable qu'avait produite l'entrée des Légions sur le territoire du Royaume à côté des Allemands, nécessité cruelle à laquelle le commandant n'avait pas pu se soustraire. Or, les Allemands étaient encore plus détestés que les Russes.

plus ! Pour que le gars ne pût pas mentir, pour qu'on fût bien sûr qu'il avait été là où on l'avait envoyé, il devait faire apposer sur son pantalon (1) le cachet de la commune comme preuve irréfutable de l'exécution de sa mission. Il n'y avait pas de chaumière, pas de maison où l'on sentit qu'on était à charge, bien que les soldats ne soient pas du nombre des hôtes les plus agréables.

Je me rappelle, comme si c'était d'hier, un village perdu dans la montagne où, après une de nos expéditions nocturnes, j'avais cherché un refuge momentané avec mes hommes. Je m'étais installé dans une chaumière de montagnard qui, comme d'ordinaire, comprenait deux pièces : l'une fermée pour l'hiver et propre, l'autre quotidienne pour ainsi dire, où les gens vivaient avec les veaux, les poules, les cochons et autres animaux utiles, mais sales et malodorants. Malgré le froid je me tenais dans la chambre propre. J'avais remarqué la montagnarde, une femme grande, aux traits fins, aux yeux gris d'une étrange mélancolie. Elle était littéralement infatigable à nous témoigner sa complaisance. Elle entraînait souvent pour me proposer ceci, cela, et un instant après, elle envoyait ses enfants, aux frimousses curieuses, pour me demander si je n'avais besoin de rien, ou pour m'apporter du bois pour le poêle. Après une nuit passée sans sommeil, j'étais terriblement fatigué, aussi cette complaisance exagérée me gênait un peu. Quand je donnai l'ordre de départ, la brave femme se mit à pleurer à chaudes larmes, en suivant de ses yeux mélancoliques la troupe qui s'éloignait. Je supposai qu'elle redoutait l'arrivée des Moscovites après notre départ et j'essayai de la rassurer. Elle me répondit :

« Pauvres soldats polonais ! C'est sur eux que je pleure ! »

Elle ne voulut pas accepter la moindre pièce de monnaie pour prix de son hospitalité, pas même les quelques sous que je voulais donner aux enfants pour s'acheter des friandises. Les larmes de cette brave femme m'ont toujours inspiré une sincère reconnaissance et une extrême sympathie pour toute la région de Podhale où j'avais senti vibrer l'âme de la Patrie.

(1) Les montagnards polonais portent un pantalon de drap blanc.

Les souvenirs de cette période de luttes me sont aussi très agréables pour une autre raison, c'est que nous faisons alors une guerre des plus originales, sans tout le luxe de la technique moderne. Celui-ci brillait par son absence. Nous n'avions ni téléphone, ni convoi, et pour les liaisons nous en étions réduits à la vieille mode : aux officiers et aux coureurs. Et les tranchées de ce temps-là ! quand j'y pense, un fou rire me prend. Je ne parle pas des réseaux de fil de fer, il n'y en avait pas, mais des tranchées elles-mêmes. Ah ! quelle pitié ! Chaque homme se creusait tout bonnement un trou à la hâte, y apportait un peu de paille et voilà, la fortification était prête. Ce qu'il y avait de plus comique, c'étaient les cavaliers autrichiens dans de pareilles tranchées ; leurs culottes rouges faisaient tache sur la neige si fréquente en cette fin de novembre. Tous ceux qui ont entendu parler du vide et de la désolation des champs de bataille contemporains auraient pu croire qu'on s'était moqué d'eux, en voyant à plusieurs kilomètres de distance les taches rouges que faisaient, sur la blancheur de la neige, ces guerriers alignés au cordeau, à intervalles réguliers, dans leurs tranchées sans profondeur, et fumant philosophiquement leur pipe.

De part et d'autre, dans cette région montagneuse, la cavalerie affluait au combat ne rêvant fièrement que de charges et pleine de mépris pour ceux qui s'enterraient comme des taupes. Ah ! ce n'était pas l'espace, le mouvement qui manquaient. On ne moisissait pas longtemps au même endroit ; chaque jour amenait un changement de situation qui obligeait à réfléchir, à deviner l'ennemi. Les longues marches sans cesse renouvelées, le temps affreux de cette fin d'automne faisaient la guerre un peu plus fatigante ; les chemins étaient soit transformés en boue, soit durcis par la gelée ou rendus glissants par le verglas. Les hommes étaient tellement enrhumés qu'en longeant la colonne en marche j'entendais sans cesse des accès de toux rauque. J'avais moi-même peu de repos. Néanmoins cette guerre de mouvement, avec ses larges espaces, dans la montagne, avec ses devinettes et ses rébus perpétuels, me plaisait, car elle s'accompagnait de beaucoup de liberté et d'indépendance.

Bien que nos conditions de lutte fussent agréables, je ne pouvais me soustraire à un certain pessimisme. C'est

pourquoi je n'oubliais pas un seul instant à cette époque mon plan fondamental de retraite sur Nowy-Targ, au cas où les événements ultérieurs se gâteraient. Là j'étais décidé à soulever les montagnards, à adopter une tactique de harcèlement et, à la dernière extrémité, à en finir par l'hécatombe de mes chasseurs dans des circonstances dignes de passer à la postérité. Il ne se passait pas de jour que je ne réfléchisse à ce plan pendant plusieurs heures. Je combinais les détails de l'organisation de la défense et, par la pensée, je suivais les routes dont je pouvais disposer pour revenir à Nowy-Targ. C'est là que je rassemblais toutes mes formations d'arrière qui, depuis Kielce, étaient dispersées de tous les côtés.

Pendant ce temps, continuait ce que j'appelle ma contredanse de Limanowa. Tantôt je m'en rapprochais, tantôt je m'en éloignais. Tantôt nous étions sûrs de n'avoir devant nous que des groupes peu nombreux de cavalerie, tantôt la supériorité numérique de l'adversaire nous faisait trembler. Je ne parle pas de moi, car ayant mon plan arrêté dans ses grandes lignes, je ne m'en faisais pas. Je parle de l'état d'esprit général qui marquait beaucoup de nervosité et qui faisait craindre sans cesse pour les ailes et les derrières. Les ennemis qui étaient devant nous changeaient souvent. La division de Dragomirow avait été remplacée par des divisions cosaques et par la 10^e division de cavalerie commandée par le sauvage et cruel général Keller. Ces formations, du reste, apparaissaient en masse puis ne laissaient devant nous que des patrouilles, dans lesquelles on pénétrait comme dans du beurre, sans la moindre difficulté. Ma base était Jurkow et ma route de marche passait par la vallée de Chyzowki; mais en réalité j'ai bien été cinq fois, à cette époque, chez le curé de Stopnica-Krowlewska, localité située de l'autre côté du col de Chyzowki, près de Limanowa. Pauvre curé, dont les hôtes changeaient presque tous les jours, tantôt nous, tantôt les Moscovites!

Enfin la crise éclata. Une nuit, ayant appris que les Russes occupaient faiblement Stopnica, je me portai sur Chyzowki, et après en avoir chassé quelques Cosaques, j'envoyai un bataillon avec les mitrailleuses sur les derrières de Tymbark, encore occupé par les Russes. Le

lendemain, nous entrions à Limanowa. C'était le 4 décembre.

Il était évident que les Moscovites se repliaient sur le Dunajec et Nowy-Sacz. A l'horizon, sur les hauteurs, ce n'étaient que patrouilles à cheval qui s'empressaient de déguerpir; au delà de Wysoka la voix du canon retentissait de temps à autre. Les Autrichiens avançaient prudemment sur les traces de l'ennemi. A Limanowa je m'arrêtai un instant pour me faire couper les cheveux. J'appris que les Russes auraient amassé à Nowy-Sacz une grande quantité d'objets réquisitionnés ou volés. On disait même qu'ils en auraient commencé l'évacuation. Quand je rejoignis à Kanina sur la grand'route de Nowy-Sacz l'état-major de la 11^e division, on me dit que les Moscovites étaient à Wysoka et qu'une batterie était en action à Tetrzewina. J'observai à la jumelle Wysoka et je constatai que la ville était occupée par une faible garnison facile à disperser. Le commandant de la division me proposa d'en chasser les Moscovites et insista d'autant plus que ses troupes commençaient à esquisser un mouvement de repli.

Je lançai un bataillon et la cavalerie à droite de la grand'route. La cavalerie ayant pris les devants mit pied à terre et attaqua l'ennemi en flanc. Les Moscovites abandonnèrent Wysoka, la batterie de Tetrzewina s'enfuit; tout le monde se mit en retraite sur Nowy-Sacz.

Je passai la nuit dans une chaumière d'un hameau perdu de la montagne; pendant tout ce temps, je restai frappé de la facilité avec laquelle on avait forcé les Russes à céder devant des forces relativement minimes. Est-ce que je me serais trompé? Est-ce qu'en réalité la victoire sourirait au parti auquel j'étais rattaché? Que signifiait en effet cette brusque et facile retraite? Que signifiaient les cancons de Limanowa sur un commencement d'évacuation de Nowy-Sacz? Au matin les patrouilles rendirent compte que Tetrzewina était libre. Il n'y avait pas de Moscovites dans la localité située à quelques kilomètres à peine de Nowy-Sacz!

Ce jour-là je reçus une convocation à une conférence qui devait se tenir à l'état-major de la division. J'étais accablé de fatigue et enrhumé. Je m'excusai donc et j'y dépêchai le Chef. Quelques heures après il revint. Le commandant de la division l'avait remercié pour avoir

chassé les Moscovites de Wysoka et on lui avait proposé le plan d'opérations suivant. La division avait son flanc gauche complètement en l'air. C'est pourquoi elle ne pouvait plus avancer par la grand'route de Nowy-Sacz. Si donc nous avancions par la route de Limanowa-Marcinkowice, pour couvrir son aile gauche, on pourrait peut-être se porter tous ensemble en avant sur Nowy-Sacz; ce qui, étant donné les faibles forces de l'ennemi, semble-t-il, ne serait pas trop risqué. Ce plan ne me plaisait pas beaucoup, car, en cas d'échec, je m'éloignais de la route de Nowy-Targ tant rêvée. J'aurais préféré rester à l'aile droite de la division, mais d'autre part, cette tendance des Russes à céder le terrain était bien tentante. Je vis luire devant moi l'espoir d'une victoire; je consentis.

Je n'avais avec moi, à cette époque, què deux faibles bataillons. J'avais dû détacher un bataillon, le V^e, vers le nord. J'avais en outre deux escadrons de cavalerie incomplets, le détachement de mitrailleuses et les quatre canons de montagne. Par bonheur, je reçus comme renfort ma propre artillerie, les « Werndl sur roues ». C'étaient huit canons de vieux modèle, à faible portée et, chose à peine croyable dans cette guerre, à poudre noire. Dabkowski me rejoignait d'autre part avec une petite compagnie de sapeurs. Ce renfort provenait de la libération des dernières unités de mon détachement restées encore sous les ordres du I^{er} corps après la bataille de Krzywoploty. Conformément à mes instructions deux bataillons s'étaient portés sur Nowy-Targ, l'artillerie et les sapeurs me ralliaient vers Limanowa.

Je rompis vivement vers le nord à la tête de ce faible détachement. En arrivant à la grand'route Limanowa-Marcinkowice, je tournai droit à l'est vers le Dunajec. Comme toujours quand je marche à l'ennemi, j'étais un peu surexcité; je me sentais sous l'agréable impression d'un prochain triomphe, dans l'attente de sensations vives, de problèmes nouveaux.

La cavalerie lancée en avant m'envoyait rapport sur rapport au sujet de la retraite de faibles patrouilles ennemies sur toute la ligne; elle ne rencontrait de résistance nulle part; nulle part elle ne se heurtait à des forces importantes. Partout les habitants racontaient qu'ils avaient eu les Moscovites chez eux une heure, une

demi-heure avant et que ces derniers avaient continué leur marche sur Nowy-Sacz ou Dabrowa, au delà du Dunajec. L'ennemi battait évidemment en retraite sans opposer la moindre résistance. Ma joie et mon audace n'en furent que plus grandes.

Au cours d'un long arrêt vers Piszarzowa, les premiers renseignements venus de la cavalerie me donnèrent l'idée de gagner Nowy-Sacz. Je prévoyais que la progression de la 11^e division serait très lente; cela se sentait à l'atmosphère d'extrême prudence qui régnait à l'état-major de la division. Il me semblait cependant nécessaire de profiter de la situation pour fournir des feux sur l'ennemi en retraite et pour lui rendre encore plus difficile cette opération toujours délicate. Quelle que soit la tournure des événements sur le front, pensai-je, si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal.

Avant la tombée de la nuit, j'atteignis Kleczany avec l'infanterie et l'artillerie; j'y reçus de Belina un rapport daté de Marcinkowice, donc des rives mêmes du Dunajec. Les renseignements dépassaient toutes mes espérances. Une patrouille de uhlans avait franchi la rivière à Marcinkowice et avait déniché de faibles postes cosaques du côté de Dabrowa; d'autres patrouilles avaient occupé Rdziostow et la hauteur voisine de ce côté-ci du Dunajec, après en avoir chassé de faibles patrouilles cosaques qui s'étaient repliées en hâte par le fond de la vallée sur Nowy-Sacz. De la hauteur de Rdziostow, éloignée de trois à trois kilomètres et demi de Nowy-Sacz, on apercevait la ville comme sur la main.

La première conséquence à tirer de ces renseignements était que les Russes occupaient faiblement Nowy-Sacz. Il était en effet difficile d'admettre qu'un détachement de quelque importance pût laisser l'ennemi approcher à si faible distance, au point de lui permettre de fourrer ainsi le nez dans ses affaires. Cette conséquence entraînait tout naturellement une autre : empêcher les Moscovites, dans la mesure du possible, de jouir en toute tranquillité d'un point aussi important que Nowy-Sacz. D'après moi, ils devaient se sentir en sûreté derrière un obstacle aussi sérieux que le Dunajec, sachant que nous n'avions que de très faibles forces de ce côté de la rivière. C'est justement ce sentiment de sécurité

en arrière du Dunajec qu'il fallait exploiter en attaquant l'ennemi sur la rive opposée. J'étais surtout guidé par la pensée que je gênerais les Russes dans l'évacuation de leurs magasins, dont la population des environs ne cessait de me parler.

Après un déjeuner tardif, j'examinai encore une fois la situation et j'arrêtai mon plan à peu près définitivement. Ma cavalerie partirait immédiatement pour enlever les postes dénichés vers Dabrowa. Les sapeurs construiraient des passerelles sur le Dunajec vers Marcinkowice. L'artillerie prendrait position sur la hauteur de Rdziostow, avec une ou deux compagnies de soutien, de manière à appuyer l'attaque de l'infanterie sur Nowy-Sacz ou pour couvrir sa retraite en cas d'insuccès. Quant à moi, avec l'infanterie, je passerai sur la rive est à Marcinkowice et demain matin, à l'aube, j'essaierai d'attaquer les Moscovites à Nowy-Sacz.

J'avais décidément trop peu de forces pour une telle entreprise; c'est ce qui m'inquiétait. J'ignorais comment les Russes occupaient Nowy-Sacz, ville relativement importante. Or, il est si facile de se perdre dans une ville inconnue, et si difficile de l'occuper logiquement quand on n'est pas en forces. Je comptais bien profiter en route des bonnes dispositions de la population pour nous et obtenir d'elle des renseignements plus précis sur la ville et des guides la connaissant bien. D'ailleurs, dans mes bataillons mêmes, il devait y avoir des hommes dans ce cas. Je prescrivis de les rechercher; il n'en manquait pas. En conséquence j'affectai à l'artillerie un soutien tiré du III^e bataillon, et qui devait aller prendre position sur la rive que nous occupions. Quant aux hommes qui connaissaient Nowy-Sacz, je prescrivis de les répartir de manière que chaque compagnie en eût un comme guide.

Le Chef, mon moniteur de conscience dans mes moments de folie, hoche la tête à l'exposé de ce plan. Il m'oppose tant de bonnes raisons que j'hésite et que je décide de renvoyer ma décision définitive au moment où le pont sera construit et où la cavalerie m'aura envoyé des renseignements complémentaires. Tout de même j'ordonne à l'artillerie et à une compagnie du III^e bataillon de se mettre en route sur Marcinkowice, aussitôt après la soupe, et aux officiers d'artillerie de reconnaître

les hauteurs de Rdziostow, pour gagner du temps dans l'occupation de la position. Moi-même avec le Chef et quelques officiers, je me porte à Marcinkowice pour rejoindre Bélina; là, après le souper, je prendrai définitivement ma décision.

Je monte à cheval et tandis que, par cette nuit de décembre, je me dirige sur Marcinkowice, je repasse encore une fois dans ma tête les arguments pour et contre l'expédition du Dunajec. La situation de mon détachement est extrêmement délicate. Je suis absolument isolé, les troupes autrichiennes les plus proches sont à Kanina, à 12 kilomètres en arrière. Les Moscovites, toutes leurs opérations le prouvent, ne disposent pas de grandes forces. Mais jusqu'où va leur faiblesse? là est la question. Il ne fait aucun doute qu'ils sont plus forts que moi; il est difficile en effet d'admettre qu'ils n'aient pas sur ce front les deux mille hommes à peine que compte mon détachement. En outre, je n'ai à compter sur aucun secours certain, alors que l'ennemi peut facilement se renforcer, d'abord pour se défendre, puis pour passer à l'attaque. Ma seule chance de succès réside dans la hardiesse peu commune de mon plan et dans la surprise. Si cette dernière réussit, tout ira bien. Je me rappelai Ulina et mes constatations d'alors sur la mauvaise organisation du service de sûreté des Russes. D'ailleurs, à mon avis, et il ne pouvait y en avoir d'autre, les Moscovites battaient en retraite. Or, un ennemi qui bat en retraite cède facilement du terrain ici ou là. Je n'avais pas encore pris définitivement ma décision quand j'arrivai au manoir de Marcinkowice et que je fis irruption au milieu de la société toujours accueillante, toujours cordiale, toujours bruyante de nos camarades les uhlands.

On se racontait les événements du jour. On se moquait des patrouilles russes qui s'enfuyaient en toute hâte, presque sans tirer un seul coup de fusil dès qu'on approchait d'elles; on buvait successivement à la santé des convives. Chacun s'étendait longuement sur les mérites de sa monture et ne manquait pas de débiter les autres chevaux sans exception. En un mot, on était en plein vacarme, en pleine gaieté.

Bientôt après arrive Grzmot-Skotnicki, retour de Dabrowa. Il avait dispersé tout un poste cosaque et pris

treize chevaux et quelques Cosaques. Naturellement, comme toujours, les Moscovites se gardaient mal.

Je procède à l'interrogatoire des prisonniers. Ils déclarent qu'ils attendaient d'être relevés par l'infanterie de Nowy-Sacz et devaient le soir du même jour se mettre en marche vers le nord pour rejoindre leur régiment. D'après eux, tout le VIII^e corps des Carpathes était arrivé à Nowy-Sacz et le commandant du corps d'armée était sûrement dans la ville.

Bien que, d'ordinaire, les réponses des prisonniers soient dignes de foi, cette fois je n'y veux pas croire. Et quoi? Il y aurait un corps d'armée à Nowy-Sacz et mes patrouilles seraient sur les hauteurs de Rdziostow, et ce corps ne ferait rien pour les empêcher de plonger leurs regards sur lui! Impossible! Est-ce que ces patrouilles qui s'éclipsaient devant mes uhlands n'auraient pas été plus hardies si elles s'étaient senties appuyées par un corps d'armée? Or, voilà deux jours que dure cette retraite, cette fuite. Le plus étrange c'est que je sois maître de Rdziostow. Drôle de corps qui ne couvre ni ses cantonnements, ni sa zone de marche du lendemain à quelques kilomètres! C'est à n'y pas croire. Il y a tout de même un fait certain, c'est que le poste devait être relevé par l'infanterie. Sans aucun doute, il a déjà donné l'alarme et ainsi, mon plus gros atout, la surprise, disparaît... Et si je partais immédiatement dans les traces des fuyards? Mais je ne suis pas prêt; mon infanterie est encore à quelques kilomètres du Dunajec, en train de manger la soupe. Le Chef intervient et encore une fois expose les raisons qui militent contre le plan d'attaque de Nowy-Sacz.

Bon! C'est entendu! Il faut se rendre à ces arguments, soyons raisonnable. Cependant je ne renonce pas à une partie, tout au moins, de mon plan primitif. L'artillerie vient d'arriver, il faut l'utiliser. Je l'accompagnerai à Rdziostow et de là je bombarderai toutes les issues de Nowy-Sacz. Si l'ennemi est réellement en retraite, cela l'incitera à partir plus vite et peut-être en désordre. Si, au contraire, comme le prétendent les Cosaques, il se prépare à nous attaquer, ma manœuvre contiendra cette attaque pendant un certain temps et la gênera. En tout cas il y a lieu de continuer la construction du pont, et les sapeurs, qui de toute façon se reposeront demain,

en assureront la couverture et la protection. L'infanterie, sauf la compagnie de soutien de l'artillerie, et la cavalerie iront se reposer et dormir. Quant à moi, j'accompagnerai l'artillerie à Rdziostow.

Mes ordres donnés, mon compte rendu à la division à Kanina sur les prisonniers et les interrogatoires expédié, encore un verre de thé pour me réchauffer et à cheval! La nuit est claire, il gèle un peu, la route retentit sous les fers des chevaux. L'artillerie et son soutien sont déjà partis; j'ai hâte d'arriver, car j'ai ordonné à l'artillerie de m'attendre avant d'ouvrir le feu. Il me tarde infiniment de contempler le spectacle qu'on a de Rdziostow et encore plus de savoir ce qui se passe chez l'ennemi sur l'autre rive. La grand'route passe au pied de la hauteur et longe presque la rivière. De jour, l'aventure serait très risquée; partir ainsi, avec l'artillerie, sans tenir l'autre rive; une poignée d'hommes suffirait pour tuer tous mes servants et tous mes chevaux. Je suis décidé à interrompre le tir assez tôt pour que l'artillerie puisse effectuer son repli avant le jour.

Ma jument souffle joyeusement; je suis aussi très gai. Quelle extraordinaire aventure! Ça ne vaut pas mon plan d'attaque de Nowy-Sacz, mais tout de même, ce n'est pas mal ainsi, surtout quand je pense que je vais me trouver à douze kilomètres de mes troupes les plus rapprochées et que mon faible détachement va tirer sur la gueule d'un monstre qui n'aurait qu'à la refermer pour nous avaler, moi et mes canons. Ah! mes « Werndl sur roues » vont bien se régaler; dans la nuit, quand on ne voit pas la fumée et les drôles de bonds qu'ils font à chaque coup, on les prendrait pour d'honorables canons modernes.

Mais quoi? Plus je grimpe sur la hauteur, plus j'entends le roulement des voitures sur l'autre rive du Dunajec. Les lourds véhicules font un bruit infernal et ininterrompu comme s'il s'agissait d'une longue colonne. J'ai beau tendre l'oreille, il est difficile de distinguer dans quelle direction, nord ou sud, ils avancent. Une seule chose est certaine, c'est que leur mouvement est parallèle au Dunajec. Le bruit est si régulier et, pour ainsi parler, si prolongé, qu'il est impossible de saisir le sens du mouvement. Au bout d'un bon moment, il me semble pourtant que le bruit se déplace vers le nord.

Quelle drôle d'impression! On dirait que l'on touche l'ennemi. Combien étaient heureux nos ancêtres à la guerre! ils n'avaient pas tant d'énigmes angoissantes à déchiffrer; avec la faible portée des armes, ils pouvaient non pas sentir l'ennemi mais bel et bien le compter. Aujourd'hui ce rapprochement presque corps à corps est relativement rare. Le plus souvent c'est le paragraphe final d'un long chapitre. Aussi des instants tels que ceux passés sur la hauteur de Rdziostow, quand je frôlais carrément l'ennemi, on ne les oublie jamais. Qu'est-ce que cela peut bien être? Mon esprit travaille furieusement pour résoudre cette énigme. Je demande au Chef son impression. Il ne sait qu'en penser. Quand j'é mets l'hypothèse que c'est l'évacuation de Nowy-Sacz, il me répond qu'il est incompréhensible qu'elle se fasse vers le nord au lieu de se faire vers l'est, ce qui serait plus logique.

Nous voici enfin sur la hauteur. Deux chaumières et une longue grange sur le bord de la route forment l'entrée de Rdziostow. C'est là que m'attendent les deux artilleurs, Brzoza et le lieutenant Meisner. Tous deux me rendent compte que leurs canons sont en batterie prêts à tirer. Je leur demande d'abord s'il y a longtemps qu'on entend ce bruit de roues de l'autre côté du Dunajec. Ils me répondent qu'on l'entend depuis qu'ils sont là, c'est-à-dire depuis une demi-heure. L'un d'eux ajoute que ce bruit lui rappelle la marche d'une longue colonne d'artillerie avec canons et caissons. Je hausse les épaules. Comment! ils nous laisseraient venir sur la hauteur de Rdziostow pour parader ensuite à un kilomètre devant nous, par conséquent sous le feu de nos fusils? C'est absurde!

En attendant, ne perdons pas de temps; car à aucun prix je ne veux effectuer de jour ma retraite sur Marcinkowice. Encore une fois, je rappelle les objectifs de tir. Ne pas toucher à la ville même. On n'y voit que quelques lumières; on ferait donc plus de mal aux habitants qu'à l'ennemi. Objectif : les issues de la ville, issue ouest, donc les ponts du Dunajec, et issue nord, pour empêcher la progression de la colonne de voitures de l'autre côté de la rivière. — Commencez le feu!

Meisner a installé ses canons à gauche de la route, tout près du Dunajec, Brzoza a installé ses huit raflots

à droite sur la hauteur. Naturellement, on tirera d'après la carte, donc sans précision, sans possibilité de réglage. Il s'agit d'ailleurs surtout de produire un effet moral et de semer le désordre chez l'ennemi. Je vois scintiller devant moi dans le fond de nombreuses petites lumières; à part cela on n'aperçoit que des lampadaires plus puissants et quelques feux disséminés le long du Dunajec. Tout est si tranquille que personne ne pourrait se douter de ce qui va arriver. Enfin... boum! C'est un coup de canon tiré par Meisner, et la musique commence. Les canons de montagne de Meisner jettent une faible lueur et donnent un son plus creux, les nôtres grondent à éclater et leurs lueurs sont si vives qu'on ne croirait pas avoir affaire à de petits roquets, mais à des monstres énormes. A droite et à gauche, les commandements se succèdent. Le tir est principalement percutant et de temps en temps fusant. Le spectacle de loin est étrange sous les lueurs des shrapnels qui éclatent, sous les explosions fulgurantes des obus à mélinite. Dans la ville les lumières ont brusquement cessé de scintiller, on voit éteindre en hâte les feux de la rive du Dunajec. Du joyeux spectacle de la ville avec sa couronne de feux, il ne reste rien : seule, par-ci, par-là, une lumière brille, triste et mélancolique. Ce n'est pas Nowy-Sacz que nous avons sous les yeux, mais quelque hameau perdu. Quel vacarme ce doit être là-bas! me dis-je avec satisfaction.

Et toujours ce bruit là-bas sur la grand'route au delà du Dunajec! Ah! il commence à me porter sur les nerfs! Notre tir lui a fait comme un emplâtre sur une jambe de bois; sourdement, lugubrement, le flot ininterrompu de ces lourdes brutes de voitures s'écoule en grondant. Je regarde dans cette direction et je tends l'oreille au bruit monotone des roues. Je vois de temps en temps des lumières qui avancent, évidemment des lanternes. Si ce n'était pas un convoi, me dis-je, il leur viendrait bien la fantaisie de nous envoyer quelques balles en riposte à notre audace. Ils voient bien, tout de même, qu'il y a des canons ici, ils doivent bien comprendre que ces canons ont un soutien d'êtres vivants et qu'il est nécessaire d'en garer cette stupide procession. A moins qu'ils ne fuient et ne veuillent pas même s'arrêter une minute. L'envie me prend de provoquer ces insupportables faiseurs de tintamarre. Un instant, j'ai l'intention de diri-

ger sur eux le feu d'une batterie; mais je réfléchis que j'ai de l'infanterie tout près de moi, le peloton de réserve de soutien, qui, lui, a été envoyé en avant et sur les flancs. J'appelle le commandant de compagnie Wieczorkiewicz et je lui ordonne d'envoyer quelques salves dans la direction de la route du Dunajec. — Wieczorkiewicz se porte en avant pour examiner la situation; puis le peloton s'arrête et bientôt la basse des canons est interrompue par le fracas sec et strident d'une salve de coups de fusil. Ah, ah! ça a porté! Le bruit a cessé. Des lumières se déplacent vivement le long des voitures. J'attends avec curiosité; ne vont-ils pas riposter par une salve? Non! une, deux minutes passent et le même bruit recommence, lugubre.

Je crie à Wieczorkiewicz : « Tirez toujours! » Une nouvelle salve déchire l'air; le bruit cesse un instant puis reprend timidement; le colosse sur roues continue à avancer dans un grondement monotone et cadencé. Je suis tout à la fois amusé et furieux. Les salves succèdent aux salves sans autre résultat; toujours pas de riposte de la rive opposée. Le défilé continue devant nous, obstiné, en silence et dans l'ombre.

Je fais diverses hypothèses pour expliquer la chose, mais je les repousse toutes; je ne puis pas supposer que j'ai devant moi une troupe en marche. Deux faits militent vigoureusement contre cette supposition : d'abord mon occupation sans obstacle de Rdziostow, d'où ma vue plonge sur Nowy-Sacz et sur toutes les routes qui en débouchent; ensuite le silence obstiné de l'autre rive, malgré le tir de mes canons et de mes fusils. Pas le moindre coup de feu, pas la moindre tentative pour s'opposer à notre action. L'hypothèse d'une marche à ma rencontre mise de côté, il ne me reste plus que mon hypothèse antérieure, relative à l'évacuation de Nowy-Sacz et de ses magasins bondés, à la marche d'un lourd et long convoi par la rive opposée. Le Chef objecte qu'il aurait été dans ce cas plus logique pour les Russes de se replier à l'est plutôt qu'au nord; je lui réponds qu'il s'agit d'une évacuation subite et en masse et que dès lors il convient d'utiliser toutes les routes dont on dispose. Et j'ajoute : est-ce qu'au cours de nos danses autour de Limanowa il n'en a pas été toujours de même? Est-ce que l'ennemi que nous avons devant nous ne s'est pas toujours retiré

vers le nord? La voie ferrée de Grybow et de Jaslo, située en arrière des Moscovites, n'est peut-être pas encore utilisable, tandis que les voies plus au nord, de Tarnow vers l'est, sont remises en exploitation. C'est pourquoi l'évacuation est orientée vers le nord, justement vers ces voies ferrées.

En tout cas, me semblait-il alors, dans la griserie du triomphe de mon audace, la seule explication plausible de cet énorme mouvement était que les Russes évacuaient leurs magasins de Nowy-Sacz. Cette hypothèse était la seule qui expliquât à la fois le repli soudain et sans combat des patrouilles et des détachements russes devant nos faibles détachements, la passivité des Russes qui nous laissaient occuper Rdziostow sans résistance et le silence obstiné d'un ennemi si rapproché. Le Chef lui-même, qui n'augure rien de bon de l'expédition, se borne à hausser les épaules en écoutant mon raisonnement, auquel il ne peut pas opposer d'arguments suffisamment sérieux.

Après m'être ainsi confirmé dans mon hypothèse, je décide d'abord qu'aux premières lueurs de l'aube Belina se portera au delà du Dunajec pour s'emparer du convoi, proie facile. Il y sèmera le désordre, la panique, ce qui est l'idéal pour la cavalerie. Je lui donne comme soutien un bataillon qui couvrira en même temps Rdziostow contre les petites patrouilles pouvant venir du sud. Le III^e bataillon et l'artillerie (celle-ci doit se reposer après son travail de la nuit) resteront en réserve jusqu'à ce que je voie plus clair dans l'affaire. Et peut-être pourrais-je aujourd'hui même entrer en triomphe dans Nowy-Sacz et être ainsi avec le soldat polonais le premier dans les murs de cette ville arrachée à l'envahisseur. Rêve orgueilleux!

Pendant ce temps, le tir continue. Le duo de mes canons et de mes salves se poursuit, et toujours le même silence de l'autre côté; on refuse décidément de nous accompagner en musique. Pas un seul coup de fusil, pas de riposte, rien que le roulement monotone des voitures dans la vallée. Meisner me rend compte qu'il a épuisé toutes les cartouches de ses animaux de bât et, sauf ordre contraire, qu'il se dispose à partir. Brzoza, enflammé d'un beau zèle d'artilleur, ne cesse de tirer. Avec son optimisme habituel, il affirme que plusieurs obus ont dû atteindre les ponts. — L'aube approche, je

le presse de tirer encore quelques salves. Enfin c'est fini. L'artillerie s'allonge en colonne sur la route, la compagnie de Wiczorkiewicz replie ses postes lentement. Je monte à cheval et je prescris à l'artillerie de se porter en arrière du III^e bataillon et, sous sa protection, de se reposer après avoir donné à manger aux chevaux. Je dépasse la colonne. Le jour commence à poindre quand je suis de retour à Marcinkowice.

Toute la cavalerie est déjà sur pied, les chevaux sont sellés, les uhlands finissent en hâte leurs préparatifs de départ. Sans descendre de cheval, j'appelle Bélina :

— « Bélina! le grand jour est arrivé pour vous! A cheval et en avant, franchissez-moi le Dunajec! La route allant de Nowy-Sacz vers le nord est suivie par une longue file de lourds véhicules. Vous pourrez vous en payer tant que vous voudrez. En avant le plus tôt possible! un peloton en avant-garde sur Rdziostow! Je le ferai relever par l'infanterie dès qu'elle sera arrivée. Le I^{er} bataillon vous suit. Renseignements aussitôt que possible à moi, ici à Marcinkowice! »

— « Ah! ce convoi, citoyen Commandant! si je pouvais... » soupira Belina, en montant à cheval.

Un instant plus tard, près de deux cents cavaliers se portent au grand trot sur le Dunajec vers la passerelle construite par les sapeurs. L'artillerie a déjà dépassé Marcinkowice. L'infanterie descend des hauteurs de Rdziostow et marche dans ma direction, à la rencontre du peloton de cavalerie détaché à Rdziostow. J'envoie chercher le I^{er} bataillon, tandis que l'état-major et moi, nous allons casser la croûte chez nos hôtes, qui nous ont aimablement invités. Je leur demande un verre de lait et un morceau de pain, pour les avaler avant le repas, car j'ai très faim.

Je me rappelle encore l'instant délicieux où rompu de fatigue, n'ayant pas dormi depuis longtemps, j'allongeai de toute leur longueur mes jambes fatiguées et où je contemplai avec l'attendrissement d'un affamé mon verre de lait froid et mon pain savoureux et odorant. Je pense tour à tour au déjeuner qu'on va nous servir et aux voitures. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien contenir? Ne vais-je pas pouvoir les contempler tout à l'heure en même temps que mon déjeuner?

Je vide mon verre de lait à moitié et je me dispose à

saisir une cigarette. Ah bien oui! Il était écrit non seulement que je ne ferai pas honneur au déjeuner, mais que je ne finirai même pas mon verre de lait. C'était la tragédie de Marcinkowice qui commençait.

Brzoza entre en bombe dans la chambre. « Commandant, s'écrit-il! les Moscovites se retranchent là-haut sur la hauteur de l'autre côté du Dunajec! »

— « Quelle plaisanterie! C'est impossible, répondis-je.

— « Et c'est pourtant comme ça! Du grenier on peut très bien les voir. »

Je me lève précipitamment; je prends ma casquette, j'enfile ma pelisse, et nous voilà à escalader un escalier aux marches raides. Par une lucarne du grenier, nous regardons la hauteur en question qui s'élève juste au-dessus du pont construit par les sapeurs. Le ciel d'un gris de plomb ne permet pas, même avec une bonne jumelle, de bien distinguer qui se trouve exactement sur la hauteur. On aperçoit cependant distinctement une trentaine d'hommes en train de creuser des tranchées; l'un d'eux regarde les environs à la jumelle.

— « Qu'est-ce qui vous fait dire que ce sont des Russes? demandai-je à Brzoza. Ce doit être nos sapeurs. Ils ont l'ordre de protéger le pont, ils ne vont tout de même pas se placer devant, comme des policiers! Ils ont installé un poste sur la hauteur et ils ont bien fait. C'est seulement de cette façon qu'ils peuvent protéger le pont. Et maintenant, pour se réchauffer, ils creusent des tranchées, ils font leur métier de sapeurs. »

— « Peut-être, riposte Brzoza, à moitié convaincu. Il me semble cependant qu'ils rejettent la terre de notre côté; si c'étaient nos sapeurs, ils la rejetteraient du côté opposé. »

J'examine longuement. Je ne puis distinguer si ce que dit Brzoza est exact. Eh! pensé-je, par acquit de conscience, je vais envoyer voir chez les sapeurs. Ils ne sont tout de même pas assez godiches pour ne pas avoir envoyé au moins un poste d'observation sur cette hauteur qui domine leur pont! Du reste, si c'étaient les Moscovites, ils apercevraient déjà Béliina et nous entendrions la fusillade. — Rassuré, je descends pour revenir à mon verre de lait (1). Arrivé dans la cour, j'entends un bruit

(1) Devenu chef de l'Etat, je suis revenu à dessein à Rdziostow

violent de chevaux au galop qui se rapproche. Des uhlands entrent en trombe dans la cour; un officier m'aperçoit de loin et me crie :

— « Commandant! les Moscovites sont à Rdziostow, un fort détachement d'infanterie s'est déployé en tirailleurs et marche sur nous. Il y a au moins deux compagnies. »

Et juste à ce moment, les premières balles commencent à siffler dans la cour. Elles viennent en effet de la direction de Rdziostow. Je m'arrête complètement abasourdi. Tous mes raisonnements sur la situation s'écroulent brusquement. Et voici que la musique recommence au delà de Dunajec. D'abord le tir désordonné des fusils, puis quelques salves et au milieu de cette fusillade, le crépitement sec, sans nerfs, régulier des mitrailleuses. Les cheveux se dressent sur ma tête, mon cœur se serre.

J'ai envoyé ma cavalerie à la mort!

Les officiers et les ordonnances se précipitent dans la cour. Le Chef me prend par le bras et m'entraîne derrière la grange. La cour est déjà balayée par les balles, des ordonnances se hâtent de seller les chevaux et les conduisent derrière la grange. Nos fusils ne tardent pas à crépiter. Wieczorkiewicz a déployé sa compagnie face à Rdziostow. Les sapeurs abandonnent le pont et se retirent par petits groupes justement sur Marcinkowice; au delà de la rivière, le feu des mitrailleuses redouble. Chaque coup me fait tressaillir, une seule pensée m'obsède : « Jésus, Marie, j'ai perdu mes uhlands! »

A chaque instant je quitte mon abri derrière la grange, et je regarde les Russes se déployer sur la hauteur de Rdziostow. Je ne cherche qu'une chose, c'est d'être frappé par une balle. Ah! ne plus penser, ne plus avoir ce poids sur le cœur! « Tu croyais les envoyer à une facile victoire, sur des convois, me dis-je, et c'est à la mort que tu les as envoyés, oui, à la mort, sans nécessité et sans profit, uniquement parce que tu as mal apprécié la situation! » — Mais les balles ne veulent pas de moi. Le Chef me ramène chaque fois derrière la grange. Il

et à Marcinkowice. A Marcinkowice j'avais fait préparer pour ma visite un verre de lait. Je n'avais pas encore pu encaisser de n'avoir pas fini mon lait, alors que j'avais si faim (N. d. l'A.).

finit par me prendre vigoureusement par le bras et me dit d'un ton décidé : « Commandant! Nous ne servons à rien ici. Il faut que nous allions retrouver l'infanterie! »

Je hausse les épaules de rage. Un instant, je songe à renvoyer l'état-major et à rester seul, c'est un besoin profond chez moi. Peut-être des débris de la cavalerie reviendront-ils. Et me voilà de nouveau à chercher une planche de salut. Il me reste pourtant l'infanterie, me dis-je, si j'allais à leur secours? Mais non! l'étroit vallon où nous sommes est battu de front et de flanc. Comment se déployer, comment, sous un feu pareil, forcer le Dunajec et gravir la hauteur opposée, alors qu'à tout instant notre route de retraite peut être coupée par la droite?

Le Chef devine mon angoisse :

— « Commandant, nous ne ferions rien de bon ici, dit-il. Pour aider la cavalerie, nous allons perdre l'infanterie. Il faut s'en aller. »

Effectivement il n'y a pas autre chose à faire. Je fais signe d'amener les chevaux et de faire partir les cavaliers. Le Chef et moi nous irons à pied. Nous suivons d'abord un chemin creux; un peu plus tard, une ligne d'arbres nous dérobe aux vues de Rdziostów, mais nullement aux vues de l'autre rive. Nous avons à peine fait quelques centaines de pas que nous entendons, venant de cette direction, des balles siffler derrière nous; un éclatement sec dans les arbres; la route est arrosée de balles et une enveloppe d'obus ricoche en grinçant presque à nos pieds. Quoi! de l'artillerie! Ainsi donc, le grondement entendu sur la route, ce n'était pas un convoi, mais des canons et des caissons! Quelques minutes après nous sommes salués par des shrapnels. C'est notre groupe qui est visé. Les chevaux de main prennent peur, les cavaliers et les ordonnances se précipitent au galop dans un creux de terrain. Le Chef et moi nous nous abritons un instant derrière les arbres. L'artillerie a transporté son tir de l'autre côté, sur la compagnie de Wieczorkiewicz. Nous faisons un bond en avant et dans un petit vallon bien défilé, nous trouvons le bataillon de Bojarski. Je lui ordonne de déployer une compagnie, le vallon par lequel passe la route étant trop étroit pour en déployer plus : il pourra ainsi couvrir la retraite de Wieczorkiewicz. Je lui prescris d'envoyer à droite et à

gauche sur les hauteurs de fortes patrouilles et d'attendre l'ordre probable de retraite.

Au-dessus de nous, de temps en temps, les shrapnels éclatent; mais ils ne font aucun mal en raison de l'excellent défilement fourni par les pentes abruptes du vallon contre le tir des canons de campagne.

Enfin j'arrive au point d'où, la veille au soir, je suis parti pour Marcinkowice et Rdziostow. L'état-major a déjà fini ses préparatifs de départ et s'est reporté plus en arrière parce que les shrapnels russes arrivent jusqu'ici. Non loin de là, derrière un couvert, sont abrités le III^e bataillon, l'artillerie et les mitrailleuses. J'y arrive complètement rompu de corps et d'âme, d'âme à cause de mes uhlands, de corps parce que je ne tiens plus debout. Et subitement j'ai une lueur d'espoir. La division qui est restée en arrière à Kanina a envoyé un court message pour dire que : « *alles soll vorgehen* ». — « Peut-être ont-ils reçu des renforts, me dis-je, pour être si audacieux ! Quant à moi, je me trouve en présence d'un ennemi très supérieur en nombre, mais si *tout doit se porter en avant*, il faut faire tout pour aider au succès, quoi qu'il doive nous en coûter. Et peut-être ainsi aiderons-nous un peu la cavalerie. Donc, en avant ! »

Le Chef exprime ses doutes et affirme qu'on nous laissera en plan. Je ne veux pas prêter l'oreille à ces propos malveillants. Nous attirerons sur nous le gros de l'ennemi et nous faciliterons ainsi le déploiement et la progression des troupes qui vont pousser en avant par la grande route de Limanowa-Nowy-Sacz.

Ainsi c'est dit ! Notre front est étroit et pour couvrir la route, une compagnie suffit. Le reste du premier bataillon et Wiczorkiewicz se déploieront vers Rdziostow. L'artillerie Meisner, les mitrailleuses et deux compagnies se porteront à l'aile gauche. Elles monteront sur la hauteur et à travers bois, presque sans être vues, elles s'engageront de manière à interdire aux Russes le passage du Dunajec. Une compagnie de réserve près de moi. Notre artillerie, pour le moment, ne peut servir à rien. Sa faible portée l'obligeait à prendre position trop près de son infanterie et son tir serait plus dangereux pour les camarades que pour l'ennemi; de plus, pour gagner sa position, elle tomberait sous le feu des mitrail-

leuses russes. Il faut remettre à plus tard la partie de plaisir des « Werndl sur roues ».

Les ordres sont partis, chacun a gagné l'emplacement prescrit et bientôt à notre aile droite notre fusillade augmente d'intensité. Tandis que notre infanterie se déploie, les shrapnels s'abattent sur elle et éclatent au ras du sol. Les blessés commencent à arriver, en petit nombre pour le moment. L'artillerie et les mitrailleuses se sont fait attendre assez longtemps; leur itinéraire était long et mauvais, le plus souvent à flanc de montagne. Cependant elles ont pu arriver à temps pour ouvrir le feu juste au moment où les Russes passaient le Dunajec. Le combat a commencé sur toute la ligne. En raison de la violence du feu les Russes n'ont même pas essayé d'occuper Marcinkowice abandonné par nous.

J'envoie à la division un compte rendu pour l'informer que je suis en présence de forces très supérieures : l'ennemi a montré deux batteries au moins, trois à quatre bataillons d'infanterie, avec pas mal de mitrailleuses, qui font un feu d'enfer de divers côtés. Je demande que les Autrichiens poussent en avant le plus rapidement possible, car je ne pourrai pas tenir longtemps dans ces conditions.

Le combat de feu continue, inégal; cependant l'adversaire a visiblement le dessus. L'artillerie russe arrose de projectiles toute mon aile droite, qu'elle prend d'enfilade. Pourtant mes hommes tiennent : ils ont même repoussé plusieurs attaques russes partant de Rdziostow. Ces attaques, je les devine au redoublement du feu de nos fusils. Chaque rafale provoque en moi une tension nerveuse; j'attends anxieusement. Je n'ai presque plus rien sous la main pour contenir l'ennemi et si les Russes arrivent à rompre mon aile droite, ils coupent immédiatement à mon artillerie sa route de retraite à mon aile gauche. Mais non! Quelques instants après, on entend de nouveau la fusillade lente de nos hommes qui paraissent se venger de l'échec de leurs camarades, et le feu de l'artillerie de la rive opposée. Les canons ont dû prendre position très près, car la détonation et l'éclatement du projectile sont presque simultanés.

L'aile gauche aussi a travaillé; quelques tentatives de franchissement du Dunajec par les Russes ont été brisées par le feu violent de Meisner, de Besermeny et de mon

infanterie. Nous tenons, bien que nos deux ailes soient, en réalité, en l'air, et malgré l'évidente supériorité de l'adversaire. Mais l'on sent que cela ne peut pas durer longtemps. Le Chef et moi, tous les deux pour des raisons différentes, nous ne cessons de regarder à droite, vers les hauteurs traversées par la grande route de Limanowa-Nowy-Sacz. Pour moi, j'attends avec impatience que les fusils et les canons autrichiens se fassent enfin entendre. Quant au Chef, il craint de voir l'ennemi tourner notre aile droite de ce côté. Hélas, c'est le pessimiste qui a raison.

Le combat dure depuis trois quarts d'heure environ, quand tout à coup l'aile droite me rend compte que l'ennemi débouche des bois sur nos derrières. Effectivement, un instant après, nous entendons, presque derrière nous, le crépitement des mitrailleuses, tandis que l'artillerie russe victorieuse renforce son tir sur l'aile droite fortement infléchie vers la route où je me tiens. C'est le moment le plus critique de la journée. Durer plus longtemps dans cette situation est impossible.

La route de Limanowa-Marcinkowice, une route étroite de quatrième ordre, est le seul chemin nous reliant avec notre parti. Elle suit un étroit vallon et passe au milieu d'une rangée presque ininterrompue de constructions champêtres. A droite, à quelques centaines de pas, s'élève un léger ressaut de terrain qui s'incline doucement au sud vers un autre vallon étroit. Au delà se trouvent des hauteurs plus élevées, des montagnes boisées que traverse la route de Limanowa-Nowy-Sacz. Le premier ressaut de terrain ne protège que la route des feux d'infanterie venant de la lisière des bois à droite; quant au ressaut lui-même, il est battu par les fusils et les mitrailleuses. Rien ne protège la route des vues des montagnes boisées, d'où on peut, à l'aide d'une bonne jumelle, voir tout ce qui y passe, voitures, hommes, chevaux. Il suffirait, par suite, d'une batterie placée par là pour interdire tout mouvement sur la route.

A gauche de la route, le terrain s'incline fortement vers une espèce de ravin, puis se relève fortement en forme de montagne assez boisée, mais qui, à mon avis, se prête aux manœuvres, même de la cavalerie.

Quand donc, au lieu du secours espéré, notre droite reçut le salut d'un feu d'infanterie, je pensai qu'il ne

tarderait pas à être suivi du feu de l'artillerie et de l'occupation du premier ressaut en arrière et au delà de mon extrême aile droite, qui justement y avait établi sa ligne de feu, face au sud, c'est-à-dire face aux bois situés en haut des montagnes. La première chose à faire était de prolonger l'aile. J'en chargeai la compagnie de réserve et les sapeurs. A peine s'étaient-ils montrés sur ce ressaut de terrain, qu'ils furent accueillis par une violente fusillade.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : se retirer. Avant tout, il fallait retirer l'artillerie de l'aile gauche et l'installer en arrière pour s'opposer au danger pressant qui menaçait la droite. Je ne pouvais tout de même pas perdre mes canons étrangers. Il fallait tenir jusqu'à ce que l'aile gauche eût évacué sa position fortement avancée. J'envoyai les ordres nécessaires, en recommandant au front et à l'aile droite de tenir bon jusqu'à ce que l'aile gauche et l'artillerie aient achevé leur mouvement. Alors, mais seulement alors, l'aile droite devait se replier progressivement sur la chaussée, pour prolonger l'aile dans la direction de Limanowa.

Toute la question est de savoir qui achèvera sa manœuvre le premier. Réussirons-nous à replier notre aile gauche et à nous renforcer à notre extrême aile droite, ou bien les Russes parviendront-ils à nous tourner complètement et à occuper le ressaut de terrain près de la route sur nos derrières? Si les Russes nous devancent, notre route est coupée. Nous sommes refoulés de la route dans le ravin et obligés de gravir, sous les balles, la montagne à notre gauche. Avec un front dilué à l'extrême, ce mouvement ne pourra pas s'effectuer en ordre; nous aurons forcément de grosses pertes; le détachement tout entier y restera peut-être.

Et juste à ce moment critique, je reçois la réponse de la division à mon dernier rapport; elle ne manque pas d'originalité.

Elle est ainsi conçue : « Les troupes autrichiennes qui se trouvent là sur la montagne ne pourront se porter en avant que si je tombe sur l'aile et les derrières de l'ennemi. »

Ah! elle est bonne! Comment, l'ennemi arrive en masse sur mon aile et mes derrières et c'est moi qui dois rechercher ses ailes ou ses derrières. — Le conseil

vient juste à point ! Le message ajoute que je passe sous un autre commandement et que j'ai, par suite, à renvoyer immédiatement les mitrailleuses.

Maintenant je suis préparé au pire. Jusqu'ici je n'avais cessé de regretter la perte de ma cavalerie. Ma conscience me reprochait cette hécatombe inutile ; je lui avais imposé silence pour que le calme de mon commandement ne s'en ressentît pas, mais j'avais l'impression que je n'écartais que pour un temps le jugement sévère qu'il me faudrait prononcer contre moi. Et maintenant je vois qu'après les uhlands c'est le tour des autres. Je suis plongé dans une ambiance pleine de nervosité ; mes « nerfs » eux-mêmes sont de plus en plus surexcités. Comme d'habitude, en pareil cas, ils me suggèrent les hypothèses les plus pessimistes. Ainsi donc mon aile gauche va se replier. Les Moscovites débarrassés de ses feux vont passer facilement le Dunajec et, une fois passés, vont assaillir non seulement mon aile droite, mais encore mon aile gauche. Quelques sotnias de Cosaques lancées par la montagne arriveront facilement à envelopper notre artillerie et notre infanterie en retraite et alors le cercle se refermera. Nul de nous n'en sortira. Je ne sais pas trop ce que je ferais si j'étais seul. Je crois que de désespoir et sans attendre la fin je me brûlerais la cervelle. Mais je suis dans un milieu de « nerfs ». Mon esprit de contradiction s'éveille, j'ai honte. Je vois tous les regards fixés sur moi ; tous attendent de moi le salut. J'étouffe donc mon désespoir et j'essaie de paraître tranquille. J'allume cigarette sur cigarette, le seul indice peut-être de ma nervosité. Je puis toutefois affirmer qu'elle est réelle : j'ai la chair de poule à la pensée de ce qui va arriver dans un instant.

Et il faut attendre, encore attendre, toujours attendre ! Comme l'attente est cruelle ! L'impatience vous étouffe, tout votre être est tendu à la recherche d'une planche de salut, d'une combinaison susceptible de vous tirer d'affaire. Ordinairement, dans cet état d'esprit, le cerveau n'engendre que désordre et chaos. Et cependant c'est tellement humain ! C'est l'impression que je ressens et je fais de violents efforts de volonté pour m'obliger au calme. Tout le possible a été fait ; ma seule réserve consiste dans la poignée d'hommes que j'ai près de moi, quelques officiers et ordonnances. Tout le reste est au

feu, et le feu ne fait que croître. Nos fusils font un feu d'enfer, tandis que l'ennemi, enhardi par le succès, s'efforce de plus en plus d'en arriver au corps à corps.

Enfin le feu de nos canons cesse; c'est donc que l'ordre de retraite leur est arrivé; l'aile gauche commence à reculer. De l'endroit où je suis, je ne puis voir le chemin qu'ils suivent pour descendre de la colline. Je me retourne. A quelques centaines de mètres devant moi, sur une hauteur près de la route, se dresse une église en maçonnerie. C'est là que je vais aller pour attendre le passage de mon artillerie. L'église est entourée d'un mur; avec ma poignée d'hommes je pourrai sans doute me défendre encore quelque temps, si c'est aujourd'hui que nous sommes condamnés à périr. A pas lents, la tête basse, j'ouvre la marche; j'ai fait à peine quelques centaines de pas que quelqu'un me tire par la manche :

— « Commandant! C'est Grzmot avec un rapport pour le Commandant! »

Je me retourne. Près de la route, raide comme une statue, un uhlan est là, Skotnicki en personne. Je regarde son visage et je n'ai plus envie de le questionner : ses traits expriment suffisamment son funeste rapport. Le beau gaillard, une vraie peinture, le buste redressé, salue. Il a les yeux enfoncés et cernés, la bouche noire brûlée de fièvre. On sent qu'il se fait violence pour ne pas fondre en larmes.

— « Citoyen Commandant! dit-il, Béline m'envoie aux ordres. Deux officiers et vingt-quatre hommes sont à votre disposition! »

J'ai un serrement de cœur. « Jésus! Et c'est près de deux cents que tu en as envoyés! » Je n'ai pas envie de demander des détails, c'est au-dessus de mes forces. Je vais peut-être froisser Skotnicki; mais je prends mon air froid, comme si je trouvais son rapport tout naturel.

— « Nous sommes tournés par la droite, dis-je, je n'ai pas un seul homme en réserve. Amenez Belina ici sur la route et prolongez l'aile. Vous vous reposerez plus tard. L'heure est critique. Vous vous relierez à gauche aux sapeurs. »

Je n'ose regarder le jeune officier. Je crains de lire sur ses traits des traces de reproche. Le beau gars salue,

fait claquer ses éperons et part. — Je me porte à l'église. Effectivement, de là on peut voir un peu mieux.

Maintenant nous combattons presque exclusivement face au sud. Mes hommes sont couchés en une longue ligne claire sur le ressaut de terrain parallèle à la route par laquelle nous retirons. Tout le long de la ligne, les shrapnels éclatent au-dessus d'eux. Des bois en face débouchent de temps en temps des chaînes de tirailleurs; notre feu se renforce et arrête les assaillants. C'est la partie du front la plus avancée vers l'est, non loin de Marcinkowice, que les Moscovites pressent le plus. De mon côté, vers l'ouest il y a encore pas mal d'espace entre les lignes. Je respire, le danger n'est pas aussi menaçant que je le croyais. Peut-être arriverons-nous à temps. Oui, mais c'est qu'ils vont commencer à pousser aussi à l'est, droit sur la route. Mon aile gauche qui défendait les passages du Dunajec s'est tue depuis quelque temps. Je regarde vers la gauche et j'aperçois dans le lointain, sur les pentes, entre les arbres, les chevaux de bât de la batterie qui descendent dans le ravin. Encore un quart d'heure et on pourra commencer à replier le front de Rdziostow.

Du presbytère, en face, sort un vieux curé qui demande s'il ne peut pas servir à quelque chose? Je me rappelle que je n'ai rien mangé depuis le repas de la veille. Devant la cure, j'avale avidement quelques verres de lait. Le vénérable prêtre revient à plusieurs reprises portant du lait pour les blessés qu'il voit arriver à pied ou en voiture. Il n'y en a heureusement pas beaucoup.

Cependant si l'ennemi ne nous déborde pas très vite à faible distance, par contre, sur les montagnes près de la route, le mouvement débordant est beaucoup plus profond. On peut voir, dans les clairières, des groupes plus ou moins importants, sensiblement plus avancés qu'en bas à la lisière des bois, sur les pentes de la montagne. Sur plusieurs points, on aperçoit des travaux de fortifications.

Enfin dans le lointain retentit une détonation légère et sourde, qui m'est bien connue depuis le combat de Laski, celle de l'artillerie lourde. Effectivement, presque tout de suite après, on entend le vol lent d'un projectile qui avance en tournant sur lui-même. Le bruit se rapproche si lentement qu'instinctivement l'œil cherche le projec-

tile dans l'air. En même temps son sifflement hostile et implacable semble dire : « Tu ne m'échapperas pas ! C'est moi, la mort certaine, qui avance sur toi et j'avance lentement, sans me presser, pour voir blémir ton visage avant la mort ! » — Ce sifflement hostile des projectiles d'artillerie lourde ressemble à un ricanement, le ricanement d'une force perfide, sûre d'elle-même, progressant paresseusement et bravant l'impuissance de l'homme. Chez eux ni hâte, ni fièvre, ni le fracas des canons de campagne et de leurs projectiles.

L'obus passe lentement au-dessus de nos têtes; un instant après le bruit d'une explosion retentit, accompagné d'un sourd gémissement; on dirait que la terre pousse un profond soupir en recevant ce monstre dans son sein. D'un air de soulagement, nous nous regardons tous, cherchant l'endroit où le projectile est tombé. Du ravin, au delà de la route, jaillit une gerbe de terre, qui forme en retombant un cactus monstrueux.

— « Une marmite ! » murmure-t-on autour de moi, avec une nuance de respect.

Je cherche à deviner sur quoi, au juste, tire l'artillerie : sur nous qui sommes près de l'église, ou sur ma batterie qui approche du ravin ? Quelques coups suffisent à montrer clairement que l'objectif des « marmites » est mon artillerie. Elle attire l'attention des observateurs et maintenant les marmites se succèdent et explosent non loin d'elle. Je me console en pensant que le malheur serait pire si les obus tombaient près de nous; il ne s'agit pas de nous personnellement, mais de tout mon détachement qui serait obligé de se retirer à travers les chaumières et les bâtiments en feu. Les « marmites » cette fois n'ont causé aucun dommage; elles ont simplement empêché Meisner de prendre encore une fois position pour couvrir la retraite de l'infanterie. Le vaillant officier essaie de trouver un abri dans une dépression de terrain; déjà on commence à débâter les chevaux, mais l'ennemi, du haut des montagnes, ne le perd pas de vue. Quelques « marmites » suffisent pour épouvanter les chevaux et empêcher la mise en batterie. Le pauvre Meisner doit continuer sa retraite, poursuivi par les projectiles.

Sur le front le feu augmente, en particulier tout près de Marcinkowice; spécialement le feu de l'artillerie russe

devient de plus en plus violent. Maintenant que Meisner s'est tu, une batterie russe s'est établie complètement à découvert pour mieux tirer. Mais en même temps survient la nouvelle que mes hommes commencent à se replier. Je reçois bientôt après un compte rendu de Bojarski : de son bataillon, il ne reste en position qu'une compagnie, celle de Milko. Quand il est parti avec le reste, le feu était très violent. Les Moscovites avaient déjà passé le Dunajec. Je prescris de reporter le poste de secours plus en arrière. Je commence à être beaucoup plus tranquille. Si, jusqu'ici, les Russes n'ont pas réussi à nous avaler, nous pourrions peut-être tenir jusqu'au soir. Les jours sont courts et en nous retirant lentement, pas à pas, nous arriverons à effectuer notre retraite. Je ne crains plus rien pour mon aile droite, j'ai de nouveau sous la main une petite réserve et les Russes n'ont pas l'air d'attaquer bien fort de ce côté, malgré leur supériorité numérique. C'est plutôt pour mon aile gauche que je commence à craindre; là les Russes, après avoir passé le Dunajec, ont toute facilité pour avancer, sans être vus, par les pentes boisées des montagnes. Jusqu'ici, cependant, il n'est venu, de ce côté, non plus, aucun rapport alarmant. Ce n'est que là, à l'est, que le bruit du combat croît constamment. Je marche dans les traces du poste de secours et avec l'état-major je me porte plus en arrière, vers Piszarzowa. Je m'arrête à la cure. J'y reçois une mauvaise nouvelle : Milko a été tué; un shrapnel lui a fracassé la tête; sa compagnie a subi de lourdes pertes, on a dû laisser quelques blessés sur le terrain en se retirant. Mais au même instant, comme consolation, Belina arrive comme une trombe, et je vois à l'expression de son visage qu'il a peine à ne pas éclater de joie.

— « Commandant! Les uhlands sont presque tous là! J'en ai perdu quinze, à peine, dont cinq ont été envoyés à l'hôpital, j'ignore ce que sont devenus les dix autres! »

— « Ainsi donc ils s'en sont tirés! » dis-je en sursautant.

— « Ils s'en sont tirés, oui, mais nous avons eu du mal! Brr... Nous venons tous de prendre un bain dans le Dunajec, en décembre! et sous le feu des mitrailleuses par-dessus le marché! »

Maintenant on me raconte les détails. Ils sont donc

partis à l'attaque de ce fameux convoi, mais ce n'est pas lui qu'ils ont rencontré, c'est l'artillerie. Ils ont mis hors de combat une partie des servants d'une batterie qui était en train de prendre position, mais l'infanterie est survenue avec les mitrailleuses. Il a fallu se retirer; les abords du pont étaient battus par les balles partant de la hauteur. On a dû se coller aux pentes de la colline pour s'abriter un peu. Puis, par petits groupes, les uhlands se sont jetés dans le Dunajec et ont passé à la nage sous une grêle de balles partant de la rive opposée. Ah! ç'a été chaud!

— « Mais, ajoute Belina, j'ai perdu vingt-deux chevaux; et moi qui me réjouissais de treize chevaux Cosaques pris par Grzmot hier soir! Voilà maintenant mes escadrons de nouveau fortement amochés. »

— « Ah! homme de cheval incorrigible, m'écriai-je. Je m'en f... de vos chevaux! Les uhlands sont revenus, c'est l'essentiel. Ah! c'est un rude poids que vous m'arrachez de la poitrine. Comprenez-vous bien, Belina! »

— « Le Commandant est bien bon de parler des uhlands, bougonne Belina. Mais que valent les uhlands sans chevaux? »

Effectivement, c'est comme si l'on m'avait enlevé un poids de la poitrine. Le monde m'apparaît sous d'autres couleurs, mon découragement a disparu et le retour du moral a été suivi d'un appétit féroce. Mais je n'ai rien pour apaiser ma faim. Mes bagages et ceux de l'état-major avec les quelques provisions qu'ils contiennent sont loin, et mon hôte le curé me déclare qu'il n'a rien, que les Moscovites ont tout emporté. — C'est à peine si, après de longs marchandages, je réussis à me procurer un petit morceau de pain. Je suis persuadé que le curé ne dit pas la vérité, mais je ne veux pas faire d'esclandre, d'autant plus que le bruit du combat se rapproche et que le curé, avec tout son monde, a disparu pour aller se cacher. Je sors sur la route. Devant moi passent à pied des blessés légers; les blessés graves sont transportés sur des voitures garnies de paille. Pauvres et chers hommes! Bien rares sont ceux qui se plaignent et même ces derniers, dès qu'ils me voient, cessent de se plaindre et s'efforcent, d'une manière ou d'une autre, de me rendre les honneurs militaires. L'un d'eux est très drôle.

Je l'ai vu de loin sortir du poste de secours. C'est un

tout jeune gars qui marche en s'appuyant sur sa carabine; son visage rayonne de joie. J'aperçois des taches de sang sur sa blouse, je comprends qu'il a été blessé à la poitrine. Il marche tranquillement, d'un pas assuré. Quand il est près de moi, il se met au port d'arme pour me saluer.

— « De quel bataillon? mon brave! » lui demandé-je.

— « Du troisième, Citoyen Commandant! »

— « Où as-tu écopé? »

— « Au cœur » répond-il, et sa voix marque qu'il est fier d'une blessure aussi peu ordinaire.

— « Tu me bourres le crâne! Est-ce que tu te promènerais ainsi, avec une blessure aussi grave! »

Et cependant on voit des taches sur sa blouse, dans la région du cœur.

— « Mon Commandant, je ne mens pas; je vous prie de demander au docteur, dit-il froissé. »

Je souris et je le laisse partir. Je vais voir le docteur, il paraît que l'homme a une veine insensée. La balle lui a traversé la poitrine juste au moment de la plus grande contraction du cœur, de sorte qu'elle est passée à côté, alors qu'une seconde plus tôt ou plus tard, elle aurait atteint le cœur. Les docteurs qui l'ont pansé lui ont dit en matière de plaisanterie qu'il avait été blessé au cœur, mais qu'il en guérirait. Le gars avait donc raison de se fâcher de mon incrédulité.

Un autre blessé me fit bien rire : c'est Wieczorkiewicz. Je le vis s'appuyant sur un soldat; il boitait. Je l'interpelle :

— « Comment ça va, Wieczorkiewicz? »

— « Contusion au pied, Commandant, dit-il en retenant un gémissement de douleur, un shrapnel a atteint la cheville. Je souffre terriblement. »

Je vois qu'il est botté des deux jambes : la blessure est sans doute légère.

— « Au diable vos bottes! Quittez-les, vous serez mieux! »

— « Oui, peut-être! »

On commence à lui arracher sa botte. Le pauvre diable, à chaque moment, réprime un cri de douleur, la sueur lui perle au front.

— « Eh! ne tirez donc pas comme ça! m'écriai-je.

Coupez la tige et la botte tombera toute seule. A quoi bon le torturer!

— « Non, non, s'écrie le blessé. Non Commandant! Qu'on n'abîme pas mes bottes! jamais je ne pourrai trouver des bottes aussi bonnes! »

Au bout d'un quart d'heure de souffrance, on finit par lui arracher ses bottes. Le plus drôle est, qu'en réalité, c'était à la main qu'il était blessé, et que son pied n'avait reçu qu'une contusion, mais le malheureux souffrait tellement de son pied, qu'il en avait oublié complètement sa blessure à la main.

Le combat se tut peu à peu. Les Russes se contentèrent de nous avoir enlevé Marcinkowice et Rdziostow. Ils avaient dû évidemment subir de grosses pertes et maintenant ils remettaient de l'ordre dans leurs unités. Nous pûmes respirer un peu et en faire autant. Je me décidai à battre lentement en retraite, de manière à nous aligner sur les Autrichiens. Sans hâte, méthodiquement, compagnie par compagnie, nous retraitâmes sans être beaucoup pressés par l'ennemi. Vers le soir j'arrivai à l'extrémité ouest de Pisarzowa; ma ligne était déployée à cheval sur toute la largeur de la vallée, depuis le plateau de Kanina jusqu'aux hauteurs à gauche de la route Limanowa-Marcinkowice.

Le combat de Marcinkowice avait pris fin. Mes pertes s'élevaient à 92 hommes. Les troupes qui avaient le plus souffert étaient le 1^{er} bataillon qui, avec la compagnie Wieczorkiewicz du III^e, était resté le plus longtemps à l'endroit le plus exposé, sous les feux croisés de l'artillerie et des mitrailleuses.

Bien que pour moi la journée du 6 décembre 1914 compte au nombre des plus critiques que j'ai vécues pendant toute la guerre, j'aime à me rappeler le combat de Marcinkowice, car c'est une des plus jolies affaires auxquelles j'aie pris part. Ici, comme à Ulina, mon point de départ était faux, contraire à la réalité. J'étais en effet persuadé que l'ennemi battait en retraite et abandonnait Nowy-Sacz, au moment même où, au contraire, il entamait une offensive de grand style. Je ne prétends pas qu'il soit bon, à la guerre, de partir d'une base fautive et d'apprécier de travers les opérations de l'ennemi. Le combat de Marcinkowice n'est pour moi qu'un exemple de cette vérité, vieille comme le monde, vérité qui peut

se formuler ainsi : Une opération de guerre consiste à résoudre un système d'équations dans lequel le nombre des inconnues dépasse le nombre des équations. D'ailleurs, qu'on ne s'y méprenne pas : une foule d'événements militaires importants sont dus uniquement à une fausse hypothèse. Je ne citerai qu'un exemple, celui de la grande victoire du maréchal Davout à Auerstaedt. Le maréchal n'a montré tant d'audace que parce que, sur la foi des directives erronées de Napoléon, il était convaincu qu'il avait affaire, le 14 octobre 1806, non au gros de l'armée prussienne, mais seulement à un corps en flanc garde. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de me comparer à ces illustres personnalités militaires et je me contente de dire que si j'ai été, moi aussi, audacieux à ce point, c'est uniquement parce que je croyais n'avoir devant moi que des fractions russes en retraite. J'avoue que jusqu'à ce jour je n'ai pu arriver à comprendre la conduite des Russes le soir du 5 décembre et dans la nuit du 5 au 6. En tout cas, elle ne pouvait que favoriser mon audace.

Aujourd'hui que, pour la dixième fois au moins, j'étudie et j'analyse de sang-froid le combat de Marcinkowice, je ne trouve qu'un fait qui aurait pu m'inciter à plus de prudence, et que j'ai mal interprété, parce que tous les autres me donnaient une autre image de la réalité. Je veux parler de la nature du roulement entendu de Rdzios-tow. Les convois russes, y compris les petites voitures de paysan qui pouvaient être employées, n'auraient pas donné lieu à un bruit de voitures lourdement chargées analogue à celui que nous entendions. Mais le silence à l'égard de nos actes de provocation, particulièrement sensibles à l'artillerie, ne pouvait pas nous laisser supposer que nous avions devant nous une troupe se portant à l'attaque. Je le répète, je ne puis pas m'expliquer la conduite des Russes cette nuit-là. Car enfin le III^e corps russe ne se portait pas à marches forcées sur Nowy-Sacz et environs dans le seul but de m'induire en erreur moi et mon petit détachement.



La situation stratégique était à cette époque-là extrêmement tendue pour les deux partis et j'ai du plaisir à

penser que mon audace et la bravoure de mes quelques bataillons ont pu aider grandement le parti auquel j'appartenais. Par contre la maladresse des Russes leur a fait perdre une belle occasion. Le 5 décembre une attaque autrichienne et allemande (47^e division de landwehr) exécutée face au nord, en direction de Bochnia, se dessinait nettement. Nos faibles troupes à Limanowa couvraient son flanc et ses derrières. Le renforcement de notre secteur et des troupes assaillantes s'effectuait avec une extrême lenteur. Le 8 décembre, il y avait à Limanowa une salade extraordinaire de formations de landsturm, de douaniers, de gendarmes, et c'est à ce moment critique que survient le VIII^e corps, qui dépassait largement en force tout ce qu'on put rassembler ce jour-là et le lendemain à Limanowa. Une partie de ce corps marche par la rive droite du Dunajec vers la vallée de Lososina qui permettait de contourner notre aile gauche telle qu'elle était établie pendant le combat de Marcinkowice. La preuve de la précipitation des Russes est leur départ de Nowy-Sacz. Or voilà qu'en route, ils me trouvent installé sur les hauteurs de Rdziostow dominant complètement la rive droite du Dunajec, par laquelle s'effectue leur marche. Et s'ils me rencontrent là, c'est que, comme des étourdis, ils m'y ont laissé venir et alors les Russes interrompent leur marche pour m'écarter.

Il est curieux de savoir combien ils ont engagé de troupes pour atteindre leur but. J'avais estimé le total des troupes engagées à 3 ou 4 bataillons, soit au double de mes propres forces. Comme les bataillons russes sont incontestablement plus forts que les miens, j'avais calculé que j'avais affaire à un ennemi de 2 1/2 à 3 fois plus fort. Mais le lendemain nous fîmes quelques prisonniers et de leur interrogatoire il ressortit que les Russes avaient engagé deux régiments soit 8 bataillons, sans compter un régiment arrêté en cours de route et maintenu en réserve à proximité immédiate (4 bataillons). Ainsi donc nous avons combattu en réalité à un contre 5 ou même peut-être 6, et nous avons fixé une division presque tout entière, soit près de la moitié du VIII^e corps.

En outre mes opérations firent gagner du temps. Etant donné que nos renforts arrivaient avec une extrême lenteur, tout gain de temps était précieux. Le 8 décembre

encore, à Limanowa, nous étions plus faibles que l'ennemi, et que dire de la journée du 6 ? Si ce jour-là l'ennemi n'avait pas été arrêté par moi, il serait arrivé à Limanowa, tandis que le combat inégal de Marcinkowice et l'opération d'artillerie de nuit l'arrêtèrent pendant seize heures entières, seize heures infiniment précieuses en raison de la lenteur des communications par voie ferrée sur nos derrières. Voilà quel a été le principal mérite de mes hommes qui, tout en combattant à un contre six, pendant un jour entier, ne lâchèrent pied que de 12 kilomètres. Ils attirèrent sur eux, pendant ce laps de temps, un ennemi infiniment supérieur en nombre. Je ne puis pas cependant m'empêcher de signaler que j'y suis bien aussi pour quelque chose. Le succès est dû en effet à ma décision de mettre la main sur la hauteur de Rdziostow, de bombarder de nuit Nowy-Sacz et les colonnes en marche, et enfin de lancer ma cavalerie sur le Dunajec.

L'audace produit toujours ses effets surtout à la guerre. Elle conduit fatalement à surestimer les forces de l'audacieux. Je suis amplement convaincu que si j'ai sousestimé les forces des Russes, eux ont surestimé les miennes. C'est ce qui les a incités à trop de prudence, trop de lenteur dans leurs opérations, en un mot ils ont perdu beaucoup de temps en prenant des fantômes pour la réalité. Cet état mental fut provoqué chez eux par la hardiesse de cette opération, qui les poussa à m'attribuer des forces en conséquence. Je ne puis m'expliquer autrement ce combat, ni surtout que nous en soyons sortis sains et saufs, bien que tout, nombre, terrain, supériorité d'artillerie, militât en faveur de notre écrasement, de notre anéantissement. A partir du moment où après mon départ de Marcinkowice j'ai poursuivi la lutte et mis toutes mes forces en ligne, j'étais, à mon avis et en raisonnant froidement, condamné avec tout mon détachement à une défaite complète. Nous avons dû notre salut uniquement au fait qu'à ce froid décompte, à ces équations mathématiques et purement techniques, se sont ajoutés des facteurs psychiques, impondérables, immatériels, qui ne peuvent être ni dénombrés, ni mesurés, à savoir; notre audace, la circonspection et la lenteur de l'ennemi qui en furent la conséquence, la sous-estimation d'un côté, la surestimation de l'autre, des forces

ennemies par les dirigeants du combat, enfin la bravoure de nos soldats. Aussi le combat de Marcinkowice restera à jamais dans mon esprit comme un exemple vécu de l'importance essentielle des facteurs psychiques à la guerre, facteurs qu'il est si difficile de dénombrer et de dominer.

Pour en revenir aux détails du combat, ce qui m'intéressait le plus, c'est le résultat de notre bombardement de nuit sur Nowy-Sacz. Ce bombardement avait eu lieu uniquement d'après une carte assez peu exacte, sans réglage préalable, presque au hasard. Je ne visais qu'à un effet moral sur l'ennemi et je ne comptais pas sur un bien grand succès. Quelques jours après, j'entrai à Nowy-Sacz et je m'informai de ce qui s'était passé cette nuit et des résultats du tir. Le hasard, car naturellement il ne peut être question d'un tir au but, avait voulu qu'un des premiers obus à mitraille tombât sur une batterie d'artillerie établie non loin du pont, démolît un canon et blessât quelques artilleurs. Près du pont, il y eut aussi quelques tués et blessés. Une panique en résulta dans le commandement qui fit éteindre les lumières et procéder à des recherches sur le poste téléphonique qui avait prévenu l'ennemi : on ne pouvait pas admettre, en effet, que ces coups au but fussent dus au hasard. On supposait que le tir avait été dirigé de la ville par téléphone. On me raconta aussi qu'un obus était tombé sur le toit d'une maison occupée par des soldats, et avait troué le toit et le plafond, sans éclater et sans faire d'autre dégât.

Quant au malencontreux envoi des uhlans de l'autre côté du Dunajec, à la poursuite des prétendus convois, il avait permis de faire subir à l'ennemi de gros dommages. On me raconta à Nowy-Sacz que, dès le matin, on avait transporté dans la ville un grand nombre de blessés, dont beaucoup d'artilleurs et, parmi eux, quelques officiers. Cette fois, par conséquent, l'audace avait rendu. Elle avait obligé l'ennemi à s'arrêter et l'avait affaibli précisément dans ce que sa supériorité avait de plus redoutable pour nous, c'est-à-dire dans la bonne conduite de son feu. J'ai toujours déclaré, pour me justifier, que je me serais bien gardé de lancer ainsi ma cavalerie, si je n'avais pas été sûr que le pont et par conséquent ses abords immédiats étaient entre nos

ains. Je n'aurais jamais supposé que les sapeurs se seraient contentés d'occuper le pont à la manière des policiers et auraient laissé l'ennemi monter tranquillement sur la hauteur, s'y retrancher et y installer ses mitrailleuses, d'où il maîtrisait le pont et toute la rivière que mes uhlands durent traverser à la nage au retour.

Au commencement de la guerre j'ai eu quelquefois affaire à des actes peu réfléchis d'officiers d'ailleurs braves. C'est seulement après un certain temps que l'expérience leur a appris à juger correctement la situation et le terrain, de sorte qu'il n'était pas nécessaire de leur expliquer la manière d'exécuter un ordre. Il est possible que j'aie eu tort de ne pas tenir suffisamment compte de cette inexpérience et de n'avoir pas expliqué en détail, dans mon ordre, de quelle façon les sapeurs devaient couvrir le pont.

Comment les uhlands arrivèrent-ils à se tirer du guépier où je les avais fourrés? Il est difficile de le comprendre, car tout faisait croire que les événements se dérouleraient conformément au premier rapport de Skotnicki.

Dans l'infanterie également, les pertes furent relativement peu importantes. Pendant toute la journée, elle avait combattu à un contre six, elle était restée pendant des heures sur une position non fortifiée et elle avait été obligée d'orienter son front de telle sorte qu'elle était en grande partie prise d'enfilade par l'artillerie ennemie. Et malgré cela elle ne perdit qu'une centaine d'hommes, soit cinq pour cent de l'effectif. Il est vrai que les Russes tirèrent par salves, à l'ancienne mode. Par salves sur de l'infanterie couchée! Rien d'étonnant à ce que se soient vérifiés, cette fois, les propos philosophiques de mon aide de camp Dzieduszycki, qui affirmait qu'une balle a toujours une tendance à se promener autour de l'homme. Dzieduszycki était dans la circonstance d'accord avec un spirituel et pénétrant correspondant de guerre, le général Hamilton. Celui-ci, assistant à l'attaque de la célèbre brigade japonaise du général Okasaki, avait remarqué qu'une grêle de balles russes s'abattait sur l'infanterie japonaise marchant à l'attaque, mais qu'elle l'entourait simplement d'un nuage de poussière et que bien peu d'hommes tombaient, comme si les balles avaient été intentionnellement dirigées sur les espaces libres entre

les hommes. — L'observation philosophique du général Hamilton était d'ailleurs conçue dans des termes un peu différents de ceux de Dzieduszycki; car il ajoutait avec une certaine ironie : « On a remarqué qu'il en est ordinairement ainsi, quand la troupe tire mal. » Je suis d'avis qu'il en était de même à Marcinkowice; la réflexion du général Hamilton explique tout.

Tous les blessés abandonnés sur le champ de bataille, au cours de la retraite, furent retrouvés, les uns à l'hôpital de Nowy-Sacz, où les Russes les avaient laissés en partant, les autres cachés chez des paysans qui les avaient habillés à leur manière. On me cita un épisode comique, celui d'un montagnard matois qui sut éconduire ses frères slaves, simples d'esprit, des bords de la Volga. Ce montagnard avait caché chez lui un de mes hommes blessés et l'avait mis au lit dans sa chaumière. Quand les Russes arrivèrent, ils voulurent pénétrer dans la chambre, mais le montagnard leur cria : « Attention! il y a un homme malade du choléra! » — Ils ne firent qu'ouvrir la porte et ayant constaté la présence d'un homme couché, ils se retirèrent. Cette chaumière contaminée fut interdite, isolée, et le blessé laissé libre. Encore une preuve des bons sentiments des montagnards de Podhale pour nous.

Les pertes russes durent être beaucoup plus élevées. Je ne parle pas des pertes subies au début du combat, dans les rencontres avec notre cavalerie, mais des tentatives répétées et malheureuses des Russes pour franchir le Dunajec sous le feu; elles durent leur coûter très cher. De même quand ils attaquèrent en partant de Rdziostow, ils ne paraissaient pas faire preuve de beaucoup d'entrain pour aborder le 1^{er} bataillon. C'est probablement leurs pertes qui en étaient cause. Je ne saurais dire naturellement aujourd'hui si la remarque du général Hamilton pouvait s'appliquer à nous à Marcinkowice et si nos balles marquèrent la même tendance à chercher leur itinéraire dans les intervalles des combattants. Il faut pourtant reconnaître que notre feu donnait l'impression d'être mieux dirigé et plus précis que le feu russe. Je ne parle pas des salves étranges qu'à plusieurs reprises les Russes déclanchèrent, mais de ce que j'ai pu constater à distance. — Notre feu se rallumait quand des objectifs se présentaient, et s'éteignait lorsqu'il n'eût

abouti qu'à une consommation inutile de cartouches. Ce qui prouve la conduite judicieuse du tir et son efficacité probable.

Le lendemain, 7 décembre, j'eus l'occasion de contempler un spectacle curieux et que probablement nul militaire ne verra plus, celui de notre artillerie à poudre noire en action. — Les Russes continuaient leur attaque de la veille, mais cette fois presque sur toute la ligne. En particulier, ils essayaient de tourner notre aile gauche, complètement en l'air. Je massai de ce côté, à toute éventualité, une réserve, mais en réalité l'artillerie seule mena le combat. Meisner avec ses canons modernes était sensiblement plus en arrière, bien à l'abri, et de là couvrait l'ennemi de ses feux. Brzoza, avec ses huit petits canons, n'avait pas pu le suivre; il avait été obligé de prendre position immédiatement en arrière de l'infanterie en terrain absolument découvert et en vue des Russes.

Même s'il eût été possible d'abriter ces petits canons dans un pli de terrain, c'eût été complètement inutile, car ils fumaient honteusement. Le spectacle de ces « Werndl sur roues » était comique. A chaque coup le monstre sursautait et faisait une cabriole ridicule ou rebondissait en arrière. Les servants ramenaient le monstre en batterie, lui enfournaient une cartouche dans l'âme et allez donc! Les collines à droite de la route, où était justement l'artillerie de Brzoza, fumaient comme des volcans. Et chose étrange : l'artillerie russe envoyait obus sur obus contre Meisner, sans presque faire attention à des buts aussi visibles. De temps en temps un shrapnel égaré éclatait au-dessus de l'artillerie de Brzoza. Les servants avaient un travail insensé et avaient l'insigne honneur, rare dans l'artillerie, de travailler au milieu du feu de l'infanterie, vu que pour atteindre l'ennemi, ils avaient dû s'établir tout près d'elle. — Pourtant les fusils, grâce à leur portée, avaient la supériorité sur cette pauvre artillerie polonaise. J'ai beaucoup de respect pour les officiers et les soldats d'artillerie. Je ne suis pas poltron, cependant, malgré toute ma curiosité, je me tenais à une distance respectueuse de mes canons. Il me semblait inévitable qu'ils attirassent sur eux le feu de l'artillerie russe tout entière, tellement ils étaient visibles de toute l'étendue du champ de bataille. Ils devaient d'autant plus provoquer une

réaction des Russes que leur action était efficace : à plusieurs reprises les Russes s'étaient avancés vers notre aile gauche, et chaque fois ils avaient été accueillis par un véritable ouragan de shrapnels et d'obus à mitraille, chaque fois ils avaient dû refluer. Et cependant, je le répète, il est un fait, c'est que l'artillerie russe ne daigna pas bombarder nos canons. Je m'attendais à voir déferler, à chaque instant sur eux, le feu écrasant de l'artillerie russe. Mais non ! jusqu'au soir, les Russes laissèrent Brzozza tranquille. Je ne puis expliquer ce phénomène que d'une manière : les Russes prenaient les nuages de fumée pour un moyen destiné à les tromper, et dans ces volcans et ces lueurs, ils ne soupçonnaient pas la présence de l'artillerie. Brzozza tirait avec acharnement ; il résolut de brûler toutes ses munitions. Il savait qu'il n'en existait plus nulle part, et il supposait, ce que l'événement vérifia, que ce serait une raison pour échanger ses canons contre des canons modernes. Effectivement, après la bataille de Piszarzowa nos « Werndl sur roues » partirent pour un lieu où ils auraient dû se trouver depuis longtemps déjà, les musées d'artillerie, et pour la fonte. Par bonheur les approvisionnements en munitions pour ces canons préhistoriques n'étaient pas très importants ; sans cela je suis persuadé que dans les combats sensiblement plus sérieux auxquels nous primes part plus tard, nous serions allés au combat avec nos « Werndl » pour embellir de nuages de fumée la désolation des champs de bataille contemporains. Après Piszarzowa, Meisner me dit qu'en voyant nos canons, il ne pouvait en croire ses yeux. Après le combat de Marcinkowice, il avait été pénétré de respect pour nos fantassins, en qui on pouvait avoir confiance, même dans les circonstances les plus critiques ; mais en tant qu'artilleur il admirait encore plus nos artilleurs, après ce qu'il avait vu à Piszarzowa. Il avait eu les mêmes craintes que moi ; il s'attendait à voir à tout instant nos canons anéantis par une rafale d'obus, chaque fois que se révélait sur le champ de bataille un but aussi tentant. Et cependant l'artillerie s'en tira sans mal, comme la cavalerie et tout le détachement la veille. Nous eûmes, il faut l'avouer, beaucoup de veine dans cette guerre.

De mon séjour à Piszarzowa, je me rappelle toujours une bien désagréable rencontre avec des « compatriotes ».

A la nouvelle que mon aile gauche était menacée, on avait envoyé à mon secours, comme je l'appris plus tard, deux compagnies de landsturm composées de Polonais, récemment formées et rassemblées en toute hâte; elles étaient commandées par des « compatriotes », des lieutenants de réserve aussi surannés que nos « Werndl sur roues ». Ils arrivèrent naturellement après la bataille et quand la nuit avait déjà mis fin à toutes les tentatives de l'ennemi pour tourner notre aile. Mais ce n'est pas de ce retard qu'il s'agit ici, mais des manières de ces messieurs à notre égard. Leur visite est un exemple si caractéristique de l'esprit qui présidait à nos relations réciproques, qu'il vaut la peine de la décrire avec quelques détails. Il était déjà tard quand j'avais reçu l'ordre de rapprocher toute ma ligne de Limanowa, et l'avis que je passais en réserve. Nous avions déjà diné et tout en fumant des cigarettes et en bavardant, mon état-major et moi, nous attendions l'arrivée des troupes et des chevaux. Tout à coup, nous vîmes entrer deux ou trois individus en uniforme autrichien : c'étaient les commandants de compagnie en question. Aucun d'eux ne se fit annoncer, bien que je fusse plus âgé qu'eux, et ils ne daignèrent pas davantage se présenter. Ils étaient extrêmement fiers de l'uniforme qu'ils portaient et marquaient un profond dédain pour « la bande » que nous étions et qui ne possédait pas d'aussi hauts privilèges qu'eux-mêmes. — C'étaient de grossiers personnages, des malotrus. Ils se mirent à marmotter que nous étions des compatriotes, qu'ils venaient aux renseignements et, après force élucubrations, ils s'exprimèrent d'une manière assez obscure sur l'aide qu'ils devaient nous apporter. — Quelques-uns de mes officiers se levaient pour les mettre carrément à la porte, tant leurs manières grossières, comme militaires et comme camarades, étaient blessantes. Je les retins. Si ce n'avait été des Polonais, je les aurais autorisés à faire quelque crasse à de pareils hôtes, mais j'avais envie de vider jusqu'à la lie la coupe d'amertume du *soldat polonais*. Ce n'est pas la première fois que je constatais ces manières de la part des « compatriotes » fiers d'être soldats, mais non sous l'uniforme polonais. Je leur fis connaître sèchement que leur aide était superflue et qu'ils pouvaient s'en aller où il leur plairait. Quand ils sortirent de mon P. C. mes offi-

ciers les suivirent dans la cour et leur donnèrent une bonne leçon. Je me plais à comparer cet incident à celui qui eut lieu en Wolhynie, avec un bataillon prussien, lequel avait été envoyé également à mon secours à un moment critique. Le commandant du bataillon, un capitaine très aimable, n'oublia pas un seul instant, même à propos de vétilles, qu'il était devant son supérieur, et je ne fus pas obligé un seul instant d'user de diplomatie avec lui, quand l'heure était uniquement aux ordres et ne comportait pas la moindre méfiance dans nos relations réciproques. Oui, mais c'était un capitaine prussien, tandis que les autres étaient des lieutenants de réserve polonais de Galicie.

Dans le courant de la nuit nous arrivâmes à Limanowa. Tout mon détachement, y compris le V^e bataillon revenu d'expédition, fut placé en réserve pour se reposer. Mon cantonnement se trouvait dans la partie est de la ville, du côté, par conséquent, de l'ennemi; nous l'occupions avec les Autrichiens. Avec mon état-major je m'installai, je crois, chez le médecin de la localité. Je n'avais jamais été si royalement traité : literie propre, chambres brillamment éclairées, nappe sur la table, eau en abondance pour se laver. Quel agréable cantonnement ! Je pus enfin reposer après nos épreuves de Marcinkowice.

Dans la soirée les Russes bombardèrent Limanowa et les positions autour de la ville. La grande bataille de Limanowa commençait. Pour le moment nous ne recevions que des projectiles légers, des shrapnels qui éclataient de tous côtés. La cour de la maison, en particulier, en reçut une dizaine. Au commencement, notre dîner fut calme et gai; mais bientôt survinrent des projectiles lourds. La terre tout autour gémit sous les explosions. Tout à coup le bruit courut que les Autrichiens abandonnaient leurs positions. Je sortis aussitôt de table, j'envoyai des officiers en ville pour examiner la situation, car je ne recevais ni ordres ni renseignements.

Les officiers revinrent bientôt. La petite ville, abandonnée en effet par les états-majors et les trains, brûlait dans le quartier de l'église et de divers côtés; descendant des montagnes environnantes, arrivaient des soldats débandés, principalement des landsturmiens polonais qui disaient que les Russes étaient en nombre et tout

près, si près qu'il n'était pas possible de leur tirer dessus. Ces hommes arrivaient de tous côtés, de sorte qu'il était impossible de se rendre compte quelle était en réalité la direction la plus menaçante. J'alertai le détachement et j'envoyai cette fois des cavaliers pour vérifier la situation. Les nouvelles qu'ils rapportèrent étaient rassurantes. Seules quelques compagnies de landsturm n'avaient pas pu tenir sous le feu; je soupçonne fort que c'étaient les compagnies de mes gaillards de la veille; le reste des troupes restait en position et le feu de l'artillerie diminuait à mesure que le jour baissait.

Ce fut le seul cas où je vis des Polonais se battre mal, et c'est pourquoi cet incident est resté gravé dans ma mémoire, ainsi que la réflexion caractéristique du mauvais soldat qui avouait ingénument qu'il ne pouvait pas tirer, car l'ennemi était trop près.

Ce soir-là, ou plutôt cette nuit, je reçus l'ordre de me rendre à l'extrême aile droite pour couvrir les passages montagneux en direction de Mszana Dolna, par laquelle passaient de nouveaux convois militaires. La cavalerie russe y avait fait, disait-on, son apparition en masse. Avant le jour j'étais en marche sur Stopnica-Krolewska, une vieille connaissance, pour continuer ensuite au sud vers Kamienica, qui était déjà aux mains des Russes.

En quittant Limanowa j'avais été assailli par de mauvais pressentiments sur l'issue de la bataille qui s'engageait. Aussi cette mission de couverture de l'aile droite me souriait fort. J'étais de nouveau en communication avec mes arrières, avec Nowy-Targ. Je résolus de gagner Kamienica et de m'emparer de la route de Kroscienko à Nowy-Targ. J'y réussis plus facilement que je ne l'espérais. Dans ce secteur ma cavalerie suffit presque toujours à refouler la cavalerie russe qui se repliait sans résistance. C'était la 10^e division de cavalerie du général Keller.

Elle avait bien mauvaise réputation dans le pays. Le général Keller n'interdisait pas à ses hommes de faire ripaille et de boire. Partout leur conduite avait soulevé des plaintes. Il est curieux de voir ce que peut un chef à la guerre. Précédemment, sur le même terrain, j'avais eu affaire à la division du général Dragomirow, homme à poigne, qui tenait sévèrement ses hommes en main

pour empêcher le pillage. Sur plusieurs sous-officiers de sa division tués, j'avais trouvé des ordres, signés de lui, menaçant de faire passer en conseil de guerre tous ceux qui useraient de violence envers les Juifs, bien que la persécution de ces derniers soit dans le sang des Russes. J'avais rarement entendu la population se plaindre de la division Dragomirow. La 10^e division s'était comportée beaucoup plus mal.

Mais en général je dois reconnaître, d'après ce que j'ai vu, que l'armée russe ne mérite pas la réputation de spécialiste du pillage qu'on lui a faite. Sans doute, chez presque tous les Cosaques faits prisonniers, on trouvait toute espèce d'objets volés, des rubans, de l'argent, même des boutons de livrée en laiton, que les fils du Don devaient prendre probablement pour de l'or. Mais j'ai vu tant de choses pires à la guerre!

Mes impressions pessimistes touchant l'issue de la bataille de Limanowa m'ôtèrent l'envie de m'engager ici comme je l'avais fait à Marcinkowice. Je me contentai d'exécuter les ordres reçus et après avoir chassé les Russes de Kamienica, je couvris tous les passages de montagne qui menaient à la voie ferrée Chabowka-Limanowa. C'est dommage! L'occasion, à mon avis, était magnifique. Si nous avions attaqué alors en direction de Nowy-Sacz, nous aurions pu, je crois, faire beaucoup de mal à l'ennemi et pendant ces deux jours mon détachement se serait couvert de gloire au lieu de rester presque entièrement inactif à Kamienica. Personne dans ce temps-là ne me donnait le moindre renseignement, et sans les patrouilles spéciales que j'envoyais au nord vers Limanowa, j'aurais pu, je crois, séjourner toute une semaine à Kamienica ou à Lacko dont je m'emparai par la suite. Quand je m'aperçus que les Russes étaient battus, il était trop tard pour entreprendre une action quelconque. Même la poursuite que j'ordonnai ne donna pas de résultat, elle m'amena seulement plus vite à Nowy-Sacz que je n'aurais pu y arriver dans d'autres circonstances.

Cette fois je fis mon entrée dans la ville sans bombardement préalable. J'y entrai tranquillement, comme en temps de paix. Ce fut très agréable : une seule chose m'inquiétait, mon alezan. J'avais fait partir mes uhlands en avant, moi-même je marchais avec l'infanterie. Béline

me rendit compte que la ville préparait une ovation spéciale en mon honneur et en l'honneur de mes hommes. J'arrivai dans la soirée. Déjà, en traversant le pont du Dunajec, troué par les projectiles, ma jument avait secoué la tête, jugeant que le passage était trop dangereux pour son estimable personne. L'entrée dans une rue sombre, le bruit désagréable des sabots sur le pavé sonore augmenta sa mauvaise humeur. Elle dressait ses oreilles de crainte. Enfin voici la place du marché, brillamment éclairée, noire de monde. Quand j'apparus à cheval, je fus accueilli par les cris de toute la foule et bombardé de fleurs. C'était décidément trop pour ma jument campagnarde; elle se mit à danser et voulut échapper à cette ovation. J'eus beaucoup de mal à la faire pénétrer sur la place. Elle avançait prudemment, au milieu d'une double haie humaine, en s'arrêtant presque à chaque pas. Je sentais que la malheureuse créature cherchait à s'enfuir; je devais constamment la pousser en avant, si bien qu'après avoir traversé la place je reconnus, moi aussi, que la gloire coûtait cher. Je ne pouvais nier que j'avais des jambes, car je les sentais terriblement fatiguées.

Nowy-Sacz nous fit une réception extrêmement cordiale. Et que dire des douceurs de « la grande ville » : lumière électrique, cafés, établissements de bains, coiffeurs. Je me fis raser la barbe, qu'il est si difficile d'entretenir convenablement en campagne. Je m'amusais à voir que mes soldats, quand ils me rencontraient dans les rues, faisaient semblant de ne pas me reconnaître. Ils me rendaient les honneurs avec un retard prémédité, pour avoir l'occasion de s'excuser de ne m'avoir pas reconnu, depuis que j'avais la barbe rasée. Les officiers me dirent que les hommes avaient décidé de crier à la première marche en me voyant : « Et ta barbe ! » Heureusement, ils n'en vinrent pas là.

Les troupes de Nowy-Targ arrivèrent à Nowy-Sacz peu de temps après mon départ. Mon plan de défense de la vallée de Nowy-Targ, ce dernier pouce de terre polonaise, n'eut pas à être mis à exécution, grâce à Dieu, et mon épopée sanglante de Podhale, à laquelle j'avais rêvé au mois de novembre, se borna aux combats de Limanowa-Marcinkowice, qui en formaient la préface.

Marcinkowice

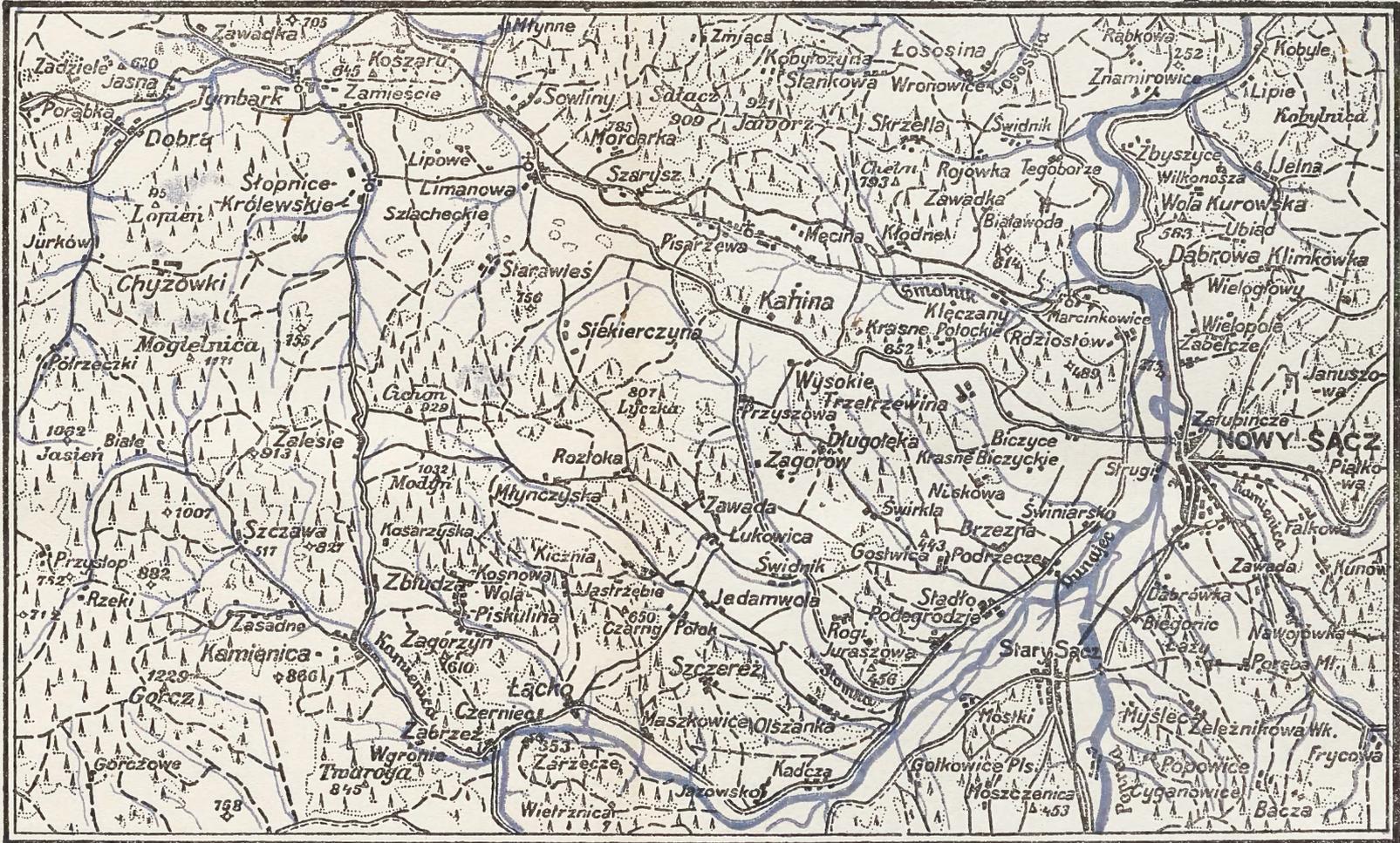


TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE L'ÉDITEUR	VII
PRÉFACE	7
I. — NOWY KORCZYN — OPATOWIEC	15
II. — ULINA MAŁA	77
III. — LIMANOWA — MARCINKOWICE	151

- - IMPRIMÉ - -
SUR LES PRESSES
DE MARC TEXIER
- A POITIERS -

